MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 08621783 3

3 Letters in 2 vol

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

ÉDITION SCHNÉE.

2 vol.
2

ROSSINI.

BRUXELLES. — TYP. DE P.-A. PARYS,
Rue de Laeken, 48.

E. M. OETTINGER.

ROSSINI

L'HOMME ET L'ARTISTE,

traduit de l'allemand

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

par P. Royer.

TOME I.

BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR,
Rue Royale, Impasse du Parc, 2.
1858.

ML
410
R8
O514
c.1-2

A

GIACOMO MEYERBEER,

AUTEUR DES HUGUENOTS,

CE PORTRAIT FIDÈLE DE ROSSINI,

comme un témoignage du dévouement sincère

DU PEINTRE DE CE TABLEAU.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/rossinilhommeetl01oett

LETTRE D'ENVOI

A

JOACHIM ROSSINI.

Vous souvient-il, glorieux maestro, d'un jeune Allemand, qui, au mois d'avril 1830, vous fut présenté à Paris par M. Castil-Blaze, et qui vous apportait — *illustrissimo Dio della musica* — tout un monde de compliments affectueux, un petit bonnet de velours vert et une lettre de recommandation sur papier rose de la part de la signora

L. M.....i de Munich? Vous souvient-il de ce jeune homme, qui bientôt vous inspira tant d'amitié, que vous lui donnâtes une chambre dans votre maison, une place dans votre loge, et, ce dont il fut beaucoup plus fier, un petit coin dans votre cœur? A cette époque celui qui écrit ces lignes avait le bonheur de s'asseoir tous les jours à côté de vous devant le feu petillant de votre cheminée, et de se réchauffer bien moins à la flamme de l'âtre ronflant qu'aux étincelants rayons de votre joyeuse humeur. Comme j'écoutais, lorsque, le susdit petit bonnet de velours sur la tête, vous me racontiez quelque scène, quelque trait, empruntés aux *ghiribizzi* bariolés de votre vie! Je ne me doutais pas alors que, quatorze ans plus tard, je me servirais de toutes ces anecdotes, arrachées par vous à l'album de vos souvenirs, pour les coordonner et en faire la base d'un petit roman, qui, imprimé aujourd'hui pour la deuxième fois, se

présente humblement devant votre tribunal, en vous suppliant de ne pas en vouloir à l'auteur, s'il s'est permis de mêler la fiction à la réalité ; d'omettre maintes choses qui sont vraies, et d'en ajouter beaucoup d'autres qui vous paraîtront mensongères. Pourvu qu'un seul chapitre de ce roman fugitif réveille en vous un gai souvenir du temps de votre séjour à Naples, vous sourirez involontairement, maestro adoré, et vous pardonnerez sans aucun doute à votre indiscret admirateur, révélant des détails qui jusqu'à présent n'étaient connus que de nous seuls ; car un homme placé aussi haut que Joachim Rossini dans l'opinion de ses contemporains, ne peut que gagner à ce que l'on montre son aimable caractère, tel qu'il est — *sans rouge et sans voile.* Voilà ce que j'ai fait, et si c'est un péché, je m'imposerai la plus dure de toutes les pénitences, en me condamnant à n'entendre pendant deux ans aucun de vos divins

opéras. En cas que je ne survive pas à cette épreuve, daignez — Hélios de l'Italie — accorder une larme d'absolution

A votre fidèle admirateur

E. M. Œttinger.

ROSSINI.

I

Naples est la ville de l'oisiveté. Et l'oisiveté, qu'un proverbe béotien appelle — la mère de tous les vices — est, selon bien des gens qui ne sont pas béotiens, un très-agréable passe-temps, une charmante occupation, une distraction des plus salutaires, en un mot : un plaisir, qui ne peut être compris cependant que par celui qui a beaucoup d'argent dans la poche et un peu de poésie dans le cœur. Tout étranger, qui

possède ces deux qualités, se plaira dans la capitale du royaume des Deux-Siciles bien plus vite que partout ailleurs.

Si j'étais Naples, je m'enorgueillirais dix fois plus du vieux surnom, — d'*oziosa* — que de celui plus récent de—*fidelissima*— qui ne s'harmonise guère avec les quarante révoltes qu'on peut mettre sur le compte de la ville... très-fidèle. Elle est bien plus vraie la métaphore des poëtes qui appellent la Parthénope antique et toujours jeune — un coin du Paradis — descendu du ciel sur la terre, afin de procurer aux hommes un avant-goût de l'Eden de l'autre monde.

Si j'étais le bon Dieu, je résiderais six jours au ciel, et—pour changer—je passerais le septième à Naples, dans la rue de Tolède ou dans celle de la Chiaja. Ces deux rues — les artères qui alimentent et traversent tous les quartiers de la ville—sont des kaléidoscopes vivants, qui, à chaque seconde, prennent un aspect différent, montrent une physionomie nouvelle, déroulent un saisissant tableau. Ces deux rues semblent faites exprès pour cette classe d'in-

dividus que le Français désigne sous le nom de flâneurs, et l'Allemand sous celui passablement caractéristique, mais un peu trivial, de *Bummler*. Toutefois entre le type d'Outre-Rhin et la copie allemande, il y a un abîme, car le *Bummler* allemand diffère autant du flâneur français, que la modiste de Berlin de la grisette parisienne. Celle-ci est à la première ce que la reine de nuit —*Cactus grandiflorus* — est à la morelle — *solanum* — ou ce que la guinée de bon aloi est à la pièce d'un franc contrefaite. En fait de *dolce far niente*, le flâneur peut rendre nombre de points au *Bummler*, sans risquer d'être battu. En effet, pour flâner il faut une mobilité d'esprit, qui ne nous est pas naturelle à nous autres Allemands; une élasticité qui permet de sauter avec la rapidité de l'écureuil de l'étalage d'un magasin sur une cheminée, de la cheminée sur la pointe du clocher d'une église, et de rebondir de là-haut sur la balustrade d'un balcon et du balcon sur le pavé de la rue. Le *Bummler* n'a que deux yeux dont il se sert pour tout regarder bouche béante et sans réflexion; le flâneur qui, dans sa tête,

a plus d'yeux intellectuels que la nature n'en a dessiné sur la queue du paon, voit en cinq minutes plus de choses que le *Bummler* durant une journée entière.

Mais Paris n'a pas seul ses flâneurs; Naples aussi a les siens, et je serais presque tenté de croire que Naples est la patrie de tous les désœuvrés.

A la tête de cette population oisive se trouvent les lazzaroni, dont le nombre s'élève à 80,000 au moins. En conséquence, si l'on fixe à 400,000 le chiffre des habitants, le cinquième des Napolitains se compose de lazzaroni.

Mais qu'est-ce que c'est qu'un lazzarone?

Le lazzarone, dont le nom dérive de celui du pauvre Lazare de la Bible, est l'être le plus misérable et néanmoins le plus heureux qui soit sous le ciel bleu de la Sicile. Il est heureux parce qu'il est content, et content parce qu'il est frugal. La nuit, le seuil d'une église lui sert de lit, et pour baldaquin il a la voûte du firmament tout scintillant d'étoiles. Le matin, au moment de son réveil, il embrasse la sainte madone, qui repose constamment sur son cœur

comme le médaillon d'une maîtresse, et il se recommande à sa puissante protection.

— Douce mère de Dieu, murmure le lazzarone, en joignant les mains avec recueillement, donne-moi aujourd'hui un plat de macaroni, un peu d'eau glacée, un cigare, et je réciterai deux *Pater Noster* et deux *Ave Maria,* et je serai heureux comme saint Janvier dans le paradis.

Il n'ignore point que la madone ne lui fera pas pleuvoir directement du macaroni dans la bouche, mais il espère d'autant plus qu'elle lui enverra un brave Allemand ou — ce qui lui est bien plus agréable encore — un Anglais déraisonnablement riche, qui le gratifiera d'une couple de baïoques, à l'aide desquels il pourra suffire au budget quotidien de son estomac et apaiser sa faim. Quant à la soif, il ne s'en inquiète point, car l'eau ne manque pas, même pour les plus nécessiteux. Lorsque son ange gardien lui fournit, pour son dessert, une écorce d'orange et un bout de cigare qu'un passant a jeté à terre, peut-être parce qu'il brûle mal, le mendiant le plus déguenillé

se croit plus riche que Lucullus; il siffle son air favori, se couche où le soleil darde ses rayons les plus ardents et fait sa sieste sous le ciel du bon Dieu. Quelqu'un vient-il l'arracher au sommeil pour réclamer ses services, il bondit comme poussé par un ressort, ôte son bonnet et s'écrie :

— *Eccomi, Eccelenza!* où votre seigneurie veut-elle aller?

Lorsqu'il a accompagné un étranger jusque bien avant dans la nuit, qu'il lui a montré toutes les curiosités de la ville et qu'il est tout haletant à force d'explications et de bavardage, après avoir reçu deux carlini, il lance son bonnet en l'air et s'écrie encore :

— *Evivà Eccelenza!* sainte mère de Dieu, je te remercie!

Quelqu'un lui met-il un scudo devant les yeux, ivre de joie il exécute une dizaine de culbutes, et à ce prix il se précipiterait dans le feu—même pour le plus acharné de ses ennemis. Car que sont tous les trésors du Pactole, où Crésus puisa ses richesses, en comparaison du bonheur que procure au lazzarone un scudo dans sa poche!

Le soir, avant de s'endormir, il s'agenouille sur sa couche de pierre et prie :

— *Santa Madonna,* implore saint Janvier pour un pauvre diable, qui a fait vœu de jeûner deux jours par semaine, si le saint veut avoir la bonté de lui faire rêver cette nuit deux numéros qui sortiront samedi prochain au tirage de la loterie. Le saint, qui doit tout savoir, saura cela aussi. Amen !

Puis il baise l'image de la mère de Dieu et s'endort sur la dure plus vite que maint personnage opulent sur son traversin de plumes.

Mais saint Janvier, qui est occupé de toute autre chose, n'a pas le temps de songer à de vils numéros de loterie. Et connût-il les numéros destinés à gagner, il les jouerait lui même, au lieu de les révéler à autrui, car messieurs les saints n'ont jamais dédaigné l'argent.

Aussi avient-il que le lazzarone rêve de tout, excepté de numéros. Dès lors il ne reste plus d'autre ressource à l'infortuné que de consulter son oracle, la *smorfia,* un petit livre que presque tous les lazza-

roni portent sur eux ; un prophète de papier qui explique tous les rêves imaginables, en les traduisant, bien entendu, par un des quatre-vingt-dix numéros de la loterie. Quand le lazzarone croit connaître deux bons numéros — car il ne souhaite pas gagner au delà d'un ambe — et qu'il n'a pas un grano à sa disposition, pour pouvoir les acheter, alors seulement il comprend ce que c'est que le chagrin et la douleur. Le désespoir s'empare de lui, et dans ces moments-là le lazzarone — l'être le plus inoffensif, le plus doux et le plus bienveillant d'ordinaire, devient capable de commettre un vol et même un assassinat. — L'espoir de gagner un ambe à la loterie le soutient pendant six jours de la semaine, jusqu'à ce que le tirage des cinq numéros, qui a lieu le samedi après midi avec une grande solennité, vienne le précipiter du sommet du bonheur qu'il a rêvé, dans un profond abîme. Si aucun de ses numéros n'est sorti — ce qui arrive presque toujours — il foule aux pieds avec rage l'oracle trompeur, accuse la mère de Dieu et saint Janvier lui-même, jure et blasphème,

s'agite et pleure et finit par faire le serment de ne plus jamais jouer à la loterie. Mais dès le lendemain la sirène enchanteresse l'attire de nouveau dans ses filets, car pour son malheur la ville de Naples tout entière n'est qu'un vaste bureau de loterie. Il ne peut faire vingt pas, sans rencontrer une boutique exposant les numéros à ses regards fascinés. « Achète-t-on un paquet d'allumettes, dit Alexandre Dumas dans son *Corricolo,* on trouve, sur l'enveloppe, des vers italiens faisant l'éloge de la loterie : *Strada sicura ad arrichire è il lotto* — la loterie est un moyen sûr de s'enrichir. — Ensuite vient la désignation de trois numéros dont le vendeur garantit le succès. » Comment résister à un tel appât?

II

Par une ravissante matinée du mois de mai 1815, un de ces riches mendiants se chauffait étendu au soleil sur le quai de Santa-Lucia, lorsqu'un flâneur qui passait

fredonnant un air, s'arrêta soudain, le poussa du pied et lui demanda :

— Voyons, paresseux, as-tu l'envie de gagner une pièce de monnaie?

— *Corpo di Cristo,* qui est-ce qui n'a pas cette envie-là ? répliqua le lazzarone, qui fut debout en un clin d'œil. Que désire votre Excellence ?

— Sais-tu où demeure le signor Barbaja?

— L'impresario du théâtre San-Carlo?

— Précisément.

— Non loin d'ici.

— Je suis étranger, veux-tu me conduire chez lui, *birbante ?*

— Avec plaisir, Eccelenza.

— En ce cas viens, *facchino !*

Le cicerone aux pieds nus posa fièrement son bonnet sur l'oreille droite et mena son interlocuteur dans la rue de Tolède.

— Comment t'appelles-tu? demanda l'étranger à son guide.

— Torquato.

— Quels noms ils portent ces gueux-là, Romolo, Manlio... Torquato !.. Et ton nom de famille ?

— Je ne le connais pas plus que celui de votre Excellence.

— Eh! quoi, chiens que vous êtes, vous n'avez ici que des prénoms?

— Et des sobriquets, Eccelenza, ajouta le lazzarone avec le sourire le plus bénin. Tenez, moi, par exemple, on m'a surnommé *Elleboro!*

— Et pourquoi cela, drôle?

— Parce qu'un de mes camarades appelé *Peperella* (poivrier) — a prétendu un jour ne pouvoir me regarder en face, sans ressentir un invincible besoin d'éternuer.

— *Cospetto!* s'écria l'étranger. Et il se mit à éternuer violemment.

— Vous voyez bien que le poivrier a raison.

— Ta mère a peut-être eu envie d'une tabatière pendant sa grossesse! reprit l'étranger en éternuant encore.

— C'est possible, Excellence; mais que m'importe, à moi?

— Quel âge as-tu, mon garçon?

— Lorsque le sang de saint Janvier se liquéfiera de nouveau, j'aurai dix-huit ans.

— Qu'est-ce que tu as appris?

— A prier et à fainéanter.

— L'oisiveté te plaît-elle ?

— Par-dessus tout au monde.

— Tu es mon homme ! Tu me conviens ! Où demeures-tu ?

— Nulle part.

— Mais où dors-tu ?

— Sur le premier banc venu ou sur le seuil d'une église.

— Et tu te portes bien ?

— Comme un poisson dans le Golfe.

— Bienheureux vagabond ! si je n'étais le fils unique de ma mère, d'honneur je ne voudrais pas être autre chose qu'un Torquato comme toi.

— Et votre Excellence qui est-elle ? Comment vous appelez-vous ?

— Tiens, tiens, il est bien curieux le maroufle ! Mon nom est Taddeo ; je suis pédicure et médecin vétérinaire ; et je me recommande à ta protection. Si jamais tu tombes malade...

— Je ne m'adresserai point à d'autre charlatan qu'à votre Excellence. Votre domicile, signor ?

— Je ne suis arrivé que depuis une heure.

— De Rome ou de Florence?

— Directement de... Papataci...

— Papataci? cela doit-être...

— Entre Pétersbourg et Lisbonne.

— Ah! ah! fit Elleboro de l'air le plus naïf. Et votre Excellence se propose-t-elle de séjourner longtemps dans notre belle Naples?

— Tant que je m'y plairai.

— Oh! alors vous ne partirez point de sitôt, car Naples est le boudoir du bon Dieu. Ici le Pausilippe, là le Vésuve; à nos pieds le Golfe et plus loin l'admirable Capri; il existe cent mille villes, il n'y a qu'une seule Naples au monde. Mieux vaut mourir de faim ici, que nager dans le superflu partout ailleurs. Oh! que ne puis-je t'enlacer dans mes bras, ma Naples adorée, mon berceau, ma patrie; je te presserais sur mon cœur comme une maîtresse en m'écriant avec transport : Voir Naples et... mourir après!

— Encore une fois, manant, tu me plais!

— Votre Excellence me plaît aussi beaucoup!

— Ma foi, j'en suis ravi.

— Vous me paraissez si bon, que je ne vous appellerai plus Excellence, mais tout uniment monsieur Taddeo.

— Soit, je le veux bien !

— Monsieur Taddeo, voici la maison habitée par le signor Barbaja.

— Merci, mon ami, dit l'étranger et il tira de sa bourse médiocrement garnie, une pièce de monnaie qu'il voulut mettre dans la main du lazzarone.

— Monsieur Taddeo, fit le pauvre diable en retirant la main, je ne puis croire que vous ayez l'intention de m'offenser. Un léger service, rendu par un *ami*, ne se paie pas. Gardez votre argent, je n'en ai pas besoin aujourd'hui.

— Tu es un brave garçon !

— Oui, cela est vrai ! Et quand une fois j'aime quelqu'un comme je vous aime, il peut faire de moi tout ce qu'il veut. Au moindre signe, je me jetterais à l'eau pour lui comme un caniche ; sur un geste, je me lancerais dans le feu comme une salamandre, et pour obliger mon *ami* — il prononça ce mot avec un accent vraiment

touchant — je me précipiterais dans la gueule enflammée du Vésuve.

— Dis-moi, camarade, où te trouverai-je si j'ai encore besoin de toi?

— Mon quartier général est sur le quai de Santa-Lucia, à l'endroit où vous m'avez vu tout à l'heure, me réchauffant aux doux rayons du soleil levant.

— Tu n'as donc pas déjeuné?

— Déjeuné? Nous autres, nous ne connaissons ce mot-là que par ouï-dire.

— L'affreuse existence! comment peut-on vivre sans déjeuner?

— Tout est habitude dans la vie. Signor Taddeo, on finit aussi par s'accoutumer à la faim.

— Pauvre créature!

— De grâce, ne me plaignez pas; dans notre riche et superbe Naples il y a des êtres encore plus misérables que moi. Personne ne me cause de soucis.

— Tu n'as ni femme ni enfants?

— Je suis seul au monde.

— Pas de maîtresse?

—Si fait, monsieur Taddeo ; mais Francilla...

— Eh bien, achève!

— Elle ne veut pas me dire si elle m'aime.

— Francilla? quelle est donc cette beauté si cruelle?

— Une bouquetière de la Chiaja, plus pauvre qu'un rat d'église, mais dix fois plus belle que la sainte mère de Dieu...

— Que tu n'as jamais vue. Console-toi, mon ami! Ton Taddeo est également amoureux!...

— De qui?

— De toutes les femmes, de toute jolie fille que je rencontre ; une seule ne me suffit pas, je voudrais les avoir toutes.

— Monsieur Taddeo serait-il Turc?

— Oui, vieux Chinois! Mais brisons là pour aujourd'hui! Adieu... au revoir, mon ami, fit l'étranger; puis il serra la main du lazzarone, toute brunie par le feu du soleil, et entra dans la maison.

Elleboro ôta son bonnet, le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût franchi les premières marches du perron, et s'arrêta un instant, comme absorbé dans ses réflexions. Puis sortant de sa rêverie, il lança son bonnet en l'air et s'écria:

— Ah! bah! qu'il soit chrétien ou juif, turc ou païen, pauvre ou riche, charlatan ou n'importe quoi! *Evivà il mio amico il signor Taddeo!*

Ensuite il retourna en courant vers son quartier général.

III

L'habitation à la porte de laquelle nous avons quitté l'étranger ressemblait à un palais dont l'intérieur majestueux répondait en tout point à l'extérieur, et où régnait depuis le pied de l'escalier jusqu'au toit un luxe oriental, une splendeur sardanapalesque. Sur les deux flancs des larges gradins de marbre, recouverts de tapis précieux, s'élevaient des myrtes, des oléandres, des magnolias et des orangers en fleur, plantés dans de grandes caisses en buis. — Dans la vaste salle d'attente, qui recevait le jour par trois fenêtres au vitrage bariolé, donnant sur une cour spacieuse, se trouvaient dans autant de niches

garnies de lierre, trois admirables Grâces, sorties de l'atelier d'un des plus fameux sculpteurs de Milan. Dans l'antichambre, décorée avec simplicité, on remarquait sur un piédestal, dans une niche pratiquée entre deux fenêtres, une statue en marbre de Carrare, la déesse du Silence, souriant avec malice, la main gauche posée sur la bouche et la droite sur le cœur. A part une rangée d'ottomanes très-basses, revêtues de velours d'Utrecht rouge foncé, et dont les épais coussins invitaient à s'asseoir, on n'y voyait rien autre chose qu'une large glace de Venise, encadrée de marbre, et qui, placée en face de la porte conduisant au salon de réception, montait du parquet à la voûte du plafond orné de tableaux mythologiques. Au centre du plafond pendait un lustre antique en cristal, richement doré, dont le prisme éblouissant inondait la salle d'une lumière éclatante. — Nous pourrions remplir une centaine de pages, si nous voulions essayer de décrire la pompe des appartements, du salon, de la salle à manger, du billard, de la bibliothèque, de la galerie des tableaux, de la salle d'armes,

du cabinet de travail, de la chambre à coucher, de la grotte en coquillages, destinée aux bains. Il nous suffira de dire que tout était installé d'une façon princière.

C'est dans ces somptueux appartements que demeurait le signor Domenico Barbaja, l'impresario de l'une des plus belles et des plus magnifiques salles de spectacle du monde entier, l'entrepreneur et l'administrateur du théâtre San-Carlo, qui, sorti de la classe la plus infime, avait acquis une fortune de plusieurs millions. — D'abord garçon de café à Milan, il s'était fait maquignon, fournisseur des armées, entremetteur, espion, fermier des jeux publics, et finalement il était devenu directeur et souverain absolu du Grand-Opéra de Naples.

Barbaja, qui à cette époque avait atteint l'âge de la maturité, était un type des plus rares, une précieuse figure de comédie, un Falstaff traduit en italien, un monstre d'un embonpoint démesuré, d'une laideur affreuse, avec de petits yeux noirs comme ceux de la martre, surmontés de sourcils touffus, qui ressemblaient à une paire d'accents circonflexes; avec un énorme

nez parsemé de verrues; de longues et larges oreilles, dignes de Midas, de grosses joues pendantes et un ventre retombant sur ses genoux; de courtes jambes de blaireau et de larges pieds d'éléphant. Quant à ses qualités intellectuelles, c'était un rustre, ne possédant pas la moindre instruction élémentaire; considérant la lecture et l'écriture, qui lui étaient aussi étrangères l'une que l'autre, comme un luxe superflu; mais s'entendant on ne peut mieux à calculer, à spéculer, à combiner un plan, et bien que tout le monde le regardât comme un sot, adroit, rusé, et sachant toujours de quel côté soufflait le vent. Ajoutez à cela un caractère plein de contradictions : souvent avare et ladre jusqu'à la vilenie, et ensuite généreux à l'excès; un instant emporté et violent, puis tout à coup d'une douceur charmante, conciliant, charitable ; mais toujours et éternellement grossier au superlatif.

— La grossièreté, disait-il un jour à l'un de ses familiers, est le premier degré de l'échelle du bonheur, la clef de toutes les portes de la vie. Souvent un mot grossier produit plus d'effet que cent pa-

roles aimables, que mille flatteries. Le manant fait mieux son chemin que l'homme policé.

Ce malotru de premier ordre aimait en outre les plaisanteries triviales, les facéties indécentes, les railleries les plus ignobles. Dans le cours de notre récit nous nous verrons obligé d'en citer quelques exemples.

Il tutoyait toutes les actrices de son théâtre, depuis la première chanteuse qui — selon l'usage de tout impresario — était sa favorite, jusqu'à la choriste et la figurante, formant la population de son harem. A toutes il donnait un sobriquet — ce qui plait beaucoup aux Italiens de basse condition — et chose singulière — il choisissait toujours ces sobriquets dans la classe des volatiles. Il avait surnommé l'une la grosse huppe ; une autre, la pie borgne ; une troisième, la dinde rousse ; une quatrième, la perruche noire ; une cinquième, le héron boiteux. Le personnel féminin était sa basse-cour, et le personnel masculin, sa ménagerie. Il appelait le premier ténor, qui était très-fréquemment enrhumé — l'élan ;

le deuxième ténor, qui, en chantant, faisait d'étranges grimaces — la taupe ; la première basse qui, très-fière de sa voix, demandait toujours une augmentation de gages — l'hippopotame ; la basse bouffe, d'une allure un peu lourde — le dromadaire; le ténor bouffe, qui portait toute l'année des pantalons d'été à raies — le zèbre; le pauvre souffleur — une marmotte ; le peintre de décors, orné d'une barbe épaisse — le magot; le malheureux abbé, son fournisseur de libretti, lequel pour soixante ou quatre-vingts francs devait lui faire un ouvrage en trois actes, était — sa civette, à cause du musc dont le poëte avait l'habitude de se parfumer. Il n'épargnait pas même le maître de ballet et le maître de chapelle; ils avaient également leurs sobriquets : il nommait l'un — le jaguar — par suite des gambades qu'il exécutait, et l'autre — l'ourson — à cause de la difformité de sa taille.

Quoique le maître de cette ménagerie ne s'entendît pas plus à la musique, qu'un éléphant à la danse, la nature l'avait doué cependant d'un tel instinct et l'expérience

d'un goût si sûr, que jamais il ne se trompait dans son jugement.

Il traitait de puissance à puissance avec tout le monde, avec les ministres et les ambassadeurs, même avec le roi Ferdinand Ier et sa nouvelle maîtresse, la duchesse de Floridia. Il se regardait aussi comme un souverain absolu, qui donnait à ses sujets, sinon des lois écrites de sa main — cela lui était impossible — du moins des lois imprimées — et qui pouvait placer l'un, destituer l'autre; punir aujourd'hui et amnistier demain. Le signor Domenico Barbaja, par la grâce de Dieu impresario du Grand-Opéra, tenait son sceptre théâtral avec un pouvoir tellement despotique, que le dromadaire de sa ménagerie ne l'appelait jamais autrement que le sultan de San-Carlo.

C'était un spectacle d'une nature étrange que de voir ce sultan, à la première représentation d'un nouvel opéra, assis dans sa loge richement décorée, en face de celle du roi, regarder la ménagerie qui lui appartenait par contrat, comme Polycrate regardait Samos vaincue, du haut des créneaux de sa forteresse.

La prima donna qui, comme nous l'avons dit, était sa maîtresse, chantait-elle à sa satisfaction, il était le premier à crier sans se gêner : Brava ! brava ! brava ! et il ne cessait d'applaudir, que lorsque le public obstiné se mettait à battre des mains. Mais quand le parterre — pour le contrarier — ne se montrait pas disposé à suivre son exemple, il lui tournait le dos en l'injuriant — souvent assez haut pour être entendu des loges voisines. — *Can' di Dio*, vous ne voulez pas applaudir ? à votre aise ! Mais pourquoi, fainéants que vous êtes, le Créateur vous a-t-il donc donné deux mains ? Tas d'imbéciles, vous les tenez tranquillement dans vos poches et vous ne bougez pas ! Vous ne méritez point d'avoir une bonne chanteuse, car vous êtes des sots et vous n'avez pas la moindre idée de ce qui est vraiment beau ! Que le diable t'emporte, ingrat parterre, et toi, stupide public des loges ! — Il allait même jusqu'à s'attaquer au roi.

Lorsque Sa Majesté qu'il appelait — le Lazzarone couronné — négligeait de donner à temps le signal des bravos, il haussait les épaules d'un air de pitié et murmurait

entre ses dents : Il ne connaît pas plus la musique que mon singe le pharaon et le lansquenet! Toi aussi, Ferdinand Ier, tu peux aller au diable, ainsi que ta duchesse Floridia! — Un artiste avait-il mal chanté ou quelque peu détonné, le sultan — il faut le dire à l'honneur de son impartialité — était le premier à siffler et à manifester son mécontentement. Et une fois le rideau baissé, il courait au théâtre, cherchait le coupable et lui disait : Écoute, Zèbre, aujourd'hui tu as de nouveau grogné comme un porc. A ta place, je me lancerais de mes propres mains des pommes... trop mûres à la tête. Va-t'en, je ne veux plus entendre parler de toi! — Par contre, un chanteur s'était-il bien acquitté de sa tâche, il l'embrassait en s'écriant : Aujourd'hui tu as chanté comme un dieu! Les femmes sont enchantées de toi. Mange demain une cinquantaine d'huitres à mes frais et vide une bouteille d'excellent vin à la santé de ton ami Barbaja. — Lorsqu'un de ses artistes, jouissant de la faveur du public, tombait sérieusement malade, il le soignait avec l'attention et la sollicitude d'un père pour

son enfant. Il passait des heures entières à son chevet, et pour le distraire, lui défilait tout son chapelet d'anecdotes amusantes.

A part cela, le signor Barbaja n'avait pas une seule vertu, mais en revanche une foule de petits vices. Gourmand insatiable, c'était un second Gargantua, dont la gloutonnerie eût surpris maître Rabelais lui-même, qui se serait écrié en croisant les mains sur son ventre : *Ecce stomachus ineptissimus!* Il était aussi buveur que gourmand et n'aimait rien au monde, si ce n'est le jeu et les femmes.

Ce personnage, dont nous avons essayé de donner un portrait aussi fidèle que possible, s'étendait précisément dans un moelleux fauteuil, quand un domestique entra.

— Monsieur, un étranger désire vous parler

— Son nom?

— Joachim Rossini.

—Ah!... qu'il entre tout de suite.

IV

— Soyez le bienvenu, mon cher maestro, dit le sultan en courant à sa rencontre, et en lui tendant les deux mains. Vous avez reçu ma dernière lettre?

— Non! répondit Rossini d'un ton sec.

— Comment? est-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre que je vous ai adressée à Bologne?

— A Bologne? J'arrive directement de Milan.

— N'importe... vous voilà! Je suis ravi de faire votre connaissance. Depuis peu, votre réputation s'est étendue jusqu'à Naples. J'ai entendu dire beaucoup de bien de vous; j'ai lu les éloges les plus pompeux sur votre compte.

— En vérité?... fit le jeune compositeur — d'un air d'incrédulité et d'ironie. — Il savait parfaitement que Barbaja était incapable de lire.

— Pourquoi donc cet étonnement?

— On m'a assuré que vous ne lisiez point les journaux.

— En effet. En savez-vous la raison? C'est que le temps me manque. Mais venons à notre objet principal; je vous engage sur-le-champ...

— A quelles conditions? demanda le signor Joachim, toujours du ton le plus froid.

— Aux conditions les plus brillantes que vous puissiez désirer. Je vous offre le logement gratuit—tout mon deuxième étage, ici dans ma maison...

— Après?

— Je vous offre une fois pour toutes, pour vous et vos amis, une place à ma table. On vous aura dit sans doute que je possède le meilleur cuisinier et la cave la plus choisie...

— Après?

— Un de mes plus riches équipages et l'un de mes plus beaux chevaux seront jour et nuit à votre disposition...

— Accepté provisoirement ; mais le point capital?

— En attendant mieux, je vous propose un traitement annuel de six mille francs.

— Signor Barbaja! fit Rossini en faisant mine de se retirer.

— Cela vous paraît insuffisant ? Bien, je vous donne huit mille francs.

— Pour pareille somme il ne m'est pas possible...

— En voulez-vous dix mille?

— Je ne resterais pas avec vous pour ce prix-là.

— Eh bien, va pour douze mille, mais pas un sou de plus, car sur l'honneur je n'ai jamais payé autant un maître de chapelle.

— Je le crois sans peine, mais je puis vous montrer des lettres qui prouvent que l'impresario du théâtre de la Fenice de Venise...

— Vous offre davantage. Allons, soit. Pour vous faire voir que je ne suis pas un avare, j'ajouterai à votre traitement fixe de douze mille francs une fort jolie gratification. Vous n'ignorez sans doute pas que je suis le fermier des jeux?

— Affaire qui, d'après ce que l'on m'a dit, rapporte annuellement au signor Barbaja une somme de quatre-vingt à cent mille francs.

— Calomnie, mon cher, pure calomnie; à peine m'en reste-t-il la moitié. Néanmoins

pour vous fournir la preuve de ma générosité, je vous abandonnerai une part de mon bénéfice.

— Et cette part, à combien s'élèvera-t-elle?

— A quinze cents francs.

— C'est bien modeste...

— Voyons... à deux mille francs.

— Pour vous montrer que moi aussi, je ne suis point un avare, j'accepterai ces conditions.

— Pour combien de temps?

— Pour une année d'abord...

— Et quand signerez-vous la *scrittura?*

— Tout de suite, si vous voulez.

— Dans deux heures, le contrat vous sera remis.

— C'est convenu! dit Rossini. Et il lui tendit la main.

Au même instant, une femme entra sans avoir été annoncée. Elle était assez jeune et fort avenante. Son teint olivâtre, le feu méridional qui petillait dans ses grands yeux noirs, décelaient de prime abord une Espagnole, arrivée à l'âge où la beauté castillane est déjà plus que mûre, il est

vrai, mais où par cela même elle exerce sur le goût des hommes, et notamment sur leurs sens l'attrait le plus séducteur, un empire presque irrésistible. C'était une de ces femmes de trente ans, dont, seul, l'inimitable pinceau de Balzac sait peindre si fidèlement les lumières et les ombres, qu'elles semblent vivre sous nos regards. Une chevelure noire et luxuriante encadrait un de ces merveilleux ovales qu'on ne voit que sur les tableaux de saintes de Vélasquez et de Murillo. Ses yeux, noirs et étincelants, brillaient à travers des cils longs et soyeux, qui dessinaient leurs ombres légères sur son visage. Sa bouche, ni trop grande ni trop petite, entr'ouverte par un piquant sourire, laissait voir deux rangées de petites dents, blanches comme l'albâtre. — Sa toilette diaphane trahissait des chairs brunes et vigoureuses, des épaules splendides, les contours les plus gracieux, une richesse de formes admirable. Telle était alors mademoiselle Isabelle-Angélique Colbrand (née à Madrid en 1785), la prima donna du théâtre San-Carlo, la sultane favorite du signor

Mustapha Barbaja, la femme qui, soit dit en passant, lui a coûté dix fois plus que la duchesse de Floridia au roi de Naples.

— Est-ce que je dérange? demanda mademoiselle Angélique.

— Pas le moins du monde. Maestro, je vous présente mon rossignol noir, la signora Colbrand. Mon trésor, je te présente le célèbre compositeur de l'opéra de *Tancrède*.

— Ah! monsieur Rossini! fit la chanteuse avec le sourire le plus charmant qu'elle put imprimer à ses lèvres. Depuis quand à Naples?

— Depuis deux heures, signora, repartit le maestro de ce ton de calme et d'indifférence qui lui étaient déjà habituels.

— Et depuis cinq minutes, ajouta Barbaja avec un air de suffisance comique, engagé par nous pour San-Carlo.

— Parfait! parfait! s'écria la signora Colbrand d'une voix mélodieuse, en applaudissant l'impresario de ses mains délicieusement gantées. Bientôt, je l'espère, le maestro composera pour nous une œuvre nouvelle?

— Ce ne sont pas les airs qui me manquent, c'est un texte.

— Oh ! si ce n'est que cela, fit le sultan, je vous trouverai un libretto.

— Quand ?

— Dans deux fois vingt-quatre heures tout au plus, aussi vrai que je me nomme Barbaja et que jamais je ne promets ce que je ne puis tenir. Je vais immédiatement mander ici mon poëte musqué, ma Civette, et le charger — sous peine de disgrâce — de vous écrire un libretto pour après-demain à pareille heure au plus tard. A propos, maestro, veux-tu un sujet gai ou tragique ?

— Cela m'est absolument égal, répondit Rossini.

— S'il m'est permis de placer ici un petit mot, fit la signora Colbrand, je vous prierais de traiter un sujet tragique pour moi.

— Ah ! oui, maestro, faites cela ; depuis quelque temps mon rossignol noir est fort enclin à la mélancolie. Je crois qu'il est jaloux et que le refroidissement de mon amour d'autrefois le désespère.

— Taisez-vous donc, Domenico! Combien de fois me faudra-t-il vous rappeler que vos plates facéties me font mourir d'ennui? Réservez ces sottes railleries pour vos figurantes. Quant à moi, votre première chanteuse, je ne supporterai de pareilles impertinences ni de vous ni de qui que ce soit,

— Maestro, voilà mon rossignol qui se hérisse. Jamais la signora Colbrand ne me paraît plus séduisante que lorsqu'elle est en colère. Voyons, un baiser, mon ange noir!

— Vous êtes un vieux fou! s'écria-t-elle toute furieuse.

— Oui, cela est vrai, sinon je me serais déjà procuré une autre prima donna.

— Que dites-vous de ce rustre? demanda Angélique avec un sourire forcé.

— Le signor Barbaja n'a pas parlé sérieusement, répondit Rossini pour la calmer.

— Tranquillise-toi, Colbrand, ce n'était en effet qu'une plaisanterie. Il faudrait être un âne colossal, pour ne pas voir que tu es la perle de toutes les femmes, la reine de

toutes les chanteuses. Eh bien, quand emménagez-vous chez moi? demanda-t-il au maestro.

— Peut-être aujourd'hui même.

— Et quand vous mettez-vous au nouvel opéra?

— Dès que j'aurai le libretto.

— A quelle époque comptez-vous l'avoir terminé?

— Peut-être dans trois mois, peut-être aussi dans quinze jours.

— Le plus tôt sera le mieux. Tiens, vois-tu, mon petit bonhomme, si dans quinze jours tu me livres un opéra nouveau, je suis capable...

— De quoi donc? demanda Joachim avec un malicieux sourire.

— De t'embrasser.

— Voilà tout?

— Et de te récompenser royalement. Oh! tu ne me connais pas encore! Parfois je suis très-généreux. N'est-ce pas, Colbrand? Elle sait cela mieux que personne. Il y a huit jours à peine, je lui ai fait présent d'un cachemire de deux mille francs, et aujourd'hui — ajouta le sultan en allant

prendre dans un tiroir de son bureau un étui en maroquin vert — aujourd'hui, pour te rendre ta bonne humeur, je veux t'offrir l'objet que voici.

— Ah! s'écria la chanteuse en ouvrant l'étui, une broche en diamants...

— Elle me coûte mille deux cent cinquante-quatre francs!

— Merci, mille fois merci, mon cher Domenico! fit la Colbrand. Puis elle enlaça le cou du monstre dans ses bras et lui donna un baiser.

— Permettez que je me retire, dit Rossini, qui ne semblait avoir nullement envie d'être le témoin inutile de ces tendres caresses.

— Je demeure tout près du théâtre. Quand viendrez-vous me faire votre visite, maestro?

— Bientôt peut-être.

— Eh bien, à revoir, signor Rossini; ajouta la prima donna en lui tendant sa main avec un doux regard.

Le maestro sortit. Mais la Colbrand resta avec le sultan.

V

Le même soir, le maestro quitta l'hôtel où il était descendu le matin, et il alla occuper son nouveau domicile dans la maison de l'impresario.

Rossini étant le héros de notre récit, nous nous croyons obligé de faire faire à nos lecteurs une connaissance plus intime avec cet artiste extraordinaire à tous égards, et d'entrer à son sujet dans quelques détails qui, nous l'espérons, lui auront bientôt acquis toute leur sympathie.

Sept villes de la Grèce antique se disputèrent autrefois l'honneur d'avoir donné le jour à Homère ; aujourd'hui trois villes des États de l'Église, Pesaro, Lugo et Bologne, se contestent l'avantage d'être la patrie de Rossini. Voici ce qui a causé ce débat. C'est en 1792 à Pesaro — jolie petite ville située au bord de la mer Adriatique — que naquit le célèbre compositeur, et c'est du lieu de sa naissance qu'il reçut plus tard le nom de — *cigno pesarese* — cygne de

Pesaro ; mais ses parents sont originaires de Lugo, où Rossini possède encore actuellement la maison paternelle, et où en 1843 il fut promu à la haute dignité de conseiller municipal. Bologne enfin est la ville où il commença l'étude de la musique.

Parmi les aïeux de Rossini, deux seulement se sont fait un nom dans l'histoire : Fabricio Rossini qui, gouverneur de Ravenne en l'année 1570, fut envoyé comme député de sa ville natale à la cour d'Alphonse II, duc de Ferrare ; et Pietro Rossini qui, né également à Pesaro, publia en 1700 sous ce titre : *il Mercurio errante delle grandezze di Roma* (1) — un guide pour les étrangers qui venaient visiter la ville sainte.

Le père de Joachim, Giuseppe Rossini était un joueur de cor de troisième ordre, un de ces symphonistes ambulants qui, pour vivre, parcourent la Romagne avec un instrument sur le dos et une compagne à

(1) La deuxième édition de ce livre. — Une troisième qui parut à Rome en l'an 1715 — est dédiée au cardinal-évêque de Passau, comte Philippe de Lamberg.

la main, se rendant d'une foire à une autre, trop heureux lorsqu'ils gagnent de quoi assouvir leur faim et payer leur gîte. Sinigaglia, Fermo et Forli étaient les principaux endroits fréquentés par le pauvre joueur de cor.

La mère de Joachim, Anna Guidarini, était dans sa jeunesse l'une des plus jolies femmes de la Romagne. — Choriste passable, qui avec le temps eût pu s'élever au rang de seconde chanteuse, elle avait eu la faiblesse impardonnable de s'amouracher du joueur de cor et de devenir sa femme.

Également pauvres tous les deux, ils allaient de ville en ville, de troupe en troupe, tantôt ici, tantôt là. Tandis que le mari soufflait à l'orchestre, sa jeune et jolie petite femme chantait sur une scène improvisée dans une baraque en planches. Elle finit par amasser de quoi acheter une petite maison à Lugo, où tout est à bas prix, nourrir son joueur de cor et élever le mieux possible un bambin, leur unique enfant.

Dans leur ménage aussi le proverbe italien — *la scheggia ritrae del ceppo* — lequel a la même signification que le proverbe

allemand — *la pomme ne tombe pas loin de l'arbre* (1) — parut avoir complétement raison, car le petit Joachim — le portrait de sa ravissante mère — était un des plus jolis garçons des États de l'Église, et par conséquent le Benjamin, le favori, l'orgueil et la joie de sa mère.

Il avait sept ans environ, lorsque le père et la mère conduisirent le *petit Adonis* — c'est ainsi qu'ils l'appelaient — à Bologne, où cinq plus tard (en 1804) il reçut les premières leçons de musique chez le docteur Angelo Tesei. Au bout de quelques mois, le jeune espiègle était déjà assez avancé pour tenir sa partie comme enfant de chœur et gagner quelques paoli pour ses menus plaisirs. Sa mine fraiche et gentille, la vivacité de ses petites manières et par-dessus tout sa belle voix de soprano le faisaient bien venir des prêtres directeurs des *Funzioni*.

— Si je ne me trompe, disait un de ces hauts dignitaires le dimanche des Rameaux

(1) Ou bien, suivant le proverbe français : *Tel père, tel fils*.

(Note de l'éditeur belge.)

de l'année 1805, ce petit gaillard-là — votre charmant enfant — deviendra un jour un grand chanteur.

— Ah ! monseigneur, dit la mère, en caressant la tête de son fils, avec des larmes de joie dans les yeux, si vous saviez comme je l'aime !

— Et vous avez raison, ma brave femme. Celui qui est là-haut ne donne pas à toutes les mères un aussi joli petit singe que celui-ci !

— Singe vous-même ! s'écria l'enfant.

— Gioachino ! menaça la mère, qui était devenue toute pâle de peur.

— Pourquoi ce monsieur m'insulte-t-il ? Cela ne convient pas ! dit le marmot frappant du pied.

— Laissez-le, ma brave femme, sa naïveté m'amuse. Je vous le répète : cet enfant sera un jour un homme.

Et la prophétie de l'ecclésiastique sembla se réaliser bien vite, car à deux ans de là, l'enfant était en état de chanter, à la première vue, quelque morceau de musique que ce fût, et de s'accompagner sur le piano avec une dextérité telle, que le pro-

fesseur étonné des gigantesques progrès de son élève, fut obligé de se dire :

— En voilà un qui ira plus loin que toi en musique ! Il est temps qu'on l'envoie au lycée.

Le 20 mars 1807, il entra en effet au lycée, où le père Stanislao Mattei, excellent maître de contrepoint, lui enseigna les règles de la composition. Là, sous les auspices de son professeur, le talent de Joachim se développa avec une rapidité si merveilleuse, qu'au bout de quinze mois (en août 1808) il composa une symphonie et une cantate intitulée : *Il Pianto d'Armonia.* C'est son premier morceau de musique vocale, et son exécution produisit un tel effet, qu'immédiatement après il fut élu directeur de l'académie des *Concordi* — société musicale existant alors dans le sein du lycée de Bologne.

— Un tel génie, disait un jour le père Contrepoint — c'était le surnom que le jeune Joachim donnait au vénérable Mattei — ne vient pas au monde chaque année.

— Mon digne collègue, répliqua le docteur Tesei, vous avez doublement raison.

Joachim est né le 29 février, jour qui, nous le savons, ne revient qu'une fois sur quatre ans.

— Vous verrez que cet enfant nous dépassera tous de la tête, et qu'il deviendra un compositeur très-remarquable.

— Aussi le père Mattei a-t-il été son maître !

— C'est vous, docteur, qui avez jeté les premiers fondements; vous aussi, vous avez largement contribué à son éducation musicale.

— En effet, père Mattei, je crois que nous pouvons l'un et l'autre être fiers de notre élève, reprit le docteur.

Et réellement, ce n'était que justice!

Au printemps de l'année 1809, maître Joachim composa son premier opéra : *Demetrio e Polibio* (1) qui cependant ne fut représenté que trois ans plus tard à Rome, au théâtre della Valle par la troupe Mombelli. Cet opéra renfermait les chants les plus purs, les mélodies les plus suaves, et

(1) Le texte de cet opéra fut écrit par la signora Vigano-Mombelli, mère du ténor Mombelli, et parente de Rossini.

même avant sa représentation, il fit dire de Rossini que *Cimarosa était revenu au monde.* Ce furent principalement deux morceaux, chantés dans des sociétés particulières de dilettanti, qui excitèrent à Bologne une admiration telle, que bientôt ils volèrent de bouche en bouche. La grâce touchante que renferme la simple cavatine — *Pien di contento il seno* — et le charme inexprimable qui respire dans le duetto — *Questo cor ti giura amore* — produisirent, surtout chez les femmes, une impression si profonde, si puissante, que la moitié du monde féminin s'éprit d'une passion folle pour le jeune et bel Amphion.

Une des beautés les plus remarquables de Bologne, la signora Giuditta Perticari, femme d'un avocat très-riche et très-borné, eut l'heureuse idée de ravir l'aimable ami de son mari aux séductions de ses rivales.

— Pauvre enfant, lui dit-elle un soir qu'il était seul avec elle; comme je te plains!

— Moi? Comment cela? Pour quel motif?

— Toutes les femmes raffolent de toi... elles veulent toutes que tu les aimes. Je ne

suis pas jalouse, Gioachino, et je permets aussi par-ci par-là un plaisir aux autres. Mais ta santé, à laquelle je porte un si vif intérêt, en souffre beaucoup. On doit se ménager, mon ami! Il faut te refaire, t'arracher à ce tourbillon ; il faut commencer une nouvelle vie, respirer un autre air.. Et pour cela, mon Amphion, j'ai imaginé un petit plan...

— Voyons!

— Comme tu le sais, mon mari est...

— Un butor! fit le jeune Orphée en lui pressant la taille.

— J'avais le mot sur les lèvres. Eh bien, écoute ; je lui ai répété si souvent que je t'aime uniquement comme un frère, qu'il a dû finir par en être convaincu ; il ne conçoit donc pas le moindre soupçon...

— Preuve que c'est un mari.

— Sous prétexte de nostalgie, je lui ai déjà proposé maintes fois de me laisser partir pour Venise, où demeure ma vieille mère. D'abord il a refusé ; mais hier enfin j'ai obtenu son autorisation. A présent je peux m'en aller dès que cela me conviendra ; mon ami, serais-tu disposé à m'accompagner?

— De grand cœur; mais que dira ton mari, que dira le monde?

— Je ne leur demanderai pas leur opinion. Quand partons-nous?

— Demain, si tu veux!

— Cette nuit j'informerai mon mari que mon frère a la bonté de faire le voyage avec moi.

Et le mari? que répondit-il?

— Ma chère enfant, pars avec Dieu, avec Rossini et avec tous les saints, dit l'excellent Bolonais tout ému, et il serra sa femme adorée dans ses bras.

Le lendemain matin la signora Perticari était en route pour Venise en enlevant son sigisbée.

. . . . . .

L'ancienne ville de Saint-Marc plut tellement à notre jeune maestro, que fatigué des témoignages de faveur de la belle Perticari — dont le congé était expiré — il résolut de rester sans elle à Venise.

Il y composa pour le théâtre San-Mosè — *la Cambiale di Matrimonio* — opéra-comique en un acte, qui mis en scène pendant l'automne de la même année (1810)

fut par conséquent la première de ses œuvres qui eut les honneurs de la représentation. Elle obtint un si grand succès, qu'il devint l'idole du public, et que tous les gondoliers chantèrent les morceaux qu'il avait écrits pour cette pièce.

Le souvenir de Giuditta, dont la beauté lui apparaissait plus attrayante encore depuis qu'il était éloigné d'elle, le poussa à retourner à Bologne au commencement de l'année suivante.

La nouvelle de son arrivée se propagea dans la ville comme une traînée de poudre.

— Rossini est revenu! se disaient de toutes parts les femmes enthousiasmées, avec une joie visible, et les pauvres maris avec une visible épouvante.

Après avoir fait jouer durant l'automne de la même année son nouvel opéra — *l'Equivoco stravagante* — sur le théâtre del Corso, il repartit pour Venise par amour pour une jolie chanteuse, et il y donna pour le carnaval de 1812, sur le théâtre San-Mosè, une pièce en un acte — *l'Inganno felice* — musique dans laquelle, ainsi que le remarque justement un des

biographes de Rossini, une oreille exercée reconnait sans peine les idées mères de quinze ou vingt morceaux capitaux qui, plus tard, ont fait la fortune de ses chefs-d'œuvre.

Pour cet opéra, dont le succès fut si grand qu'on le joua une cinquantaine de fois pendant le carnaval, le pauvre maestro avait à peine reçu cent misérables sequins. Mais les femmes étaient enchantées. Enivrées des charmes de sa musique, elles se disputaient entre elles le bienheureux maestro; et lorsque enfin la princesse B..., une des premières beautés de la Lombardie, se fut aussi passionnément éprise de lui, la renommée de Rossini, non-seulement comme compositeur, mais aussi comme homme à bonnes fortunes, fut définitivement établie.

Bientôt après il fut appelé à Milan, où il composa en 1812 pour le théâtre de la Scala — l'une des premières scènes de l'Italie — l'opéra-comique, *la Pietra del paragone*, — *la Pierre de touche*.

Tel fut l'enthousiasme avec lequel le public milanais accueillit cet opéra — le

chef-d'œuvre de Rossini dans le genre bouffe — que de toutes les villes à dix lieues à la ronde, on voyait affluer les curieux, pour voir le maestro et entendre sa — *Pierre de touche.* Les femmes, qui aiment tout ce qui frappe l'attention, étaient littéralement folles. Milan tout entier ne parlait plus que du cygne de Pesaro, de l'Orphée de Bologne, du *Dio della musica!*

— Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, pensa maître Joachim, et il ne négligea pas de mettre à profit cet ardent enthousiasme.

—Ce Rossini, disait un journaliste très-jaloux de son bonheur auprès des femmes, et qui croyait se reconnaître dans le rôle d'un personnage intrigant, poltron, vantard, méchant, don Marforio, de *la Pierre de touche,* ce Rossini a plus de chance que d'esprit. Sa musique, écrivait-il dans sa feuille, est passable; la cavatine de Clarice — *Ecco pietosa* — est tout à fait jolie; mais cent fois nous avons entendu le mieux que cela; de longtemps signor Joachim ne sera un Paisiello, un Cimarosa ou un Paër. Un seul morceau de l'opéra de

Romeo et Giulietta de Zingarelli, l'air divin — *Ombra adorata* — par exemple, a mille fois plus de mérite, à mes yeux, que tout le bagage musical de ce maestro Rossini que l'on exalte beaucoup trop.

Si nous mentionnons ce fait, c'est pour rappeler à l'artiste que tout homme de génie, qui sort du sentier battu, doit s'attendre à venir se heurter contre les attaques immondes de l'envie. L'illustre Gluck, l'auteur immortel d'*Armide,* d'*Alceste* et d'*Iphigénie,* fut appelé *le hurleur* pendant sa vie, par un méchant critique français. Preuve que de tout temps il a existé une race d'effrontés persifleurs, qui croient se rendre célèbres en outrageant un nom célèbre ; preuve que la descendance de ce hargneux Zoïle, qui tenta de livrer au mépris les poésies d'Homère, ne s'éteint jamais.

Mais Rossini, aussi peu ému de ces ignobles hostilités, que la lune des injures du chien de la fable, et trop sensé pour se laisser intimider par elles, continua de marcher droit en avant dans la carrière que son génie lui traçait. Un jour il dit à l'un de ces *prétendus amis,* lesquels s'em-

pressaient de venir lui rapporter toutes les critiques qui paraissaient à son sujet :

— Je suis déjà tellement émoussé à l'endroit de l'éloge et du blâme, que bientôt l'un me trouvera tout aussi froid que l'autre. Laissez les journalistes m'injurier tout à leur aise. Il y a parmi eux des vauriens, dont le blâme honore l'homme de talent, trop fier pour acheter ou mendier leur protection, plus que leur éloge vénal, suspect et dégradant. Les contemporains sont toujours, plus ou moins, injustes ; la postérité seule juge les artistes sans haine et sans passion. Laissez-les donc hurler, ces dogues, et faites-moi l'amitié de vous abstenir désormais de me raconter ce qu'ils écriront sur mon compte ; sinon, *mon cher ami,* Joachim vous mettra tout poliment à la porte.

Après avoir écrit encore pour le théâtre San-Mosè deux petites *farze* — opéras en un acte — *l'Occasione fa il ladro* — et — *il Figlio per azzardo* (1) — Rossini com-

(1) Sous le titre de *Don Bruschino*, cet opéra a été traduit en français par M. A. de Forges et joué en décembre 1857 sur le théâtre des Bouffes-Parisiens. — Quelques

posa pour le théâtre de la Fenice son premier opéra tragique, — *Tancrède* (1).

Cet opéra seria excita à Venise des transports réellement fanatiques. Voici ce que dit à ce sujet M. Henri Beyle (2), témoin oculaire et auriculaire du triomphe de Rossini.

« On peut juger du succès qu'eut cette œuvre céleste à Venise, le pays d'Italie où l'on juge le mieux de la beauté des chants. Le vainqueur de Marengo, le libérateur de l'Italie, l'empereur et roi Napoléon eût honoré Venise de sa présence, que son arrivée n'y eût pas distrait de Rossini. C'était une folie, une vraie *fureur*, comme dit cette

jours auparavant, Rossini disait à un ami qui lui parlait de cette partition : « C'est une plaisanterie de ma jeunesse, mais qui sait ? Peut être qu'après quarante ans de bouteille cette mauvaise plaisanterie sera devenue une bonne farce. »

En effet, ce produit du *clos-Rossini*, a encore été trouvé du meilleur goût.

(Note de l'éditeur belge.)

(1) Le libretto, traduction libre de la tragédie de Voltaire, est d'un poëte de Trieste, J.-A. Rossi.

(2) Le même, qui sous le pseudonyme de Stendhal, a publié *la Vie de Rossini*, Paris, 1824, 2 vol. in 8o.

langue italienne créée pour les arts. Depuis le gondolier jusqu'au plus grand seigneur, tout le monde répétait : *Ti rivedrò, mi rivedrai.* —Au tribunal où l'on plaide, les juges furent obligés d'imposer silence à l'auditoire, qui chantait : *Ti rivedrò.* Ceci est un fait confirmé par une foule de témoins. »

Au charmant opéra de *Tancrède,* qui en quatre ans a fait le tour de toutes les scènes de l'Europe, se rattache une anecdote qui, bien que connue de beaucoup de monde, ne peut être passée sous silence, attendu qu'elle dépeint le caractère de notre héros, et prouve avec quelle incroyable rapidité il a composé plusieurs de ses plus beaux morceaux de musique.

La signora Malanotti, qui devait chanter le rôle de Tancrède, était alors dans la fleur de la beauté et du talent. Comme toutes les chanteuses, elle était sujette à de petits caprices, et elle ne voulait à aucun prix du grand air que Rossini avait écrit pour l'entrée de Tancrède, parce que... parce que... Une première chanteuse n'a pas besoin de déduire ses raisons. L'avant-

veille de la première représentation seulement, elle signifia au maestro qu'elle se déclarerait malade, et qu'elle lui renverrait son rôle, s'il ne consentait pas à lui composer pour le lendemain un autre air plus favorable à sa voix.

— Les dieux eux-mêmes lutteraient en vain contre les sots et les prime donne, pensa-t-il, et furieux de l'entêtement de cette Philomèle, il retourna à sa petite auberge.

En rentrant, il commanda son plat favori, un plat de riz, si peu cuit, que le cuisinier ne pouvait le mettre sur le feu que dix minutes avant de servir.

Le riz n'était pas encore prêt, que Rossini avait déjà terminé la nouvelle cantilène — *Di tanti palpiti* — connue dans l'Italie entière sous le nom de l'*aria dei rizi.* — Du reste, nul musicien n'a composé aussi vite que le — *cigno pesarese.* — Dieu a créé le monde en six jours et Rossini a fait en treize jours le plus beau de ses opéras-comiques — le *Barbier de Séville.*

A cette époque, où notre maestro se réchauffait aux rayons glorieux de son *Tan-*

crède, il devint l'amant de la signora M..., admirable cantatrice bouffe, d'une gaieté tellement extravagante, que Rossini et tout Venise ne l'appelaient que la *joyeuse mouche.* Ce *polichinelle en habit de soie* sut si bien enchaîner son *Casanova en robe de chambre,* par son éternel enjouement, par son humeur fantasque, que la petite sorcière lui fit oublier toutes les grandes dames, ses premières protectrices.

— Écoute, Gioachino, lui dit-elle un matin qu'il était assis sur le bord de son lit, ne suis-je pas réellement sotte d'avoir congédié le frère si riche et si généreux de l'empereur, le prince Lucien Bonaparte, pour m'attacher à toi, pauvre sire ?

— Écoute, Pépita, répliqua Rossini, ne suis-je pas beaucoup plus sot d'avoir dédaigné la princesse X, la comtesse Y, la marquise Z, pour te donner la préférence à toi, petit paillasse ?

— X. Y. Z? voyez-vous le fat! il se vante de conquêtes qu'il n'a faites que dans son imagination !

— Crois-en ce que tu voudras. Tu es trop babillarde, ma chère amie, et je suis

trop discret, pour que je te donne la preuve que je ne me vante pas sans raison...

— Tais-toi, vilain moricaud, fit la signora M...

Puis elle saisit sa tête à deux mains et l'embrassa.

— Ah! si tu savais comme ton paillasse t'aime, comme il t'adore!...

— Oui, mais combien cela durera-t-il?

— Ah! dame, je ne le sais pas moi-même. Pour le moment je t'aime comme je n'ai jamais aimé personne; et si j'étais plus riche que toutes les reines du monde, toi plus pauvre qu'un mendiant, je partagerais la misère avec toi, car tu es si beau! L'Apollon du Belvédère — que je n'ai jamais vu, il est vrai — ne peut être plus beau que mon — Ours noir — que je me sentirais capable de dévorer par amour. Embrasse ta joyeuse et petite mouche et oublie sur son sein le ciel et la terre, Dieu et le monde.

Puis elle l'entoura de ses deux bras et le serra avec enivrement sur son cœur...

Revenons-en aux œuvres de Rossini.

VI

Maître Joachim était lancé.

Pendant l'automne de 1813, alors que sur le champ de bataille de Leipzig se passait une des tragédies les plus grandioses, le combat des peuples, qui brisa la puissance du grand et glorieux empereur Napoléon, Joachim Rossini Ier — un Napoléon d'une autre espèce, dont dix ans plus tard la gloire retentissante courait d'un bout du monde à l'autre, des Tuileries jusqu'au Kremlin — remporta sur le théâtre San-Benedetto à Venise, par un des plus gais opéras qui aient jamais été composés, — son *Italiana in Algeri* — une victoire éclatante qui porta le nom de son auteur bien au delà des frontières de son pays (1).

Chaque morceau de cet opéra fut accueilli par le public électrisé de Venise avec un enthousiasme presque sans exemple ; la cavatine de Lindor — *Languir per una bella* — résonnait la nuit sous les fenêtres

(1) *L'Italienne à Alger* fut le premier opéra de Rossini représenté en Allemagne ; à Munich, en 1816.

de chaque belle à laquelle on donnait une sérénade. Toute amante, désespérée de son sort, soupirait sa douleur en chantant l'air d'Isabelle—*Cruda sorte! amor tiranno!*— Le premier air de Taddeo dans le deuxième acte—*Viva il grand Kaïmakan*—et le délicieux trio *Papataci* — excitaient des transports indicibles. La signora Marcolini qui représentait Isabelle, et Paccini, qui jouait Taddeo, furent écrasés d'applaudissements; Rossini lui-même fut porté en triomphe, élevé au ciel et divinisé (1).

Seuls, quelques pédants, jaloux de la renommée toujours croissante du jeune maestro de vingt et un ans, reprochèrent à cet opéra quelques fautes de grammaire, quelques défectuosités harmoniques, de fausses quintes et autres erreurs semblables, en s'écriant d'un air indigné :

— Notre grand Cimarosa ne se serait jamais permis de ces choses-là !

Mais que faisait maître Joachim? Il se contentait de sourire.

(1) Ceux qui ont été à Berlin en 1820 se souviendront toujours de Mlle Sontag-Isabelle et de Spizeder-Taddeo.

— Je connais les fautes que j'ai commises, tout aussi bien et mieux peut-être que ces misérables critiques, mais je n'ai ni le loisir ni l'envie de les corriger! — Ils oublient, ces imbéciles, que souvent je ne passe pas plus de temps à composer tout un opéra, que beaucoup d'autres à écrire un seul morceau. Je n'y songe pas durant des mois entiers, j'écris comme cela me vient, et je chante selon mon goût et celui du public. Je ne veux pas que l'on dise : Écoutez donc cette musique, comme elle est essoufflée, comme elle gémit, comme elle sue! un opéra qui trahit la fatigue qu'il a coûtée à son compositeur, ressemble à la danseuse, obligée de sourire gracieusement, tandis que des œils de perdrix la font horriblement souffrir et que son costume lui coupe la respiration. A bas le costume! A bas la grammaire! Vive la grâce, vive la mélodie!

« Il y a dans chaque ville d'Italie, dit le plus chaleureux défenseur de Rossini, M. de Stendhal, vingt croque-notes qui, pour un sequin, se chargeraient de corriger toutes les fautes de langue d'un opéra de Rossini, mais pas un seul qui serait en état de com-

poser une de ses partitions. J'ai ouï faire une autre objection : les pauvres d'esprit, en lisant ses partitions, se scandalisent de ce qu'il ne tire pas un meilleur parti de ses idées. C'est l'avare qui traite de fou l'homme riche et heureux qui jette un louis à une petite paysanne en échange d'un bouquet de roses. Il n'est pas donné à tout le monde de comprendre les plaisirs de l'étourderie. »

Quinze jours après la première représentation, il écrivit la lettre suivante — *all'ornatissima signora Rossini, madre del celebro maestro, in Pesaro* — (1) : « Ma chère, ma bonne et charmante mère, lorsque tu recevras ces lignes de ton fils, dispose-toi à le recevoir immédiatement dans tes bras. Je pars en même temps que ma lettre, pour être auprès de toi plus vite que tu ne le crois, pour te couvrir de baisers et te dire combien je t'aime. Ton Joachim. »

Une heure après, l'heureux fils se jetait au cou de son heureuse mère.

— Ah ! mon Joachim, comme tu es devenu grand, beau et célèbre ! Partout dans

(1) Cette adresse n'est pas une anecdote inventée à plaisir ; c'est un fait historique.

les Etats de l'Église on chante ta musique! Oh! quel bonheur pour une mère d'avoir un tel fils!

— Si jamais mère a mérité ce bonheur, c'est bien toi! Tu es la seule créature au monde que j'aime réellement, que j'aime plus que moi-même. Ma mère, ma mère, que tu es belle! Tiens, si tu n'étais pas ma mère, je serais, d'honneur! amoureux de toi, et je te serais fidèle jusqu'à mon dernier soupir.

Les autres femmes, je ne les considère que comme des hochets qui m'amusent un instant; j'en suis bientôt fatigué et je les jette dans un coin.

— Tu es très-heureux auprès des femmes...

— Et sais-tu pourquoi? Parce qu'elles savent toutes que je ne tiens à aucune.

— Tu es un petit don Juan.

— Non, ma mère; je ne suis qu'un gourmet, qui choisit le meilleur dans ce qu'il y a de bon. Mère d'un fils célèbre, j'ai faim ; as-tu quelque chose de délicat à m'offrir?

— Du macaroni, mon fils!

— Mon mets de prédilection ! Ma charmante mère, laisse-moi te serrer sur mon cœur, laisse-moi t'embrasser mille et mille fois !... Et puis vite, le macaroni !

Au bout de quelques jours, cette joie fut troublée par un événement désagréable. Le jeune maestro, atteint par la conscription, reçut l'ordre de se présenter comme soldat.

La pauvre mère s'évanouit.

— Sois tranquille, ma mère, lui dit son fils après qu'elle fut revenue de son premier effroi. Nous trouverons bien les moyens de nous affranchir de ce devoir.

Il écrivit aussitôt à l'une de ses anciennes maîtresses à Milan, à une femme qu'il savait attachée au vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais, de telle façon qu'il ne pouvait rien lui refuser.

Peu de temps après, le vice-roi manda le ministre de l'intérieur.

— Ordonnez immédiatement que le maestro Rossini, actuellement à Pesaro sa ville natale, soit exempté du service militaire. Nous serions coupables envers nos contemporains et la postérité si nous met-

tions un fusil dans la main d'un talent aussi distingué, et si nous l'exposions à tomber victime d'une balle ennemie. Nous perdons un soldat, il est vrai, mais nous conservons un artiste qui fait plus d'honneur à son pays que maint vieux militaire.

Ce disant, le prince Eugène entonna le premier récitatif de *Tancrède : O patria !* et il quitta son ministre stupéfait.

Dix jours après, arriva l'ordre qui affranchissait le maestro du métier de soldat.

La joie de sa mère fut extrême.

VII

Le carnaval de 1814 amena — l'*Aureliano in Palmira* — et l'automne de la même année — le *Turco in Italia* — deux opéras qui furent joués d'abord à Milan, et dont le dernier seulement — un délicieux pendant de l'*Italienne à Alger* — obtint un succès complet. La fameuse basse Galli, revenu depuis peu de Barcelone, représentait le jeune Turc Sélim, qui, poussé par la

tempête, débarque en Italie, où il s'éprend de la première jolie femme que le hasard lui fait rencontrer, dona Fiorella-Festa, au point que non-seulement son imbécile de mari, don Geronimo-Paccini, mais encore un ridicule sigisbée, un sot personnage, don Narcisso-David, deviennent affreusement jaloux du Turc ; ce qui n'empêche pas la coquette dona Fiorella de s'efforcer de plaire au bel étranger, pour se moquer de son mari et désespérer son amant. Paccini qui copia de la façon la plus frappante un ridicule et infortuné mari, connu alors de tout Milan, ne contribua pas peu au succès de cet opéra. Le public riait, et un public qui rit est facile à contenter. Il applaudit à outrance et pendant le charmant duo entre Sélim et Fiorella — *Siete Turco, non vi credo* — ses bravos devinrent si frénétiques, que le maestro qui dirigeait le piano, fut obligé de se lever vingt fois pour remercier et saluer le public.

Rossini avait maintenant la gloire, mais hélas ! il était loin d'avoir assez d'argent pour mener — en franc épicurien — une vie insoucieuse, et se procurer toutes les

jouissances, sans être obligé de les devoir à un autre qu'à lui-même. Le sentiment de l'indépendance avait tant de charme pour lui, que déjà à cette époque il sentit naître le désir d'amasser de l'argent, beaucoup d'argent, afin d'en posséder un jour plus qu'il n'en aurait besoin, alors que son étoile commencerait à pâlir.

Mais il était gourmand par-dessus tout, gourmand dans la fine acception de ce mot.

— Après la paresse, disait-il, il n'existe pas de plus belle occupation, pour moi du moins, que celle de manger, de bien manger. Ce que l'amour est pour le cœur, l'appétit l'est pour l'estomac, mais l'estomac est le maître de chapelle, qui bride et éperonne le grand orchestre de nos passions ; l'estomac vide souffle dans le basson de la mauvaise humeur et dans la petite flûte de l'envie, l'estomac rassasié bat le triangle du plaisir et le tamtam de la joie ; mais l'amour, c'est la prima donna qui, du haut de la scène, agit sur le cerveau et rend des sons qui enivrent l'oreille et ravissent le cœur. Manger et aimer, chanter et digérer, voilà les quatre actes de l'opéra-

comique qui s'appelle — la vie — et qui s'évanouit comme la mousse passagère du vin de champagne. Bien fou celui qui la laisse s'envoler sans en jouir !

Mais notre maestro n'était pas un fou : il mangeait bien, digérait bien et chantait bien, et quant à l'amour, il excellait également dans cet art d'une façon merveilleuse. Chaque matin lui apportait un nouveau billet doux, chaque soir un nouveau rendez-vous.

— Les femmes sont vraiment enragées, disait-il un matin, debout devant sa glace et en brossant ses jeunes et noirs favoris.

Au même moment entra le facteur. Il lui apportait un billet parfumé, rédigé en français, et de la teneur suivante :

« Une dame, qui est arrivée de Naples à Milan, dans l'intention de faire la connaissance du maestro dont les chants font le tour du globe et portent en tous lieux la renommée de leur auteur, vous attend ce soir à la Scala, dans la loge du rez-de-chaussée n° 9, pour vous dire de vive voix ce qu'elle n'ose confier à la discrétion du papier. »

— Encore une conquête ! s'écria Rossini d'un air triomphant, et il fit en fredonnant une pirouette sur le talon de ses bottes. Oh! les malicieuses filles d'Ève ! Elles feignent de n'être éprises que de mon talent ; mais ce qui les transporte le plus, c'est la grâce de ma personne. Qui diable pourrait leur en savoir mauvais gré? Ne suis-je point le fils de ma mère? Ne suis-je pas un charmant garçon ? s'écria-t-il ; puis il se mit vivement au piano et chanta la cavatine de don Geronio : —*Vado in traccia d'una zingara—je cherche une fille de Bohême.*

Immédiatement après il reçut la visite du ténor David.

— Eh bien, Goliath, demanda le maestro, quoi de neuf?

— Avant-hier est arrivée ici une Française d'une admirable beauté...

— Une Française?...

— Je l'ai vue hier à la Scala, où son entrée a produit une telle sensation, que chacun voulait savoir qui elle était. On s'interrogeait de tous côtés... personne ne la connaissait... ma curiosité était extrême... enfin l'heureuse idée m'est venue de demander

des renseignements à l'ouvreur de loges. Connaissez-vous la dame qui occupe la loge du rez-de-chaussée n° 9 ? lui demandai-je en lui glissant un sequin dans la main. L'or lui délia la langue. Cette dame, répondit-il, est une Française. — D'où vient-elle ? — de Naples. — Son nom ? — Mélanie.

— Mélanie ? répéta Rossini, qui ne put dissimuler sa surprise.

— Mélanie Dambrémont.

— Et l'ouvreur a-t-il pu te dire aussi qui elle est, ce qu'elle fait ?

— L'ouvreur l'a connue à Naples. Madame Dambrémont est la maîtresse de l'ambassadeur français et...

— Est-elle belle ?

— Comme un ange ! fit David en baisant le bout de ses doigts.

— Tant mieux ! dit Rossini, et il caressa ses favoris.

— Tant mieux ? Croirais-tu par hasard que cette céleste Française est venue à Milan... ?

— Uniquement pour faire ma connaissance...

— En vérité? demanda le ténor avec un sourire d'incrédulité.

— Si tu ne veux pas me croire, lis, dit le maestro en lui tendant le billet qu'il avait reçu dix minutes auparavant.

David parcourut la lettre, et la laissant tomber à terre après l'avoir lue, il éleva avec surprise les mains au-dessus de sa tête, et s'écria d'un air tout extasié :

— Quel bonheur insolent! Oh! les femmes!

— Tu le vois, Goliath, je ne cours pas après elles; ce sont elles qui courent après moi.

— Et tu iras la voir?

— Ne m'as-tu pas dit qu'elle est belle comme un ange?

— C'est à crever de jalousie! Cette femme divine vient à Naples pour lui!

— Attirée par ma réputation, elle veut me dire de vive voix ce qu'elle n'ose confier au papier.

— Elle t'aime...

— Peux-tu lui en vouloir pour cela?

— Tiens, tu n'es qu'un fat! s'écria le chanteur, et il s'enfuit tout furieux.

— Vile jalousie, ton nom est David !

. . . . . .

Lorsque sonna l'heure du spectacle, l'Orphée de Pesaro se dirigea en toute hâte, et le cœur agité par les plus doux pressentiments, vers le théâtre de la Scala. Sûr de sa victoire, il se fit ouvrir la loge numéro 9, mais il resta tout confus en la trouvant vide.

— Peut-être est-il encore trop tôt ! se dit notre héros en manière de consolation. Les dames de condition savent qu'il est de bon ton de n'arriver au théâtre que lorsque le ballet est commencé depuis longtemps.

Le premier acte touchait à sa fin. Maître Joachim semblait être assis sur des épingles ; à tout instant il se retournait pour regarder du côté de la porte par où son inconnue devait entrer.

Au moment où le rideau tombait, la porte s'ouvrit; mais au lieu de la dame qu'il attendait avec une si vive impatience, il vit paraître l'ouvreur de loges, qui venait apporter à M. Rossini un billet qu'on lui avait remis à la minute. Joachim le décacheta et lut ce qui suit :

« Mon cher maestro.

« Madame Mélanie Dambrémont a chargé le soussigné de vous présenter ses excuses de ce qu'il lui est impossible de venir aujourd'hui par les raisons que voici :

Primo : elle n'est pas encore partie de Naples ;

Secundo : elle ne viendra probablement jamais à Milan, parce que

Tertio : elle n'existe pas.

Daignez agréer, incomparable maestro, l'assurance de la profonde estime avec laquelle le soussigné a l'honneur d'être.

Votre admirateur dévoué

Primo Aprile. »

— Le premier avril ! s'écria Rossini en tombant tout à coup des nues. Ainsi donc on s'est moqué de moi ! Imbécile que je suis !

Il quitta la loge, tout courroucé. Dans le corridor il fut accueilli par un bruyant éclat de rire. David et Paccini, les deux alliés qui avaient mystifié le suffisant maestro, gesticulaient à se tordre et se pâmaient de rire.

— Eh bien, illustre Rossini, *dio della musica,* que dis-tu de la plaisanterie ? demanda David.

— Ainsi c'est toi, *Goffo* (farceur), qui m'as fait avaler un poisson d'avril ?

— L'idée est de moi, répondit Paccini, mais l'exécution appartient tout entière à mon ami David.

— Coquins ! s'écria Rossini, à qui il ne resta plus d'autre ressource que de rire avec eux, bon gré, mal gré.

VIII

Rossini était à Naples depuis trois jours.

Le maestro, habitué à ne jamais se lever avant onze heures, était encore au lit, lorsqu'il entendit frapper tout doucement à sa porte. Trop paresseux pour répondre à cet appel, il n'en tint nul compte. On frappa de nouveau ; Joachim ne bougea pas ; mais quand on frappa pour la troisième fois, un si formidable — Entrez ! — vint assourdir le visiteur qui attendait, que le pauvre sire

tout épouvanté tressaillit et entra dans la chambre, le visage couvert d'une pâleur cadavéreuse.

— Est-ce le fameux maestro Rossini que j'ai l'honneur de saluer? demanda le petit et maigre personnage, avec une timidité extrême et force révérences.

— Je suis Rossini. Que désirez-vous?

— Je désire obtenir l'autorisation de vous dire que je suis venu pour...

— Pour me raser peut-être?

— Permettez au plus humble de vos serviteurs de vous déclarer qu'il n'est pas barbier.

— Que diable êtes-vous donc?

— Je prends la liberté de vous apprendre que je suis l'abbé Totola, poëte dramatique aux gages de M. Barbaja.

— Ah çà! mon cher abbé, pourquoi ne m'avoir pas dit cela tout de suite? Vous venez probablement m'apporter...

— Un libretto... oui, j'ai cet avantage. J'ose nourrir l'espoir qu'il ne vous déplaira pas complétement...

— Le titre?

— *Elisabetta, regina d'Inghilterra, opera seria.*

— Tiré de quelle source?

— D'un mélodrame français.

— Bon, posez-le là-bas sur le piano.

— Si mon libretto laissait encore quelque chose à désirer, ne l'attribuez qu'à la rapidité avec laquelle il m'a fallu l'exécuter. En deux fois vingt-quatre heures, m'a dit le signor Barbaja, il faut que la pièce soit entièrement achevée. Je me suis vu forcé de travailler la nuit, afin de pouvoir accomplir les ordres du directeur.

—Et combien ce travail vous est-il payé?

— Cinquante francs, et, lorsque le signor Barbaja est de bonne humeur, soixante.

— Et vous vivez de cela?

— De temps à autre quelque riche personnage me charge aussi de composer une pièce de vers pour une chanteuse ou une danseuse dont il est amoureux...

— Et pour cela que recevez-vous?

— De très-médiocres honoraires, mais une foule d'injures, lorsque les journaux refusent d'insérer mes poésies.

— Dites-moi, monsieur l'abbé, quelle est la chanteuse de San-Carlo qui a maintenant le plus d'adorateurs?

— La signora Colbrand. Lorsqu'elle chanta pour la première fois la *Gabrielle de Vergy,* on me commanda dans un seul jour deux odes, trois chansons, six épîtres et... vingt et un sonnets. Mais hélas! ce temps est passé, soupira le pauvre poëte.

—L'enthousiasme pour la signora s'est-il donc à ce point refroidi?

— Pas du tout, mais le signor Barbaja m'a fait appeler immédiatement et il m'a dit : — Si vous vous permettez encore une fois d'écrire des vers pour ma prima donna au nom de quelque fat amoureux, je vous chasse. — Depuis lors j'ai perdu les neuf dixièmes de mes clients...

— Pauvre abbé! Barbaja est donc bien jaloux?

—Comme un Turc, répliqua l'abbé, après s'être retourné pour s'assurer que personne ne l'entendait.

Au même instant parut l'impresario.

L'infortuné Totola changea tellement de couleur, qu'il devint jaune comme un par-

mesan. Barbaja le toisa du regard et lui demanda :

— Pourquoi trembles-tu ainsi, ma Civette ?

— Votre très-humble serviteur souffre depuis quelque temps de vertiges.

— En ce cas porte tes vertiges à l'hôpital et fais-toi guérir.

— Le signor Barbaja n'a point d'autres ordres à me donner ?

— Non.

— Alors je me permettrai de me retirer, balbutia l'abbé, et il gagna la porte à reculons, comme une écrevisse.

— Est-ce que ma Civette n'est pas tout à fait bien dressée? fit le sultan en promenant le petit doigt de sa main droite dans le creux de sa large oreille.

— Bien mieux que certains chiens de chasse.

— Mais ce n'est pas l'abbé seul, c'est toute ma ménagerie, depuis le premier ténor jusqu'à l'allumeur de quinquets, qui tremble devant moi.

— La Colbrand aussi?

— Seule elle fait exception. Comme sul-

tane de mon harem, elle s'arroge par-ci par-là le droit de résister. Tantôt elle refuse de chanter tel rôle, tantôt tel autre, parce que l'un est trop haut et l'autre trop bas pour sa voix. Quand elle va trop loin, je la menace de faire venir une chanteuse de Milan ou de Venise; à l'instant elle devient douce comme un agneau, et elle consent à tout ce que je veux. Cette femme, ajouta Barbaja avec un soupir tragi-comique, me coûte un argent fou! Elle reçoit quarante-cinq mille francs de traitement...

— Et puis?

— Deux mille francs d'épingles par mois, sans compter les cadeaux que je suis obligé de lui faire. L'année passée, elle m'a coûté, tout bien calculé, cent mille francs environ.

— Elle doit avoir des économies...

— Des diamants, mais pas d'argent; elle dépense tout pour sa toilette.

— Quel âge peut-elle avoir?

— Mon jeune ami, il est bien difficile de savoir l'âge d'une chanteuse. Depuis que je la connais, elle se donne vingt-quatre ans; mais elle en a trente à coup sûr. Et pourtant elle a plus d'attrait pour moi que

mainte jeune fille novice. Comment la trouves-tu, maestro?

— Faut-il dire la vérité?

— Je déteste les menteurs.

— Eh bien, elle ne me plaît pas du tout; j'aime les femmes blondes.

— Tiens, cela me fait plaisir!

— Pourquoi?

— Parce qu'alors je n'ai rien à craindre de toi; car, à parler avec franchise, je suis d'une nature un peu jalouse. Maestro, je t'abandonne toute ma basse-cour; tu y trouveras de jeunes volatiles de toute couleur. Prends ceux qui te plairont, mais ne t'attaque pas à ma Colbrand, car les sommes énormes que je sacrifie pour ce molosse insatiable me donnent le droit d'exiger qu'elle n'en aime point d'autre que moi. L'artiste de ma troupe qui aurait l'audace d'aimer ma maîtresse serait expulsé sur-le-champ — rappelle-toi ceci. Mais parlons d'autre chose. Tu as maintenant ton libretto... quand te mettras-tu à l'œuvre?

— Dès que j'en sentirai l'envie.

— Écoute, maestro, tu me sembles n'a-

voir pas souvent cette envie et préférer la paresse au travail...

— Mon ami, j'abhorre le travail. L'oisiveté c'est le plaisir, c'est le bonheur.

— Mais notre contrat, et le nouvel opéra que tu m'as promis...

— Sois tranquille, tu l'auras avant deux mois. A présent, mon bon ami, prends tes jambes à ton cou et va-t'en, car ainsi que tu le vois, je n'ai pas encore fini de dormir.

— Fainéant, midi va sonner!

— Bonne nuit, maroufle, dit Rossini et il lui tourna le dos.

— Il n'y a rien à gagner avec ce gaillard-là, murmura Barbaja et il partit.

IX

Trois semaines se sont écoulées depuis ce jour-là.

Tandis que le maestro Rossini compose sa *Reine Elisabeth,* nous le laisserons tout entier à son génie et nous nous transporterons à la Villa Reale.

Nous y trouvons Francilla, la plus jolie bouquetière de Naples. Sa chevelure d'un blond foncé forme deux longues tresses, ornées de rubans rouges, qui descendent jusqu'à ses genoux. Sur son front de quinze ans trônent l'innocence et l'ingénuité. Dans le ciel azuré de ses yeux brille un rayon de lumière, plus doux que l'éclat de l'étoile de Vénus. Sa bouche finement dessinée ressemble au calice d'une fleur de grenadier baisée par les zéphyrs ; son sourire d'une beauté ineffable respire tout le charme d'une gaieté enfantine. Elle est orpheline et vêtue de deuil, car depuis quatre mois elle a perdu son père, pauvre mécanicien qui allait montrer des automates de village en village pour gagner à grand'peine de quoi vivre. — Un soir, sur la route de Puzzuoli, près de la lisière d'un bois, il avait été arrêté par une troupe de bandits avinés qui lui avaient volé ses automates. — Laissez-moi ces marionnettes ! s'était écrié le malheureux en se jetant à leurs genoux ; elles n'ont pour vous aucune valeur et elles sont tout pour moi. J'ai travaillé dix longues années de ma vie à confectionner ces jouets

et de jour en jour je les ai aimés davantage. A présent j'y tiens par-dessus tout et je les chéris comme de bons anges, car depuis quatorze ans ils nous nourrissent, moi et mon enfant. Si vous nous ravissez ces poupées, nous ne posséderons plus rien au monde ; il nous faudra mourir de faim. — A ses supplications les brigands répondirent par l'ironie et l'insulte. Alors seul contre tous, il osa les attaquer avec le courage d'un lion et la fureur d'un tigre auxquels on enlève leurs petits ; il défendit ses automates, jusqu'à ce que le coup de poignard de l'un de ces scélérats vînt mettre un terme à la lutte. — Francilla n'avait appris le trépas de son père que huit jours après l'événement. Elle était seule désormais, abandonnée de tout le monde.

Nous voyons la charmante enfant, une corbeille de fleurs à la main, stationner à l'entrée du jardin du château royal qui, à l'instar des Tuileries, est à midi le joyeux asile de toutes les bonnes d'enfants ; le soir, le rendez-vous du beau monde, et à toutes les heures de la journée, une curiosité que l'étranger ne manque pas de visiter.

A dix pas de Francilla, deux hommes se promènent de long en large. La coupe toute particulière de leurs favoris tirant sur le roux, la forme de leurs pantalons sans sous-pieds, leurs pouces passés dans les entournures de leurs gilets, tout dénote du premier coup d'œil deux enfants de la grande et impertinente nation des *Goddam*. L'un des deux Anglais pose un verre sur son œil, afin de mieux examiner la bouquetière dont la beauté l'a frappé tout de suite. L'autre suit cet exemple et lorgne la pauvre enfant, qui rougissant de honte baisse les yeux vers la terre et n'ose plus les relever.

— *Very beautiful!* dit l'un.

— *Yes!* réplique l'autre.

— Des yeux bleus comme l'indigo!

— Des lèvres rouges comme la cochenille.

— Des dents superbes!

— Une taille qui promet beaucoup!

— Un peu maigre...

— Mais fraîche!

— La petite araignée me plaît...

— Demandons-lui où elle demeure.

— Les beaux camellias! fait l'un, après s'être approché de la jeune fille.

— Combien? demande l'autre, qui s'est également avancé.

— Trois carlins, répond Francilla sans le regarder.

— Je t'en donne six pour un baiser, dit le premier, lui pinçant familièrement la joue.

— Dans ce moment, un jeune lazzarone qui se tenait accroupi non loin de là et qui avait tout vu, se précipite sur l'Anglais, comme un chacal.

— C'en est trop! s'écrie Torquato, que nos lecteurs connaissent déjà, et il applique sur la poitrine du gentleman un violent coup de poing, qui envoie celui-ci rouler sur le sable.

— *Goddam!* exclame l'autre, enfonçant vivement son chapeau sur son front et prenant la position d'un boxeur prêt au pugilat.

— Attends! crie le lazzarone, et il le saisit prestement par les jambes et le renverse à son tour.

Ce combat de taureaux en miniature amasse en une seconde un attroupement de badauds, qui, à la vue de cet amusant

spectacle, éclatent en bruyantes exclamations de joie.

Les deux Anglais, étourdis de leur chute si rapide et si inattendue, se relèvent avec peine, et tout en rugissant un burlesque *Goddam!* se préparent à tomber à la fois sur l'ennemi commun.

— Malheur à celui qui m'approche! dit l'athlète en haillons, avec un geste de menace. Napolitains! s'écrie-t-il ensuite de toute la force de sa voix de stentor; ces deux vauriens que voilà ont osé insulter une pauvre orpheline, une jeune fille sage et irréprochable; ils ont osé souiller sa joue si pure par un contact impudique. Il n'y a qu'un Anglais qui puisse être effronté à ce point! Napolitains, lazzaroni, mes frères, souffrirons-nous pareille offense, parce que ces butors sont riches, et nous pauvres? Quand des étrangers nous outragent, est-ce que nous resterons froids et silencieux, nous, enfants de Naples, de la plus belle ville du monde?

— Non! non! hurle le peuple électrisé.

— Leur insolence mérite un châtiment. Voyons, camarades, que décidons-nous?

— Qu'on les jette dans le Golfe! répond une voix aiguë.

— Dans le Golfe! dans le Golfe! répète toute la foule en chœur.

— Arrêtez! arrêtez! s'écrie d'une voix vibrante un homme qui soudain s'élance au milieu de la multitude.

— Ah! c'est vous, signor Taddeo! fait Torquato agréablement surpris.

— Que se passe-t-il ici? demande maître Joachim.

— Ces deux échalas ont insulté ma petite Francilla.

— Et que voulez-vous faire?

— Jeter à l'eau ces efflanqués *Goddam!*

— Et vous êtes des chrétiens?

— Nous, oui; mais eux, non!

— Fussent-ils des païens, est-ce une raison pour enfreindre les droits de l'hospitalité?

— *Corpo di Cristo,* nous n'avions pas songé à cela!

— Napolitains, soyez généreux, remettez ces Anglais en liberté.

— Allons, filez! cria toute la troupe.

— *Goddam !* murmurèrent les fils d'Albion en grinçant les dents, et en s'éloignant au plus vite.

Le rassemblement se dispersa aussi promptement qu'il s'était formé.

— Viens, mon ami, dit le maestro prenant Torquato par le bras, montre-moi celle que tu aimes. Je veux la voir afin de te dire si tu as bon goût. Où est ta Francilla?

— Tenez, monsieur, la voilà à l'entrée du jardin...

— Mène-moi près d'elle: présente-moi comme un de tes amis, qui te porte le plus vif intérêt.

— Ah! si vous saviez comme le cœur me bat, quand il faut que je lui parle...

— Allons, pas d'enfantillage, fit le maestro en riant et en le poussant devant lui.

— Mon trésor, dit le lazzarone avec timidité, ne te fâche pas si je me permets de t'amener un de mes plus anciens amis, le signor Taddeo de...

— Papataci...

— De Papataci. C'est un homme très-

riche, très-distingué, un vétérinaire célèbre, qui désire te connaître pour me dire si j'ai bon ou mauvais goût. Eh bien, *signor dottore,* ma Francilla est-elle jolie, oui ou non?

— Ma foi, mon garçon, repartit maître Joachim, je ne te supposais pas un goût aussi fin. Voyons, ma belle enfant, lève un peu les yeux! Il ne faut pas avoir peur de moi. Je ne suis point un ours... je ne mords pas.

— Par saint Janvier, appuya le lazzarone, le dottore ne mord pas.

— Je suis l'ami de Torquato et ne veux que votre bien.

— Oui, Francilla, il ne veut que notre bien; ce n'est pas un effronté *Goddam*, tu peux le regarder en face.

La bouquetière releva en rougissant ses grands yeux bleus, rayonnants de joie, et regarda notre maestro avec un sourire vraiment enchanteur... un de ces sourires qui n'appartiennent qu'à l'innocence.

— Dis-moi, ma gracieuse enfant, aimes-tu mon ami?

Francilla toute confuse porta la main à

sa corbeille de fleurs; elle n'osait pas répondre.

—Oh! mon cher monsieur, redemandez-lui cela encore une fois !

— Regarde-moi, petit ange, reprit le maestro, prenant le menton de Francilla et le relevant avec douceur. Figure-toi que je suis ton père, prends courage et réponds à ma question : aimes-tu le jeune gars que voilà? C'est que, vois-tu, mon enfant, si tu l'aimes réellement, je suis homme à venir à votre secours.

— Francilla! soupira le pauvre diable d'un ton suppliant, qui exprimait tout à la fois la crainte de l'espoir.

— Torquato! sanglota la jeune fille; et elle laissa tomber sa corbeille et se jeta au cou du lazzarone en pleurant.

— Cette réponse me suffit. Vous vous aimez... il faut vous marier.

— Nous marier ? Ah ! bon dottore, vous n'y pensez pas? Nous sommes tous les deux plus pauvres que le pieux Lazare!

—Eh bien, mes enfants, je vous aiderai, moi!

— Mais comment et avec quoi? demanda Elleboro.

— C'est ce que tu sauras plus tard. Demain, à pareille heure, je t'attends à l'hôtel Barbaja. Tu viendras? C'est entendu?

— Puisque vous voulez nous aider!

— Comptez-y! Adieu, belle enfant! Au revoir, mon ami! dit le maestro.

Et il s'en alla.

X

Le lendemain matin, à onze heures précises, Elleboro, un bouquet à la main, se présentait à l'hôtel Barbaja.

— Qui demandes-tu? lui dit un suisse des plus épais, d'un ton rogue et hargneux.

— Le vétérinaire.

— Est-ce que tu es malade?

— Malade ou non, cela ne vous regarde pas. Je désire parler au docteur Taddeo.

— Le docteur Taddeo? Ah! ah! c'est juste! Il demeure au deuxième étage.

Comment dépeindre l'étonnement du lazzarone? Comme il ouvrit la bouche et les yeux, en montant le somptueux escalier, en apercevant les riches tapis, les superbes fleurs, les magnifiques statues qui l'entouraient! Saisi de respect à la vue de ces dernières, il tira involontairement son bonnet. Pour lui, qui jamais n'avait vu un luxe pareil, cette pompe avait quelque chose de si imposant, qu'il se sentit près de défaillir. Il pouvait à peine respirer, et il lui sembla que son cœur allait se rompre dans sa poitrine, lorsque, arrivé au deuxième étage, il frappa sucessivement à cinq portes fermées et qu'à la sixième seulement, il lui fut répondu par un formidable — Entrez!

—Bonjour, mon garçon, fit le maestro en voyant le lazzarone. Que fait Francilla?

— Salue ton ami de ma part, m'a-t-elle dit, et remets-lui ce bouquet.

— Ah! voilà qui est galant! Tiens, tu donneras à la petite un baiser avec ce ducat!

— Le baiser, je le lui donnerai; quant

à l'argent, je ne puis le prendre, elle se fâcherait...

— Elleboro, avant tout écoute bien cette leçon. Lorsqu'on t'offre quelque chose, accepte toujours. *A tavola non bisogna aver vergogna,* c'est-à-dire il n'y a que les honteux qui perdent, dit Rossini en remettant la pièce d'or en poche. Mais passons à un autre sujet! Combien gagnes-tu par jour?

— Rarement beaucoup, parfois peu et souvent rien du tout.

—Serais-tu disposé à essayer d'un autre métier? Veux-tu être mon valet de chambre?

Le lazzarone embarrassé retourna son bonnet dans tous les sens et sembla se demander s'il devait faire à cette question une réponse affirmative ou négative.

— Est-ce que ma proposition te blesse?

— Du tout, mon cher monsieur; mais je me tâte pour savoir si je suis apte à ces fonctions. Habitué à l'oisiveté depuis ma jeunesse, le travail me paraîtra plus dur qu'à tout autre. Comme lazzarone, je suis un homme libre, qui ne dépend de personne. Suis-je fatigué, je peux me coucher

au soleil et dormir; ai-je gagné une couple de carlins, je peux jouer *alla mora* avec mes camarades. La nuit je peux me reposer sous la fenêtre de ma bien-aimée, et le matin, lorsqu'elle s'éveille et qu'elle ouvre ses jalousies, je peux lui demander : As-tu bien dormi, mon enfant? Il me faudra renoncer à tout cela, en devenant votre domestique. N'allez pas croire, mon cher monsieur, que je sois fier ou hautain. Je vous servirai volontiers en toute occasion; mais je veux vous servir comme un homme libre, et non comme un valet à gages. Nous autres lazzaroni, nous sommes de misérables mendiants, mais à tout l'or du monde nous préférons notre indépendance, notre liberté. Ah! vous ne savez pas comme il est beau de pouvoir se dire : Personne n'a d'ordres à te donner; tu peux faire ce qui te plaît!

— Veux-tu donc rester éternellement un lazzarone, un pauvre diable, un mendiant?

— Hélas! signor Taddeo, je ne demande pas mieux que d'être autre chose.

— Et quoi donc, par exemple?

— Artiste, comédien, ou, mieux encore, chanteur.

— Mais pour cela, mon ami, il faut avoir du talent et avant tout une jolie voix.

— J'en ai une, mon cher monsieur, repartit le lazzarone d'un air confus et timide.

— Bah ! alors chante-moi quelque chose.

— Est-ce que vous vous y connaissez?

— Crois-tu donc, parce que je suis vétérinaire, que je n'entende rien à la musique? Voici un piano. Chante, je t'accompagnerai, dit le maestro. Et il s'assit devant son instrument.

— Mais, monsieur, qu'est-ce que je vous chanterai?

— Ce que tu voudras.

— Eh bien, signor Taddeo, je vous chanterai l'air qui plaît tant à ma Francilla, que je le lui répète sous sa fenêtre toutes les nuits au clair de la lune. Cet air est tiré de l'opéra d'un jeune maestro qui, dit-on, demeure à Milan et se nomme Rossini.

— Voyons, j'écoute.

— *Languir per una bella !* commença le lazzarone d'une voix tremblante.

Maître Joachim tendit l'oreille, et il ne fut pas peu surpris d'entendre une des plus puissantes et des plus belles voix de ténor.

— Bravo! bravo! Tu as un organe magnifique! Va toujours! ne te gêne pas! Tu chantes d'une manière admirable!

Encouragé par les louanges du bon vétérinaire, Torquato donna libre carrière à sa voix, et il se mit à mugir d'une telle force que les vitres en tremblèrent.

— Allons, courage! Tu détonnes un peu, mais cela ne fait rien!... Ah! tu sais aussi exécuter des trilles! Bravo! Bravissimo!

L'air était achevé. Le lazzarone, que les éloges de son ami avaient transporté de joie, essuya avec son bonnet la sueur qui ruisselait de son front.

— Écoute, mon camarade, ton bonheur est fait! Tu as un trésor renfermé dans ton gosier. Il faut que tu deviennes chanteur.

— Vous voulez vous moquer de moi!

— Non, mon ami, non! Je parle très-sérieusement. Tu as une voix superbe et de grandes dispositions pour le chant. C'est moi qui t'instruirai.

— Vous? demanda Torquato avec une surprise comique.

— Tu en doutes, parce que je suis pédicure et vétérinaire. Mais que diras-tu si je t'apprends que j'ai plaisanté, que je suis tout autre chose!

— En vous entendant jouer, je me disais aussi : en voilà un qui n'est pas manchot! Eccelenza, je vous en prie, qui êtes-vous donc ?

— Je suis l'homme qui a composé ton air.

— Vous êtes Rossini! répéta le lazzarone avec un élan indicible. Ah! monsieur, permettez alors que je vous embrasse.

— A ton aise, si le cœur t'en dit.

— J'ai embrassé le maestro Rossini! Lorsque ma maîtresse le saura, elle m'aimera une fois de plus!

— Est-ce que ta Francilla me connaît?

— Elle chante aussi votre musique, et pas plus tard qu'hier elle me disait : Oh! si j'avais le bonheur de voir un jour celui qui a composé ces airs! — Que ferais-tu donc? — Ce que je ferais! Je lui donnerais mes plus belles fleurs, et s'il me demandait ce

qu'il me doit : Un baiser ! lui répondrais-je.

— Mon Dieu ! qu'à cela ne tienne, elle l'aura ! A dater de demain, tu viendras me voir chaque jour ; je te donnerai des leçons de musique, et je ne veux plus m'appeler Rossini, si je ne fais pas de toi un chanteur excellent.

— Quel bonheur ! s'écria le lazzarone à moitié fou de joie. Et il courut à toutes jambes chez sa Francilla.

XI

A cette époque Rossini était plus laborieux que jamais.

Il restait au lit jusqu'à onze heures. De onze heures à midi il donnait sa leçon de chant à son élève Elleboro, dont la docilité et les progrès lui causaient une vive satisfaction. De midi à une heure, on le trouvait sur le môle, chez un marchand de comestibles réputé, et il y offrait des huîtres ou les primeurs de la saison au plus cher de tous ses amis — son estomac — en guise

de second déjeuner. D'une heure à deux il visitait la signora Colbrand, dont la société lui parut d'abord un peu ennuyeuse, mais bientôt plus attrayante de jour en jour. De deux à trois heures il s'asseyait sous la tente ornée de plantes exotiques du plus beau café de la Chiaja, pour parcourir les journaux, se rafraîchir avec une ou deux glaces, et jouer parfois une partie de domino ou de billard — avec David ou Garcia. De trois à cinq, il flânait dans les rues, s'arrêtait souvent un quart d'heure devant l'étalage d'un marchand de gravures ou le magasin d'une modiste, ou se promenait dans le jardin de la Villa Reale, en y faisant les yeux doux à toutes les bonnes d'enfants. De cinq à sept, il dînait à la table somptueuse de Barbaja, tout en enviant le prodigieux appétit de son ami et en s'efforçant d'imiter le mieux possible son monstrueux modèle. De sept à dix il allait au théâtre, soit sur la scène soit dans la salle, et lançait un regard éloquent dans toutes les loges où il apercevait un joli visage. Après dix heures il se rendait chez l'une de ses conquêtes, où d'ordinaire il demeu-

rait jusqu'à minuit. De là, il retournait à son logis, en sifflant et fredonnant, pour se jeter dans les bras du sommeil, qui ne se faisait jamais longtemps attendre.

Mais, nous demandera-t-on, où et quand composait-il? Nulle part et partout. Dans son lit et dans la rue, au billard et au domino, les mélodies voltigeaient au-dessus de sa tête comme des cohortes épaisses de moucherons. Rossini est un de ces privilégiés qui n'ont pas besoin de s'essouffler à poursuivre une pensée pour finir par l'attraper. Il ne court pas après les mélodies, les mélodies courent après lui. Il n'a qu'à choisir parmi les gros bataillons qui se pressent en folâtrant autour de lui. Parfois il en tient une telle quantité, qu'il ne sait qu'en faire; alors il les laisse s'envoler, comme de jeunes touterelles qui, sur un signe de leur maître, reviennent auprès de lui en toute hâte.

Le matin, à peine éveillé, il passe la main sous son oreiller, y prend son libretto et quelques feuilles de papier à musique. Armé d'un crayon, il verse sur le papier un torrent de mélodies! En buvant son choco-

lat, un courant d'air, qui se glisse par les fenêtres entr'ouvertes, enlève la feuille déposée sur son lit et sur laquelle il vient d'écrire en un instant le début d'un air ou d'un duo. Trop nonchalant pour se déranger, il prend une autre feuille, laisse à terre le morceau entamé et en recommence bien vite un autre.....

Dès son arrivée à Naples, il avait fait la connaissance de lady Esther Monmouth, nièce de l'ambassadeur anglais. Cette dame, qui était en haute considération à cause de sa fortune immense, appartenait à la catégorie de ces femmes d'un certain âge, dont la manie est de s'enthousiasmer pour tout ce qui est art. La musique et la peinture, l'archéologie et la numismatique, la littérature et la poésie, formaient sa marotte. En outre lady Esther passait pour une des collectionneuses d'autographes les plus passionnées.

Le salon de lady Monmouth, situé sur la Chiaja, était le centre de tous les arts et le quartier général où une fois par semaine — le mercredi depuis huit heures du soir jusqu'à minuit — tout homme ayant droit

au titre d'artiste ou de savant, jouissait de sa libre entrée et pouvait s'attendre à l'accueil le plus bienveillant de la part de la maîtresse de la maison. Et comme Milady avait des vins délicieux et un cuisinier incomparable, son salon ne manquait jamais de visiteurs, réellement artistes ou se donnant pour tels.

Pendant une de ces soirées, à laquelle assistait aussi le cygne de Pesaro, lady Monmouth avait montré, carton par carton, le rare trésor de sa collection d'autographes, au cercle réuni autour d'elle. Cette exhibition avait enchanté quelques personnages, atteints de la même manie, et causé un ennui formidable aux indifférents. Maestro Rossini était du nombre de ces derniers.

— Croiriez-vous, messieurs, fit lady Esther, que cette collection d'autographes me coûte déjà plus de trente mille livres sterling?

— Jolie petite somme, murmura l'auteur de *Tancrède*.

— Mais aussi ma collection est l'une des plus remarquables; chaque jour j'ai le

bonheur d'y joindre de nouvelles et précieuses acquisitions. Hier encore mon bibliothécaire a acheté à l'enchère un manuscrit du grand Pergolese, l'air fameux— *Per queste amare lagrime* — qu'il composa en 1732 pour son opéra de — *Sallustia* — et pour la célèbre prima donna Facchinelli. Cette relique inestimable à mes yeux, je l'ai payée — j'ose à peine le dire — deux cents misérables scudi.

—Que d'argent! soupira maître Joachim tout irrité au fond du cœur de cet abus vraiment absurde de la richesse.

— Vous trouvez cela cher? Moi pas! dans mon pays, on m'en donnerait le double avec plaisir; mais pour rien au monde je ne céderais un pareil trésor. Il ne me manque plus que deux autographes, et ma collection de compositeurs italiens sera à peu près complète...

— Milady cherche encore...?

— Un Giacomo Peri et un Alessandro Stradella. Le premier, vous le savez tous à coup sûr, doit être considéré comme le créateur du drame lyrique. Sa *Dafne* qui fut jouée à Florence en 1597 à la cour des

Médicis, et son *Eurydice* qui fut représentée dans la même ville trois ans plus tard, à l'occasion du mariage de la princesse Marie de Médicis avec le roi de France Henri IV, eurent un tel retentissement, que de cette époque date le commencement de l'opéra italien. Au sujet du second, mon célèbre compatriote, le docteur Charles Burney raconte dans le quatrième volume de son *Histoire de la musique* un fait très-intéressant, qui, peut-être, est fort peu connu. Stradella, l'un des compositeurs et des violonistes les plus fameux du dix-septième siècle, surnommé — l'Apollon de la musique—par l'Italie entière, s'était épris à Venise d'une jeune dame, qui l'avait secrètement suivi à Rome. Son fiancé, qui avait juré de venger cette honte par la mort de Stradella, court à Rome, pénètre dans l'église où il savait qu'on allait exécuter l'oratorio, *San Giovanni* composé par l'artiste, et là, au pied des saints autels il va enfoncer un poignard dans le cœur de son rival. Mais le pieux murmure de la musique et le violon magique de Stradella changent son ardente fureur en une émo-

tion profonde; le poignard déjà levé glisse de ses mains; il pardonne à son ennemi et lui remet de l'or pour s'enfuir avec sa maîtresse. Toutefois le tuteur d'Hortensia, plus impitoyable que le généreux fiancé, soudoie des bandits romains, qui rejoignent l'artiste à Gênes, le surprennent et l'assassinent, après la première représentation de son opéra — *la Forza dell'amor paterno* — accueilli avec un enthousiasme sans exemple.

— Le superbe sujet pour un opéra! observa un jeune poëte.

— Écrivez-moi un libretto là-dessus, et j'en fais la musique sur le champ, dit Rossini (1).

— Procurez-moi un autographe de Stradella, s'écria lady Esther, et je vous paie ce que vous désirerez.

— Il y aura moyen de satisfaire cette folle, se dit Rossini à lui-même.

(1) Depuis, un compositeur suisse, M. Niedermeyer, a composé un opéra sur ce sujet et l'a fait jouer à Paris à l'Académie royale de musique (3 mars 1837). M. de Flotow, originaire du Mecklembourg, a traité la même donnée (1844).

Et pour ne pas oublier la chose, il fit à la dérobée un nœud dans son mouchoir.

Nous allons provisoirement en faire autant.

XII

Il est quatre heures de l'après-midi ; la chaleur est si étouffante, que tout ce qui n'a pas besoin de travailler fait la sieste.

Nous prions nos lecteurs de nous accompagner dans la demeure de la signora Colbrand. Nous trouvons chez elle M. Barbaja dans une chambre drapée en forme de tente, fraîche, silencieuse et ne renfermant que deux meubles : une table ronde et un lit de repos d'une commodité extrême. Sur la table repose un vase de fleurs, sur lequel se joue un rayon de soleil, qui s'est glissé par curiosité à travers l'intervalle des persiennes à demi-ouvertes. Dans un coin du sofa est assis le sultan avec le même sans-gêne que s'il était chez lui ; sans habit, le gilet déboutonné et la cravate dénouée, haletant comme un chameau qui,

chargé outre mesure, a fait une longue route et ne s'est pas encore remis de sa fatigue ; dans l'autre coin est étendue sa favorite, à moitié vêtue, la tête sur un coussin brodé, un pied enfermé dans une petite pantoufle de soie rouge et posé sur le tapis, l'autre négligemment appuyé sur les genoux de son ami — groupe délicieux que nous voudrions voir retracé par le galant pinceau d'un Noël Maurin, pour le faire encadrer et le joindre à la joyeuse galerie de notre chambre à coucher.

— Ouf! quelle chaleur! quelle chaleur insupportable! fit en gémissant l'impresario à moitié fondu. Je sue comme un lièvre à la broche ; je suis harassé comme une mouche. Et toi, mon ange noir?

— Je voudrais dormir...

— Pardieu, je te le défends! Dors quand je ne suis pas là ; mais aussi longtemps que je suis avec toi, je veux que tu m'amuses.

— Est-ce que je ne t'ai pas amusé suffisamment aujourd'hui?

— Ouf! soupira le sultan en essuyant du dos de sa main la sueur qui inondait

son front. Oh! si fait, ajouta-t-il après un silence ; maintenant, causons un peu.

— De quoi? fit la signora avec un bâillement prolongé.

— De ce que tu voudras. Tiens, par exemple, dis-moi ce que tu penses de mon ami Rossini?

— Tous les jours la même question! Combien de fois, Domenico, me faudra-t-il te répéter qu'il ne me plaît pas du tout?

— Pas du tout? Ouf! D'où vient cela?

— Le maestro est un fat, un présomptueux, sur les traits duquel on lit en toutes lettres qu'il a la sottise de croire toutes les femmes éprises, ravies, affolées de sa beauté.

— Dame, le gaillard a un bonheur insolent auprès d'elles. Il leur chante sa musique au piano, il tourne les yeux comme un veau que l'on égorge, et ce manége-là plaît aux femmes amoureuses.

— Et moi, cela m'exaspère.

— Cela fait honneur à ton goût! Ouf! Vient-il souvent chez toi?

— Hélas! presque tous les jours.

— Reste-t-il longtemps?

— Une demi-heure à peine.

— Que fait-il pendant cet intervalle?

— Nous nous regardons et bâillons tous les deux. Puis je lui demande : comment va votre nouvel opéra? Où en êtes-vous de votre *Elisabeth?* J'aurai bientôt fini, répond-il toujours, bien que je sois fermement convaincue qu'il n'a pas même commencé.

— Le paresseux... je le reconnaîtrais bien là. Il vole le temps au bon Dieu, et à moi, mon argent. Depuis deux mois je lui ai déjà compté deux mille francs de traitement et presque autant d'avances; qu'a-t-il fait? Il s'est gobergé à ma table... et il a fainéanté! Voyons, Angélique, est-ce qu'il ne t'a jamais adressé un compliment?

— Pas encore.

— Dès lors il est bien évident qu'il ne peut pas te souffrir. Hier, je lui demandais moitié riant, moitié sérieux, si tu lui plaisais. Pas du tout, m'a-t-il répondu d'un ton sec et bref. Et à la vue de mon étonnement, il a ajouté, l'imbécile : que tu n'étais plus jeune, que tu avais le teint trop brun, le nez trop gros...

— Ah ! vraiment ! il a dit cela ?

— Il a dit bien plus encore ! A l'entendre tu as une figure déjà vieille qui ne peut faire de l'effet que sur la scène, à la lumière des quinquets ; au jour tu es si laide, qu'il ne comprend pas qu'on puisse être assez sot pour s'amouracher de toi.

— Oh ! oh ! s'écria-t-elle soudain d'un ton indéfinissable.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Quelque chose m'a piquée ? dit la Colbrand, et elle se gratta le pied qui reposait sur les genoux de Barbaja.

— Une puce peut-être ? Attends, mon enfant ; je vais l'attraper ! fit le sultan.

Puis il délia la jarretière, abaissa le bas de soie jusqu'à la cheville et se mit à chercher l'insecte malfaisant.

— La tiens-tu ? demanda la prima donna.

— Pas encore ! répliqua l'impresario en promenant ses mains sur la jambe nue pour découvrir la coupable.

Au même instant on frappa à la porte. La signora retira vivement sa jambe et cria d'entrer.

— Que veux-tu ? demanda-t-elle à la cameriste.

— Voici une lettre qui vient d'arriver.

— Combien de fois t'ai-je dit que je ne veux être dérangée sous aucun prétexte, lorsque le signor Barbaja me tient compagnie ! Voyons, passe-moi ce chiffon !

La cameriste lui remit la lettre et s'éloigna. La signora rompit le cachet, jeta un regard sur la signature du billet et le cacha aussitôt dans son sein, avec un air d'embarras extrême.

— Que contient ce billet? demanda le soupçonneux Othello.

— Rien, absolument rien, balbutia la chanteuse, rougissant jusqu'au front.

— Ne mens pas, Colbrand ! Tu ne rougis pas sans cause. Donne-moi ce billet.

Une chronique française raconte que Louis XIII, se trouvant un jour dans une situation analogue , poussa la pudeur jusqu'à s'armer de pincettes pour arracher de son charmant réduit un mystérieux billet, qu'une des dames de sa cour, mademoiselle d'Hauteroche, avait enfoui dans

la neige de son sein. — En pareille conjoncture le signor Barbaja n'était pas homme à avoir besoin de pincettes. Sa main s'enfonça brutalement dans la cachette, et bientôt, malgré la résistance de la Colbrand, il se vit en possession de l'épître qui avait excité sa jalousie au point que dans ce moment — peut-être pour la première fois de sa vie — il regretta sincèrement de ne savoir pas lire.

— Colbrand, de grâce, qu'y a-t-il dans cette lettre?

— Lis! répliqua-t-elle d'un ton calme et laconique.

— Tu sais bien, Colbrand, que la lecture...

— Est un de tes côtés faibles. Eh bien, j'aurai pitié de toi. Le hasard m'a fait faire encore une nouvelle est très-brillante conquête. Un niais est venu se prendre à mon insu dans le filet de mes charmes. Éperdu d'amour, il me prie de lui arracher ses plumes d'or...

— Et le nom de ce sot personnage?

— La lettre porte pour signature, le marquis Silvio Tacconi.

— Je ne connais qu'un seul marquis de ce nom, un bibliomane, qui possèdait autrefois cent mille livres de rente, lesquelles n'ont pas suffi à satisfaire sa passion pour les livres. Il en achetait une multitude, sans en lire un seul. Le maniaque, après avoir gaspillé ainsi son énorme fortune, eut la malencontreuse idée de fabriquer de faux billets de banque; il fut arrêté et pendu ensuite — autant que je m'en souviens. Ce n'est donc pas celui-là.

— Peut-être est-ce un parent du fou dont tu parles, mais dans tous les cas, c'est un dissipateur tout comme son homonyme. Écoute ce qu'il m'écrit.

« Signora.

» J'ai eu le bonheur de pouvoir vous admirer hier soir dans le rôle de Cora (1). Rien ne saurait exprimer le ravissement que j'ai éprouvé. Depuis longtemps je lutte avec moi-même, sans pouvoir me rendre compte si j'adore en vous la grande et incomparable chanteuse — la

(1) Dans l'opéra *Alonso e Cora* de Simon Mayr.

Philomèle de l'Italie, la reine de San-Carlo — ou la splendide et jolie femme — la plus merveilleuse beauté de l'Espagne. Après vous avoir entendue dans le rôle de Cora, après vous avoir vue illuminée de votre magnifique auréole artistique, il est irrévocablement arrêté, chère signora, que sans vous je ne veux ni ne peux vivre davantage. Sous l'empire de mon brûlant amour, j'ose donc vous faire une proposition. Comme j'ai le malheur d'être marié à une femme que je n'aime pas, je ne puis vous offrir que mon cœur sans ma main.

» Toutes mes richesses, ange adoré, je les mets avec joie à vos pieds, si vous daignez descendre des hauteurs de votre ciel et consentir à être pour moi — jusqu'à la mort de ma femme — ce que depuis trois ans vous êtes pour un vieil et hideux avare qui ne sait pas apprécier votre jeunesse, votre beauté, votre talent. Je vous accorde trois jours de délai pour y réfléchir mûrement; le quatrième jour je prendrai la liberté de me présenter en personne afin d'entendre de votre bouche la nouvelle de mon bonheur, l'accomplissement de mon vœu

le plus ardent, ou ma sentence de mort. Jusque-là, femme adorée, permettez-moi de me dire.

« Votre amant le plus dévoué

« *Marchese Silvio Tacconi.* »

— Cet homme est un animal, un âne, un crocodile! s'écria Barbaja, bondissant de rage et reboutonnant son gilet.

— Signor Barbaja, qu'est-ce donc qui vous autorise à avoir cette opinion? demanda la Colbrand avec une froideur adroitement calculée.

— Le coquin ne s'avise-t-il pas de m'appeler un vieil et hideux avare?

— Ton nom n'est pas prononcé...

— Mais c'est à moi seul qu'il fait allusion. Est-il possible que je fasse pour toi plus queje n'ai fait jusqu'ici? Ne touches-tu pas quarante-cinq mille francs d'appointements et vingt-quatre mille francs d'épingles? N'as-tu pas des présents plus somptueux que ceux que le roi offre à la Floridia?

— Combien de fois faudra-t-il m'enten-

dre dire ce que vous faites pour moi? Vous oubliez, signor Barbaja, qu'il me suffit d'étendre la main, pour pêcher au bout de chacun de mes doigts un gentilhomme qui — à l'instar de ce marquis — déposerait avec joie tous ses biens à mes pieds, et se ruinerait par amour pour moi. Afin de vous convaincre, froid égoïste, que la signora Colbrand est plus généreuse que vous, et qu'elle vous est dévouée non par intérêt, mais par affection, j'anéantis ce chiffon de papier sous vos yeux.

— Et que lui répondras-tu?

— Rien! repartit la prima donna d'un air emphatique, et elle déchira le billet en mille petits morceaux.

— Et s'il vient?

— Je ne le recevrai pas.

— Ma foi, Colbrand, sur la robe de la Vierge! je n'aurais pas cru cela de toi, dit le sultan, en pressant avec un élan comique sa favorite sur son cœur. Pour la nouvelle preuve d'attachement que tu me donnes-là, tu auras aujourd'hui même l'occasion d'admirer mon inépuisable générosité.

Puis il passa son habit et s'en alla. La

signora fit derrière son dos un geste qui semblait dire : Vieux sauvage, personne ne sait mieux t'apprivoiser que moi !

XIII

Allons assister à présent à une leçon donnée par notre aimable maestro Rossini à son protégé.

— Depuis quand es-tu mon élève? lui demanda-t-il un matin.

— Depuis deux mois, mon cher monsieur.

— Pendant cet intervalle qu'est-ce que tu as appris, mon drôle?

— Je ne connaissais pas une note...

— Et maintenant?

— Je chante tout à première vue.

— En effet, je suis content de toi, Elleboro, reprit Rossini, et comme il aimait à se divertir aux dépens du pauvre lazzarone, il se mit à éternuer de toute la force de ses poumons, en prononçant ce sobriquet. Sous peu je te présenterai au directeur de l'Opéra, et tu subiras ton épreuve

devant lui. Si tu ne réponds pas à mon attente, je t'enverrai promener. Mais en revanche, si tu te tires de ce pas à ton avantage, je te ferai entrer d'abord dans les chœurs, et je te pousserai bientôt plus avant, pourvu que tu ne sois pas paresseux. En attendant, signor Elleboro — *Corpo di Bacco,* voilà que j'éternue encore ! — le moment est venu de dépouiller tout à fait le lazzarone, de ne plus te montrer sous l'aspect d'un vagabond, mais sous celui d'un homme comme il faut...

— Hélas ! maître, comment m'y prendre pour cela? demanda Torquato du ton le plus ingénu.

— Outre le précieux exemplaire de cet ignoble pantalon, que tu portes sans cesse, en as-tu un autre pour les dimanches?

— C'est le seul et unique que je possède.

— As-tu des bottes?

— Depuis que je suis au monde, je n'en ai jamais mis aux pieds.

— Et des souliers?

— Un milord Goddam m'en a fait une fois cadeau d'une paire...

— Que sont-ils devenus ?

— Je les ai jetés à l'eau, parce qu'ils étaient trop étroits.

— As-tu un habit ?

— Je ne connais ce vêtement que pour l'avoir vu sur le dos des autres ; quant à moi, je ne me suis jamais souhaité un habit.

— Pourquoi ?

— Parce que je me figure que cela doit être fort incommode.

— D'accord ! Moi aussi, dans la grande chaleur je vais volontiers en manches de chemise ; mais lorsqu'on veut devenir un artiste, on ne peut sortir en haillons. Ce soir tu trouveras en bas dans la loge du portier une garde-robe complète ; n'oublie pas de venir la chercher. Demain matin je t'attends ici en grande toilette...

— Faudra-t-il aussi que je mette des bottes ?

—Bien entendu. Crois-tu que je puisse présenter à l'impresario un homme sans chaussures pour être choriste ? Dès demain en place d'un bonnet, tu porteras un chapeau...

— Un chapeau? répéta le lazzarone avec un air d'affliction profonde.

— Oui, un chapeau .. tiens, ce chapeau blanc que voilà et dont je ne veux plus me servir.

— Mes camarades me riront au nez, maître...

— Et toi, tu obéiras, ou tu resteras ce que tu es, un vagabond, un mendiant, un rien qui vaille...

Le pauvre lazzarone se mit à pleurer comme un enfant.

— Imbécile, pourquoi gémir ainsi?

— Parce que demain je ne porterai plus ce bonnet. Et cependant il est si léger et si commode, si neuf encore et si gentil! Il fait l'envie de tous mes compagnons. Songez, maestro, que c'est Francilla qui me l'a façonné, que c'est un souvenir de sa chère et gracieuse petite main, fit Elleboro, dont les joues basanées ruisselaient de larmes brûlantes.

— Eh bien, tu le mettras la nuit, quand personne ne te verra.

— Oh! alors je suis content! dit Tor-

quato, dont le visage se rasséréna subitement.

— Maintenant laisse-moi ! Étudie encore avec soin le morceau que je t'ai appris aujourd'hui ; viens ce soir prendre tes habits, et demain sois exact à l'heure convenue pour ton épreuve.

Le lazzarone se retira et bientôt le maestro sortit à son tour, pour aller, chez le marchand de comestibles du môle, offrir à son estomac quelques friandises nouvelles.

Vers le soir, à la tombée de la nuit, Elleboro arrivait à la loge du suisse, pour y chercher sa nouvelle garde-robe, composée de vieux habillements de son professeur.

— *Ecco!* dit le portier en désignant un paquet assez volumineux, déposé dans un coin. Tu trouveras là dedans trois faux-cols fraîchement lavés, une cravate blanche, une noire, une bariolée, deux gilets, des bretelles superbes avec des boucles d'acier, trois chemises dont une repassée, un pantalon d'hiver et deux pantalons d'été, deux paires de bottes, un habit vert clair, un castor blanc, quatre mouchoirs et

trois paires de vieux gants, total vingt-six pièces; garde-robe qui ferait honneur à saint Janvier lui-même, qui était, à ce que l'on dit, un fier muscadin. Le maestro t'habille vraiment d'une façon princière, je t'en félicite de tout mon cœur! Avec l'habit vert tu ressembleras à saint Pancrace, et le castor te siéra à ravir, dit le suisse.

Et il se mit à rire d'un air narquois.

— Pourquoi ris-tu? demanda Elleboro, tout en prenant le paquet sous son bras.

— Parce que tu me fais penser à l'épouvantail que nous venons de placer au milieu de nos raisins pour effrayer les moineaux.

— Je comprends! Tu disais tout à l'heure que sous cet habit je ressemblerais à saint Pancrace. Pancrace est un noble personnage, et pour te montrer que moi aussi je ne suis pas un vilain, tiens, reçois ce léger pourboire, fit Elleboro. Ce disant, il appliqua sur la joue du suisse un vigoureux soufflet et s'enfuit précipitamment.

— Ah! le coquin! s'écria l'énorme portier; mais sois tranquille, ce soufflet ne sera pas perdu!

Le lendemain matin, bien avant le lever du soleil, le lazzarone procédait en plein air à sa toilette, pour la première fois de sa vie. Au bout d'une demi-heure, il s'était débarrassé de ses vieilles guenilles et était devenu un autre homme. Le pauvre hère qui n'a jamais porté ni habit ni bottes s'y trouve fort mal à l'aise, surtout lorsque ces objets sont trop étroits, comme dans la circonstance actuelle. Il lui avait fallu presque un quart d'heure pour passer les bottes, et elles le serraient au point qu'il gémissait et soufflait comme si on lui eût pressé les pieds avec des tenailles, afin de lui donner un léger avant-goût des tortures de la question. Le castor blanc se balançait sur sa tête chevelue; son col et sa cravate le tenaient comme au carcan; ses deux bras emprisonnés et roides pendaient loin de son buste, en décrivant un large demi-cercle.

Ainsi affublé, et tenant sous le bras un paquet qui renfermait le reste de sa défroque, il courut, malgré l'horrible souffrance que lui causaient ses bottes, dans un faubourg éloigné où était située la demeure de

Francilla. Parvenu à cet endroit, il se posta sous sa fenêtre et fit entendre un coup de sifflet. La bouquetière connaissait ce signal; elle vint à la fenêtre, l'ouvrit et regarda dans la rue. D'abord la jeune fille crut avoir affaire à un étranger; mais dès qu'elle eût reconnu Elleboro dans son nouvel accoutrement, elle partit d'un si bruyant éclat de rire que le pauvre garçon fut saisi d'inquiétude. Son air ridicule, maladroit et guindé lui fit peur à lui-même, et il se sentit tenté de jeter au loin habit, chapeau et bottes, pour se montrer de nouveau à sa maîtresse comme lazzarone dans tout l'éclat de ses haillons.

— Sainte mère de Dieu! s'écria Francilla tout en riant, comme te voilà fagoté! Est-ce que nous sommes en carnaval, que tu cours ainsi déguisé pour ne pas être reconnu! Parle, *amico,* que signifie cette mascarade?

— Ah! Francilla, soupira l'infortuné Torquato, en jetant d'abord un regard plein d'une douleur indicible sur la céleste jeune fille, et puis sur ses maudites bottes; imagine-toi mon supplice! Il faut à présent que

je m'affuble tous les jours de cette toilette... je ne pourrai plus aller nu-pieds... porter le bonnet dont tu m'as fait présent le jour de ma fête...

— Comment! Ne m'as-tu pas toujours dit : Je suis un homme libre, personne n'a d'ordres à me donner...

— Désormais, Francilla, il faut que j'obéisse...

— Mais à qui donc? demanda la bouquetière.

— A mon maestro, l'excellent signor Rossini, qui nous aime tant tous les deux, qui veut s'intéresser à moi et me faire entrer au théâtre, afin que je puisse gagner de l'argent et t'épouser.

— Ce cher et bon monsieur! En effet, si c'est lui qui t'a ordonné de porter des bottes, il ne t'est plus permis d'aller nu-pieds.

— Ah! Francilla, si tu savais...

— Quoi donc, mon ami?

— Si tu savais combien ces infernales chaussures me font souffrir, tu me prendrais en pitié et tu me dirais : Monte dans ma

chambre, Torquato, viens te reposer; je te consolerai...

— Te consoler! mais pourquoi?

— Parce que mes bottes me serrent à me faire crier, et parce que je ne porterai plus mon bonnet. Puis-je monter auprès de toi?

— Non, mon ami, cela ne convient pas. Que diraient les voisins en apprenant que je t'ai permis de venir me voir? Voyez-vous la fière donzelle! crieraient les mauvaises langues; elle est assise là-haut avec son amant, au lieu d'aller acheter des fleurs chez les jardiniers. Il est trop tard, Torquato, je dois sortir...

— Mais qu'est-ce que je vais faire de ce paquet?

— Que contient-il? demanda la curieuse enfant.

— La moitié de la garde-robe que m'a donnée le maestro Rossini. Je n'ai ni feu ni lieu. Où aller avec tout cela?

— Je vais t'en débarrasser; et chaque fois que tu auras besoin de quelque chose, tu viendras ici et tu siffleras. Je te jetterai par la fenêtre ce qui te sera nécessaire.

— Vraiment, tu me rendras ce service?

demanda le pauvre diable au comble de la joie.

— Est-ce que je ne suis pas ton amie? Est-ce que je ne t'aime pas plus que moi-même?

— Oh! Francilla! Oh! mon ange!... *Corpo di Cristo,* je serais le plus heureux des hommes, si ces misérables bottes ne me serraient pas tant!

— Attends une minute, dit la belle enfant. Elle descendit à la hâte, prit le paquet de Torquato, lui donna un baiser et deux gros bouquets, en ajoutant : L'un pour notre ami, l'autre pour toi, mon trésor. — Et maintenant *addio, addio, carissimo mio!* Nous nous reverrons ce soir à la Villa Reale, dit-elle, et elle remonta vivement dans sa chambrette.

— Comme elle est bonne et jolie, ma Francilla! fit Elleboro, et il tint longtemps encore ses yeux fixés sur la fenêtre.

A dix heures, notre ami, complétement métamorphosé, se rendit à la rue de Tolède, en évitant avec soin les lieux principaux où ses camarades avaient l'habitude de stationner. Chemin faisant, dans une

ruelle située à l'écart et peu fréquentée, il rencontra deux de ses compagnons et voulut retourner sur ses pas ; mais ils coururent à lui, l'arrêtèrent et après l'avoir examiné de pied en cap, ils poussèrent un tel éclat de rire, que le malheureux sentit ses jambes flageoler sous lui.

— *Sangue di Dio!* dit un de ces lazzaroni, tu me fais tout l'effet de l'âne de Pâques fleuries sur lequel notre sauveur fut promené dans Jérusalem.

— *Satanasso!* jura l'autre. Jamais je n'ai vu pareil spectacle. De loin je t'ai pris pour une poupée de cire, qu'un tailleur a chassée de son étalage, parce qu'elle n'y attirait pas assez de badauds.

— Oh ! je vous connais ! C'est l'envie qui vous fait parler ! s'écria Elleboro furieux, et il s'enfuit aussi vite que le lui permettaient les tenailles qui lui brisaient les pieds.

Ses interlocuteurs en guenilles le suivirent des yeux pendant quelques instants, puis, riant à gorge déployée, ils se mirent à gambader comme s'ils avaient été piqués par la tarentule.

— Le gredin, fit l'un d'eux, a gagné un terne ou dévalisé quelque riche milord, sinon comment aurait-il un habit et des bottes?

— Pour cent scudi, dit l'autre, je ne voudrais pas être déguisé comme lui !

Vers onze heures, Elleboro tout en nage atteignit la rue de Tolède.

Le portier, en le voyant arriver de loin clopin-clopant et armé des deux bouquets, qu'il tenait l'un dans la main droite et l'autre dans la gauche, avait imaginé incontinent un plan de vengeance. Il courut à sa loge, prit une feuille de papier, y traça quelques mots en gros caractères, la mit dans sa poche et alla se planter devant la porte de l'hôtel afin de recevoir le visiteur.

— Bonjour, compère, dit le suisse qui, contre l'attente d'Elleboro, lui fit l'accueil le plus aimable. Tu m'as gratifié hier d'un vilain pourboire, mais je n'y pense plus, cela ne vaut pas la peine que nous soyons ennemis. Je ne me fâche pas d'une plaisanterie, et tu es un bon diable. Mais quelle tournure superbe! Et quels magnifiques

bouquets! Seulement on ne doit pas les porter ainsi à la main.

— Où veux-tu donc que je les mette?

— Aux boutonnières de ton habit, mon garçon! c'est plus distingué, plus élégant, et cela plaît à mon maître devant qui tu dois chanter aujourd'hui.

— Mais les deux bouquets sont beaucoup trop gros et les boutonnières beaucoup trop petites.

— Aussi ne s'agit-il pas de mettre les bouquets tout entiers dans une boutonnière, mais dans chacune trois ou quatre fleurs au plus. Attends, je vais t'aider.

— Dame! si tu crois que c'est plus distingué et que cela plaît à ton maître, je le veux bien.

Le suisse dénoua les deux bouquets et passa quatre ou cinq fleurs dans chaque boutonnière de l'habit d'Elleboro.

— C'est cela! A la bonne heure! Mais, mon cher, tu es tout blanc sur le dos. Un instant, je vais te brosser, dit le rusé démon de l'air le plus ingénu, et tout en le brossant, il tira de sa poche le susdit papier et l'attacha avec une épingle sur le

collet de l'habit. Là, voilà ce que c'est; maintenant tu ne peux manquer de plaire à monsieur.

Elleboro monta les deux étages, le cœur tremblant et les pieds torturés par ses bottes. A sa vue, Rossini partit d'un immense éclat de rire.

— Qui diable t'a ajusté de cette façon?

— C'est le suisse, votre portier. Il m'a dit que c'était élégant, distingué.

— Le faquin ! Sonne !

Le lazzarone se retourna, et Rossini, en apercevant le papier attaché sur son dos, se remit à rire de plus belle.

— Pourquoi donc riez-vous, maestro? demanda Elleboro en arrachant les fleurs de ses boutonnières.

— On t'a collé sur le dos un papier...

— Un papier?

— Sur lequel on a écrit en grosses lettres : *le bœuf gras en toilette*.

— C'est le portier qui a fait cela. Ah! méchant suisse, en échange je te chanterai un ranz des vaches qui te fera penser à moi.

— Fi, Elleboro, il ne faut pas être vin-

dicatif! Hier tu as donné un soufflet au suisse, aujourd'hui il s'est moqué de toi. Vous voilà quittes maintenant, et plus de guerre entre vous, sinon je me fâcherai ; entends-tu ?

Au même moment Barbaja entra.

— Est-ce là ton élève? demanda l'impresario qui ne put s'empêcher de rire.

— Elleboro, fais ta révérence.

Le lazzaronne salua de l'air le plus gauche.

— Mais ce gaillard-là a toute la tournure d'une sauterelle !

— Signor Barbaja, veuillez parler avec plus de respect de mon élève... Il va te chanter quelque chose à l'instant. Tu entendras une voix de poitrine, telle qu'il n'en existe peut-être pas deux sur mille.

— Allons, commence, fit le sultan d'un ton impératif.

— Voyons, fais bien attention, suis la mesure comme il faut et ne détonne pas, dit le maestro; puis il s'assit au piano, ouvrit un cahier de musique et joua l'introduction.

Elleboro se moucha et entonna ensuite

l'air de Lindor; *Languir per una bella.*

— Diable, s'écria Rossini après les dix premières mesures, tu chantes aujourd'hui pis que jamais! Ta voix tremble!

— Je crois que le nigaud a peur de moi, fit l'impresario en riant.

— Oh! mon Dieu, non, répondit Torquato d'un air plaintif. Il m'est impossible de chanter ainsi...

— Pourquoi donc cela, drôle?

— Hélas! maestro, mes bottes me font un mal affreux!

Rossini et Barbaja regardèrent ses pieds et recommencèrent à rire à qui mieux mieux.

— Sauterelle, cria le directeur, tu as mis tes bottes à rebours!

— A rebours? demanda Torquato avec les marques de la surprise la plus vive.

— Tu as la botte droite au pied gauche, et la botte gauche au pied droit.

— Ah! c'est donc pour cela que les coquines me serrent si fort? Maestro, permettez-moi de les ôter, et je chanterai de manière à vous contenter vous et le gros monsieur que voilà.

— A ton aise, rhinocéros, tu peux te déshabiller complétement, dit Barbaja.

Elleboro tira d'abord son habit et ensuite ses bottes.

— A présent, mon gros monsieur, attention, fit le lazzarone. Il recommença l'air précédent, déploya toute la vigueur, tout l'éclat de sa voix, et chanta avec tant de justesse, de calme, de sûreté et de grâce, que le sultan, ouvrant ses larges oreilles, écouta avec le plus curieux intérêt.

— Bravo, ma sauterelle, bravo; à la bonne heure !

Elleboro, encouragé par l'approbation de l'impresario, fit tous ses efforts pour se montrer digne de son maître. Et en effet il chanta son air jusqu'au bout avec toute la pureté, toute la délicatesse imaginables. Rossini se frottait les mains de joie, Barbaja était étonné.

— Sauterelle, dès aujourd'hui je t'engage comme choriste. Il y a au fond de ma cour une petite chambre vacante, tu pourras l'habiter...

— Et quels gages lui donneras-tu ? demanda le maestro.

— Pour commencer : vingt-quatre scudi par mois.

— Et six scudi pour ses menus plaisirs, ajouta Rossini.

— Soit, dit Barbaja. Maintenant, sauterelle, remets tes bottes et fais-toi indiquer ton logement par le portier.

Le lazzarone, élevé au rang de choriste du théâtre San-Carlo, s'empressa d'obéir, et tout fier d'être sorti avec honneur de son épreuve, heureux d'être moins serré dans ses bottes, il baisa la main du maestro. salua le directeur et descendit quatre à quatre chez le suisse.

— Et bien, ami Barbaja, que dis-tu de mon élève ?

— La sauterelle a beaucoup de talent. On en fera quelque chose. Mais passons à un sujet plus important. Quand aurai-je enfin ma *Reine Elisabeth?*

— Dans quinze jours au plus tard elle sera achevée.

— Bon ! fit le sultan en pressant avec joie la main du maestro. Le roi Ferdinand m'a envoyé aujourd'hui des huîtres de Fusaro. As-tu envie de les goûter?

— Parbleu ! s'écria maître Joachim, qui aimait tant les huîtres que, pour elles, il se serait précipité dans l'eau et dans le feu, comme Tamino pour sa Pamina.

Et nos deux personnages se mirent immédiatement à déjeuner.

XIV

A quelques jours de là on lisait, dans la *Gazetta del regno delle due Sicilie*, l'annonce suivante, imprimée en majuscules et encadrée dans des arabesques :

« A vendre, un autographe du célèbre compositeur Alessandro Stradella, remontant à l'année 1647. Pour plus amples détails s'adresser au bureau de cette feuille. »

Lorsque lady Esther Monmouth lut cette annonce, elle était justement à table devant un excellent déjeuner à la fourchette, en société de deux compatriotes, les deux Anglais qu'Elleboro avait terrassés à la Villa Reale, parce qu'ils avaient insulté sa Francilla.

— Retenez-moi ! exclama soudain la

dame en se tournant vers son voisin de droite, l'*esquire* Barnabas Litteblount. Retenez-moi, je me sens défaillir.

— Que vous est-il donc survenu? demanda son voisin de gauche, le très-honorable baronnet Habacuc Millbury, qui à défaut d'un flacon de sels anglais, mit sous le nez aristocratique de milady une boîte de poivre d'Espagne.

— Etes-vous fou, sir Habacuc? s'écria lady Esther, qui était revenue promptement à elle.

— Mon remède paraît avoir produit de l'effet, fit le baronnet.

— Comment vous trouvez-vous, milady? demanda l'*esquire* en se remettant tranquillement à manger.

— Je me trouve bien, tout à fait bien; ce n'était qu'un éblouissement passager. Messieurs, voici l'heureux jour qui verra s'accomplir enfin l'un de mes vœux les plus fervents...

— Je ne comprends pas encore, dit le baronnet.

— Vous allez savoir tout de suite le motif de mon agréable surprise. Je viens de lire

dans ce journal une annonce informant le public qu'un autographe du fameux Stradella — un des rares morceaux qui jusqu'ici manquent à ma vaste collection — est à vendre.

— Où donc? où donc? demandèrent les deux convives.

— On fournira les renseignements au bureau de ce journal. Comprenez-vous à présent?

— Quoi?

— Que le moment est venu de me prouver quel est celui de vous qui prend le plus d'intérêt à mon bonheur. Gentlemen, voulez-vous me rendre un service, mettez-vous en route sur-le-champ.

— De quel côté? demandèrent les spirituels cavaliers.

— Rendez-vous au bureau du journal, mes gentlemen, pour vous assurer le plus tôt possible de l'endroit où l'autographe est en vente.

— Courez-y vite, se dirent-ils l'un à l'autre.

— Hâtez-vous, hâtez-vous, mes amis!

Songez que chaque minute de retard peut me ravir cette précieuse trouvaille.

— Et lorsque nous saurons où se trouve l'autographe, après? demanda le baronnet.

— Vous irez sans délai chez le vendeur et vous l'achèterez.

— A quel prix ?

— Tout ce qu'il exigera.

— Fort bien, dirent les deux personnages. Ils vidèrent leurs verres, prirent leurs chapeaux et s'en allèrent très-flegmatiquement.

Sur ces entrefaites lady Monmouth fut en proie à l'agitation la plus vive ; elle but même un verre de sherry de plus que de coutume, afin d'imprimer une nouvelle énergie à ses nerfs britanniques.

Au bout d'une heure et demie les deux gentlemen rentrèrent avec la nouvelle que l'autographe annoncé... était déjà vendu.

— Retenez-moi ! s'écria milady, et elle retomba de nouveau au fond de son fauteuil.

Cette fois, à défaut de sels anglais, l'honorable baronnet Habacuc lui mit sous le nez un pot de moutarde française. Ce re-

mède ne manqua pas non plus son effet, car milady reprit immédiatement connaissance.

— Il est vendu, s'écria-t-elle, réellement vendu? Et vous n'avez pas demandé à qui?

— Au ténor David, répondit l'*esquire* Barnabas.

— Savez-vous ce que cet homme l'a payé?

— Trois cent trente-neuf scudi!

— Une bagatelle! Courez à l'instant chez David, offrez-lui-en quatre cents, offrez-lui-en cinq cents, offrez-lui, s'il le faut, le double du prix d'achat. Gentlemen, mettez en œuvre toutes les ressources de votre éloquence parlementaire : employez toute votre intelligence et tout votre esprit pour le déterminer à me céder son Stradella, et ne revenez pas avant d'avoir réussi à me procurer ce trésor. Voici mon portefeuille, gentlemen, il renferme deux mille livres sterling. Disposez de cette somme selon votre bon plaisir, mais apportez-moi l'autographe...

— Nous verrons, dirent-ils tous les deux, et ils quittèrent milady pour se rendre en

ligne directe chez le chanteur David, dont la demeure, située dans la *strada di Fosca,* leur était connue.

Par bonheur il n'était pas encore sorti.

— Qu'y a-t-il pour votre service, milords? demanda le ténor, dont la tête était hérissée de papillotes.

— Nous venons de la part de lady Esther Monmouth, dit l'*esquire* Barnabas.

— La nièce de l'ambassadeur anglais, ajouta le baronnet Habacuc.

— Pour vous demander...

— Si vous seriez disposé...

— A nous céder...

— L'autographe de Stradella...

— Que vous avez acheté il y a une heure...

— Milords, répliqua le chanteur en s'enveloppant dans sa robe de chambre de soie rouge, je regrette d'être obligé de vous dire que vous avez pris une peine inutile en venant ici... Sans doute j'ai acheté cet autographe des plus rares, mais non pour moi-même; c'était pour un de mes amis...

— Et le nom de cet ami?

— La basse Galli...

— Où demeure-t-il?

— *Strada di Forella,* numéro 14.

— *Thank you, sir,* firent les deux gentlemen, et de la maison du ténor David ils se rendirent chez la basse Galli.

Par aventure celui-ci était aussi chez lui; assis devant son piano, il répétait son premier air de l'*Italienne à Alger.*

— Pardon, si nous venons vous déranger, dit l'*esquire.*

— Que désirez-vous ? demanda l'artiste.

— Nous sortons à l'instant de chez votre honorable ami David...

— Qui nous a informés...

— Qu'il avait acheté pour vous...

— Un autographe de l'illustre Stradella.

— En effet. Voudriez-vous le voir?

— Non-seulement le voir, mais encore...

— L'acheter, acheva le baronnet.

— Je suis désespéré d'être forcé de vous déclarer que je ne vends pas un objet aussi rare...

— Pas même, si on vous le payait cinq cents livres?

— Impossible, milords!

— Et si nous vous offrions le double de ce qu'il vous a coûté...

—Je refuserais, appuya le chanteur du ton d'un homme offensé.

— Une somme ronde de mille livres, demanda le baronnet, vous déciderait-elle à accueillir notre prière?

—Milords, permettez-moi une question. Est-ce pour vous que vous voulez acheter cet autographe?

— *No, sir*, repartit l'*esquire*. Quant à nous, nous ne paierions pas mille grani pour ce chiffon de papier; nous ne sommes ici que les intermédiaires de lady Esther Monmouth.

— La nièce de l'ambassadeur anglais, ajouta le baronnet Millbury.

— Ah! milords, que ne le disiez-vous tout de suite? Une dame comme lady Monmouth, une si généreuse protectrice des arts, mérite, plus que toute autre personne, qu'on ne repousse pas ses instances. Pendant son séjour à Naples, milady a acquis tant de droits à la reconnaissance des artistes, que je commettrais non un

délit, mais un crime, en ne faisant pas une exception en sa faveur.

— Ainsi vous consentez? demandèrent les honorables négociateurs.

— Je consens à renoncer à la possession de ce trésor impayable, je consens à m'en séparer, à m'en défaire, pour donner à cette noble dame, la protectrice de tous les arts, un faible témoignage du profond respect qu'elle m'inspire. Voici l'autographe.

— Et combien exigez-vous en échange?

— Pas plus que les mille livres que vous venez de me proposer.

— *Yes!* dit le baronnet un peu décontenancé; puis il tira de sa poche le portefeuille de milady et déposa lentement et gravement sur le piano, dix banknotes, chacune de cent livres sterling, qu'il eut le soin préalable d'examiner au jour, afin de s'assurer qu'il n'en prenait point deux pour une.

Galli prit l'argent, le baronnet l'autographe et l'*esquire* la quittance, que sans aucune réclamation le chanteur avait rédigée en recevant les mille livres; après quoi, les deux gentlemen se retirèrent avec une froideur marquée.

Lady Esther, qui ne pouvait s'expliquer la longue absence de ses deux plénipotentiaires, se promenait avec agitation dans sa chambre, en comptant les minutes qui s'écoulaient et dont chacune lui semblait une éternité. Toute espèce d'attente, même la plus agréable, est un supplice. Heureux celui qui n'attend rien !

Enfin, vers quatre heures de l'après-midi, lady Esther, que l'impatience avait amenée sur son balcon, vit ses deux chargés d'affaires se diriger vers son domicile avec la rapidité d'une tortue. Milady agita son mouchoir en l'air pour faire signe aux deux retardataires, — qui s'arrêtaient à chaque pas et se racontaient Dieu sait quoi — d'accourir au plus vite. Mais les gentlemen prirent ce geste pour un salut d'amitié, et leur marche ne s'accéléra point le moins du monde. Milady se désespérait.

Enfin la porte s'ouvre. Lady Esther se précipite à leur rencontre.

— Eh bien? demanda-t-elle d'un ton qui témoignait de toute la vivacité de son impatience.

— Ne trouvez-vous pas, milady, fit

l'*esquire* Littleblount, qu'aujourd'hui il fait encore plus étouffant qu'hier?

— Nous avons vingt-huit degrés à l'ombre, ajouta le baronnet, tout en s'éventant avec son foulard.

— Mais votre mission, votre mission? demanda milady au comble de la curiosité.

— Nous l'avons remplie! dit le laconique baronnet.

— David a-t-il consenti?

— Non!

— Ainsi l'autographe est perdu pour moi?

— Non!

— Vous me mettez à la torture.

— David l'avait déjà vendu à Galli.

— Et Galli?

— Après bien des prières, il a fini par se décider à vous céder le trésor impayable ainsi qu'il appelle ce misérable barbouillage. Voici l'autographe, dit le baronnet.

— Et voici la quittance des mille livres que le coquin a exigées, ajouta l'*esquire*.

Lady Monmouth saisit l'autographe et le considéra d'un air radieux; puis elle le

pressa sur son sein et dit avec une joie ineffable :

— Gentlemen, embrassez-moi, je suis la plus heureuse des femmes !

Il leur fallut bien passer par là.

XV

Le mercredi suivant, lady Monmouth reçut dans son salon une société très-nombreuse, composée de la crème de l'aristocratie anglaise et de la fleur du monde artistique italien. Rossini s'y trouvait aussi.

Ce soir-là lady Esther exhiba pour la première fois sa riche collection de portraits, classés par arts et par époques. Ce qui excita le plus d'intérêt, ce fut la série des compositeurs, divisée en quinze époques, sur lesquelles nous allons jeter un coup d'œil rapide, parce qu'elles donneront aux lecteurs un aperçu succinct de l'histoire de la musique.

La première époque, embrassant le onzième siècle, renfermait entre autres le portrait du bénédictin Guido d'Arezzo, l'in-

venteur du solfége, de l'alphabet musical : *ut, re, mi, fa, sol, la, si* (1).

La seconde époque, douzième siècle, était formée des portraits de quelques savants moines, qui après avoir marché sur les traces du grand bénédictin, n'ont en somme rien produit d'essentiel.

La troisième époque comprenait le treizième siècle, dont les coryphées furent Franco de Colonia, Hieronymus de Moravia — deux Allemands — et Adam de la Hale — un Français.

La quatrième époque, de 1300 à 1380, montrait Marchetto di Padua et Jean de Meurs ; nous devons au premier un traité très-important, que l'abbé Gerbert a re-

(1) Premières syllabes d'un hymne très-connu alors, et par lequel les chanteurs invoquaient saint Jean, pour qu'il les préservât des rhumes.

Ut queant laxis — *Resonare fibris*
Mira gestorum — *Famuli tuorum*
Solve polluti — *Labii reatum*
Sancte johannes.

Cette gamme *ut-ré-mi fa-sol-la-si*-répond, comme on sait, au *c-d-e-f-g-a-h*-allemand, dont presque toutes les nations se servent. Par curiosité et par contraste, nous citerons ici la gamme des Chinois : *ce; y; pienkung; kung; scang-kio-pien ce.*

cueilli dans la troisième partie de ses *Scriptores de musicâ ;* le second, docteur de la Sorbonne à Paris, est l'auteur de la *Summa magistri,* également reproduite dans la troisième partie de l'ouvrage que nous venons de citer.

La cinquième époque, de 1380 à 1450, renfermait uniquement le matador de cette période, Guillaume Dufay, de Chimay dans le Hainaut, l'ancêtre de tous les contrepointistes.

La sixième époque, de 1450 à 1480, en première ligne Johannes Ockegem, le chef de l'école néerlandaise ; Johannes Tinctor, Guilielmus Guarnerius et Bernard Hycaërt, pour lesquels Ferdinand Ier de Naples avait fondé une chaire de musique.

La septième époque, de 1480 à 1520, Josquin de Prés, que Sixte IV avait placé à la tête de la chapelle papale ; Pierre de la Rue, Eléazar Genet et Octavio Petrucci, l'inventeur de la gravure de la musique.

La huitième époque, de 1520 à 1560, Hadrian Willaert, la gloire de l'école néerlandaise, le premier qui ait écrit pour six et sept voix ; Claude Goudimel, fondateur de

la première école de musique à Rome et maître de Palestrina.

La neuvième époque, de 1560 à 1600, Giovanni Pierluigi da Palestrina, le point de départ de l'école italienne, l'auteur de l'*Improperia* qui, exécutée pour la première fois le vendredi saint de l'année 1560, est depuis ce temps-là répétée tous les ans, le même jour, par la musique du Pape, et de la fameuse messe à six voix, qu'il dédia en 1567 à Philippe II, roi d'Espagne; Orlandus Lassus, une des gloires de la musique néerlandaise; Giovanni Moria et Bernardino Nanini; Ruggiero Giovanelli; Giovani Gassoldi, compositeur distingué de chansons et de ballades; Orazio Becchi, célèbre auteur de motets, qui avait reçu l'invitation de se rendre à Prague à la cour de l'empereur Rudolph.

La dixième époque, de 1600 à 1640, de laquelle date l'origine de la musique dramatique, de l'opéra, comprenait Gregorio Allegri, l'auteur du fameux *Miserere* qui actuellement encore est exécuté tous les ans pendant la semaine sainte à l'église

Saint-Pierre (1); Giulio Caccini qui en 1594 composa *Daphné,* la première pastorale; Giacomo Peri, qui six ans plus tard écrivit le premier opéra, *Euridice;* Claudio Monteverde, le Mozart de cette époque, et qui laissa quatre opéras (2).

La onzième époque, de 1640 à 1680, Giacomo Carissimi qui organisa le récitatif, Marcantonio Cesti qui créa l'ariette, et Francesco Cavalli, qui, de 1639 à 1666, composa une quarantaine d'opéras; Giambattista Rovetta, aussi remarquable par sa musique d'église que par ses opéras; Pietro Andrea Ziani, un des plus grands théoriciens de son temps; Carlo Pallavicino, une des premières étoiles de l'école vénitienne, qui a écrit plus de vingt opéras.

La douzième époque, de 1680 à 1720, Alessandro Scarlatti, le réformateur du contrepoint, qui composa environ quatre cents motets, messes, oratorios et neuf

(1) Anciennement il était défendu de prendre copie de ce morceau de musique sous peine d'exil. Mozart fut le premier, qui, après l'avoir entendu deux fois, parvint à le noter.

(2) *Orfeo, Proserpina rapita, Arianna* et *Adone.*

opéras; Antonio Lotti; Francesco Conti, à qui l'Italie doit son premier opéra-comique, *Don Quichotte;* Francesco Gasparini, élève de l'illustre violoniste Corelli; Antonio Caldara, professeur de l'empereur Charles VI. En France, Jean-Baptiste Lully, le Christophe Colomb de l'opéra français (1); André Campra et Galibert de Campistron. En Allemagne, Reinhard Keyser, qui a écrit plus de cent opéras, mais dont aucun ne lui a survécu, et Johann Mattheson, un Hambourgeois, aussi célèbre comme écrivain lyrique, que comme compositeur, chanteur et pianiste.

La treizième époque, de 1720 à 1760, Nicolo Porpora, le patriarche de la mélodie, qui a écrit plus de cinquante opéras, dont celui d'*Iphigénie en Aulide* a fait le tour de toutes les scènes du monde; Baldassare Galuppi et Giambattista Pescetti, deux des élèves les plus renommés d'Antonio Lotti; Leonardo Leo; Dome-

(1) Lully était un personnage si comique que souvent Molière lui disait: Eh bien, Lully, fais-nous rire! L'auteur d'*Armide* était en outre un des plus grands buveurs qui existassent.

nico Sarro; Giuseppe Scarlatti, petit-fils d'Alessandro que nous avons déjà cité; Leonardo da Vinci (1) qu'il ne faut pas confondre avec le peintre immortel du même nom ; Giambattista Pergolese , auteur du fameux *Stabat mater* et du *Salve Regina,* renommé aussi comme compositeur d'opéras par sa *Serva padrona;* Egidio Duni, connu et aimé en Allemagne principalement pour sa *Laitière;* Francesco Feo (2); Nicolo Jomelli, le Gluck de l'Italie, et Nicolo Piccini, créateur de l'opéra bouffe. En France: Jean Philippe Rameau, le Newton de l'harmonie (3) et Pierre Montan Berton. En Allemagne:

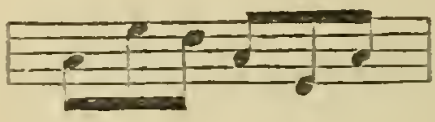
(1) Mort empoisonné au moyen d'une tasse de chocolat parce qu'il s'était vanté des faveurs d'une grande dame romaine, qui dans sa fureur, avait poussé son frère à la venger de sa honte.

(2) Auteur d'*Arsace*, opéra auquel Gluck aurait, dit-on, emprunté le commencement de l'ouverture de son *Iphigénie en Tauride*.

(3) Rameau, grand amateur du beau sexe, avait encore sur ses vieux jours une jeune maîtresse, la danseuse Miré, renommée par ses débauches. Par suite de cette cir-

George Friedrich Handel (1); Karl Heinrich Graun (2); Gottfried Heinrich Stolzel et George Philipp Telemann, un des plus féconds auteurs lyriques (3).

constance on grava sur son tombeau une épitaphe, composée des six notes suivantes ;



(*La Miré l'a mis là.*)

(1) Handel a composé 23 oratorios, parmi lesquels la *Résurrection*, *Esther* et *Athalie*, *Israël* et *Saül*, et surtout son *Messie* sont les plus célèbres ; il a écrit plusieurs de ces morceaux en moins d'un mois.

(2) Sa plus belle composition est *la Mort de Jésus*, œuvre pour laquelle des gens riches ont laissé des legs, afin que tous les ans, pendant la semaine sainte, elle fût exécutée dans une église, et qu'à la grande joie des dévots elle ne tombât pas dans l'oubli.

(3) Telemann a écrit douze énormes volumes de musique d'église, 44 messes de la Passion, 20 morceaux pour fêtes, couronnement et sacre, 14 morceaux pour mariages et 12 pour services funèbres, de grands oratorios — parmi lesquels *la Mort de Jésus* et la *Jérusalem délivrée* — plus de 40 opéras, représentés à Hambourg, à Bayreuth, et à Eisenach, plus de 300 ouvertures et un nombre infini de

La quatorzième époque de 1760 à 1780, Francesco Majo; Carlo Monza; Salvadore Perillo; Andrea Lucchesi; Gaëtano Pugnani (1); Pietro Guglielmi, qui a laissé plus de deux cents ouvrages; Giuseppe Sarti (2); Tomaso Trajetta, dont Heinse, dans son *Hildegard von Hohenthal* a jugé en détail le chef-d'œuvre, *Antigone;* Pasquale Anfossi. En France: Pierre-

morceaux de musique vocale et instrumentale. Il disait qu'un bon compositeur devait savoir tout mettre en musique, *même un passavant de barrière*. Ceci nous rappelle un compositeur moins ancien, C.-F. Zoellner, qui a mis en musique une carte de restaurateur, et s'est acquis, par là, plus de renommée que maints de nos amphions modernes par leurs maigres et fastidieuses partitions d'opéras.

(1) Pugnani, le premier violoniste de son temps, maître du fameux virtuose Viotti, avait composé entre autres une cantate — *Werther* — dont il dirigea l'exécution à la cour de Cassel avec une telle ardeur, qu'il fut obligé d'ôter son habit. Au passage où il avait essayé de retracer la mort de Werther par une harmonie imitative, il déchargea à l'improviste, et au grand effroi des auditeurs, un pistolet plein jusqu'à la gueule.

(2) Appelé à Saint-Pétersbourg par l'impératrice Catherine II, il y composa en l'honneur de la prise d'Oczakow un *Te Deum* avec coups de canons obligés, qui devaient être tirés en mesure et aux passages indiqués, par l'artillerie braquée dans la cour du palais.

Alexandre Monsigny (1); André Danican Philidor, également célèbre comme joueur d'échecs et François-Joseph Gossec (2). En Allemagne : Christophe Gluck (3) ; Adolph Hasse; Joseph Schuster; Florian Gassman, élève de Salieri; George Benda; Johann-Amadeus Naumann et Johann-Adam Hiller (4).

La quinzième époque, de 1780 à 1810, l'âge d'or de la musique dramatique : Antonio Salieri (5) ; Antonio-Maria Sac-

(1) Le 22 septembre 1798, jour anniversaire de la Révolution, les noms de Monsigny, de Cherubini et de Lesueur furent proclamés au Champ-de-Mars à Paris par les hérauts de la République, en reconnaissance des services que ce triumvirat avait rendus à la musique nationale.

(2) Il composa entre autres choses l'hymne révolutionnaire si connu — *A la Divinité* — qui fut chanté dans toutes les églises de France, lorsque Robespierre eut rendu à Dieu ses anciens droits.

(3) Le colosse de l'école franco-allemande. Et néanmoins Handel osa dire de Gluck : Cet homme ne se connaît pas plus en contrepoint que mon cuisinier !

(4) Pour *la Chasse*, un de ses meilleurs opéras, il ne toucha pas plus de 50 thalers du théâtre de Leipzig. Hiller était hypocondriaque au point que son médecin ne put le décider à assister à l'exécution de son opéra qu'après sa dix-huitième représentation.

(5) Salieri fut peut-être le seul compositeur qui n'ait jamais bu de vin. L'eau était sa boisson favorite.

chini (1); Domenico Cimarosa (2); Giovanni Paisiello (3); Ferdinando Paër (4); Vincenzo Righini (5) ; Nicolo Zinga-

(1) Pendant les dix années qu'il passa en Angleterre, il toucha annuellement dix huit cents livres sterling de traitement, et au bout de ce temps il était néanmoins tellement endetté, qu'il s'enfuit en France. A Paris, il reçut dix mille livres pour chaque nouvel opéra, sans pouvoir jamais parvenir à acquitter ses dettes.

(2) Napoléon ayant demandé à Grétry quelle différence il existait entre Mozart et Cimarosa, il répondit : Cimarosa place la statue — le chant — sur la scène et le piédestal — l'instrumentation — dans l'orchestre, au rebours de Mozart, qui place la statue dans l'orchestre et le piédestal sur la scène.

(3) Le compositeur que Napoléon préférait à tous les autres. Il est l'auteur d'environ 150 opéras. Le jour de ses funérailles, on chanta un *Requiem* qu'il avait écrit lui-même, et sur tous les théâtres de Naples on joua son opéra de *Nina*.

(4) Sa *Camilla* jouée à Vienne en 1799, son *Sargino*, représenté à Dresde en 1803 et son *Agnese* donnée à à Parme en 1811, sont les trois plus beaux joyaux du diadème de ses opéras.

(5) De tous ses opéras, son *Enea nel Latio* joué à Berlin en 1792, est le seul qui soit resté au répertoire.

relli (1) ; Luigi Cherubini (2) ; Gasparo Spontini (3) ; en France : André Modeste Grétry (4) ; Henri Montan Ber-

(1) Les savants musiciens n'ont pas encore résolu la question de savoir si l'air de l'hymne national autrichien — *Dieu garde l'empereur François,* — est de Haydn ou de Zingarelli. — Zingarelli avait été le maître de Vincenzo Bellini. Lorsque l'étoile de Rossini eut obscurci la gloire de Zingarelli, il dit à son élève qui le quittait : Va, mon fils, et venge ton maître !

(2) Un seul de ses opéras, *les Deux Journées*, suffit pour rendre son nom immortel. Ses amis l'ayant engagé à dédier cet ouvrage à l'illustre Haydn, Cherubini leur répondit : Je n'ai encore rien écrit qui soit digne d'un pareil maître.

(3) Sa *Vestale*, qui, en 1807, remporta le grand prix de dix mille francs et bientôt après fit le tour du monde, est dédiée à l'impératrice Joséphine

(4) Un de ses opéras les plus célèbres est *Richard Cœur de lion* La charmante romance de Blondel — *O Richard, o mon roi* ! — était l'air d'alliance et de reconnaissance des légitimistes français, que Louis XVI avait espéré délivrer des liens de la Constitution.

Lorsque l'empereur Napoléon, vaincu dans les déserts de glace de la Russie, fut contraint de battre en retraite, la vieille garde chanta pour se donner, ainsi qu'à lui un nouveau courage, l'air de Grétry :

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille !

ton (1); Etienne-Henri Méhul (2); Nicolas Dalayrac (3); Charles-Simon Catel (4); Nicolo Isouard (5); Jean-François Lesueur (6); Adrien Boïeldieu (7). En Allemagne,

(1) Auteur de *Montano*, du *Délire* et d'*Aline*. A Paris, ce fut Berton qui, le premier, en sa qualité de membre de l'Institut, se chargea de rompre une lance au nom des bons principes et de remettre à sa place Rossini, cet Italien qui ne s'élevait pas au-dessus de la *musique mécanique* et ne savait faire que des *arabesques*.

(Note de l'éditeur belge.)

(2) Tout le monde connaît et aime son drame lyrique *Joseph en Egypte*. Méhul est en outre l'auteur de l'air national français, le *Chant du départ*.

(3) De tous ses ouvrages on ne connaît en Allemagne que — *Adolphe et Clara*.

(4) Auteur d'une nouvelle méthode d'harmonie, qui n'a trouvé que peu de partisans.

(5) Son opéra de *Cendrillon* fut joué à Paris en 1810 plus de cent fois de suite. Son *Joconde* n'obtint pas un moindre succès. L'un et l'autre ont été repris en 1857.

(6) Son principal ouvrage — *les Bardes* — plut tellement à l'empereur Napoléon, qu'il lui fit présent d'une boîte en or avec cette inscription : L'empereur des Français à l'auteur des *Bardes*.

(7) Boïeldieu forme la transition entre l'ancienne et la nouvelle école en France. Son *Jean de Paris* joué en 1812 et la *Dame blanche*, représentée en 1825, sont les bornes de ces deux époques.

Wolfgang-Amadeus Mozart, l'orgueil de l'Allemagne; Joseph Haydn, le créateur de la symphonie (1); Johann-Friedrich Reichardt; Friedrich-Adam Hiller; Friedrich-Heinrich Himmel (2); Peter Winter (3);

(1) Haydn, d'après un catalogue rédigé de sa main en 1805, a composé les ouvrages suivants : 118 symphonies, 125 divertissements pour basse, alto et violon, 6 duos pour basses, 12 sonates, pour basse et violoncelle; 17 nocturnes, 20 divertissements pour différents instruments, 3 marches, 21 trios pour deux violons, alto et basse, 3 trios, pour deux flûtes et un violoncelle; 4 sonates pour violon, 3 concertos de violon, 3 concertos pour violoncelle, 3 concertos pour piano et 6 pour d'autres instruments, 15 messes, 4 offertoires, 83 quatuors, 66 sonates pour piano, 42 airs et duos, 40 canons, 13 morceaux de chant à trois et à quatre voix, 5 grands oratorios, parmi lesquels la *Création* et les *Saisons*, 14 opéras italiens, entre autres ; *Armida*, 366 romances écossaises originales et plus de 400 menuets et valses. Haydn est le *Lope de Vega* de la musique.

(2) De tous les opéras de ce maître, sa *Fanchon* (1802) est celui qui a attiré le plus l'attention et qui a fait réellement époque.

(3) L'auteur du *Sacrifice interrompu* — était aussi renommé pour sa mémoire musicale. Il savait par cœur un nombre prodigieux de partitions, presque mesure pour mesure, et lorsqu'il entendait parfois des réminiscences, il disait : Ceci est volé de tel opéra, cela de tel autre.

Joseph Weigl (1) et Wenzel Müller (2).

— Si j'avais à comparer les héros de la musique aux héros de la peinture, dit un jeune peintre, je nommerais Palestrina le Leonardo da Vinci, Allegri le Coreggio, Scarlatti l'Andrea del Sarto, Porpora le Pietro Perugino, Pergolese le Raphaël, Jomelli le Carlo Marati, Piccini le Titien, Handel le Michel Ange, Anfossi le Francesco Albani, Gluck le Caravaggio, Sarti le Domenechino, Salieri l'Annibale Caracci, Paisiello le Guido Reni, Paër le Carlo Dolce, Cimarosa le Paolo Veronese, Zingarelli le Guercino, Cherubini le Salvator Rosa, Mozart le Giulio Romano, Haydn le Tintoretto et Winter le Raphaël Mengs de la musique.

Quelques-unes de ces comparaisons furent approuvées, mais on en attaqua d'autres assez vivement, au grand déplaisir de la maîtresse de la maison. Lady Esther,

(1) Sa *Famille Suisse*, représentée d'abord à Vienne en 1807, est connue et admirée du monde entier.

(2) Le Paisiello de l'Allemagne. Ses *Soeurs de Praque* et son *Nouvel enfant du dimanche* sont des opéras nationaux classiques

qui dans ses réceptions n'avait qu'un but, celui de déployer la richesse de ses trésors artistiques, comme d'autres font parade de leur vaisselle plate, se hâta de donner une autre tournure à la conversation qui menaçait de dégénérer en querelle.

— Depuis peu, interrompit la collectionneuse, j'ai fait quelques acquisitions inestimables. Voici une de ces médailles extrêmement rares, que les partisans enthousiastes du compositeur espagnol Domenico Terradeglia avaient fait frapper en 1751 et répandre gratuitement dans Rome pour dépiter son orgueilleux rival, Jomelli, dont on exagérait le mérite. L'un des côtés de cette médaille représente Terradeglia, le célèbre compositeur de *Bellérophon*, sur un char de triomphe, que Jomelli traîne en esclave à travers les rues; sur le revers on lit ces mots: *Io sono capace* — début d'un récitatif de Jomelli. Mais la victoire de Terradeglia ne fut que de courte durée, car le lendemain matin on trouva son cadavre, percé de coups de poignard, sur le bord du Tibre.

— En tout temps, observa un journa-

liste d'un air caustique, messieurs les compositeurs se sont rendus remarquables, je n'ose pas dire ridicules, par les prétentions de leur vanité pyramidale. Je me contenterai de vous rappeler ce virtuose espagnol, tellement aveuglé par son talent, qu'il se fit lui-même l'épitaphe que voici: *Ci-gît don Emmanuel Gutierez, maître de chapelle de son auguste roi et maître. Lorsqu'il arriva aux cieux, Dieu dit aux anges: Taisez-vous, mes enfants, et laissez jouer don Gutierez.*

Tous les assistants, sans en excepter le baronnet Habacuc Millbury et l'esquire Barnabas Littleblount, qui d'ordinaire ne riaient jamais, se déridèrent au récit de cette anecdote.

— Mes amis, reprit lady Monmouth, voici un autographe du fameux Rameau. Un soir il se vante au foyer de l'Opéra de pouvoir tout mettre en musique, même une gazette hollandaise. Quinault, qui est présent, se refuse à le croire. Rameau propose une gageure; Quinault l'accepte. Et dès le jour suivant l'auteur de l'*Armide* apporte à celui de *Castor et Pollux* un fragment

de la *Gazette de Harlem,* renfermant entre autres choses un signalement, et les annonces de deux ventes de fromages et de plusieurs décès. Rameau s'assied à son bureau et dans l'espace d'une heure il traduit en musique tout le contenu de la gazette d'une manière si originale, que Quinault déclare avoir perdu le pari.

— Qu'est-ce que cela, répliqua un dandy français, en comparaison de notre Dalayrac, qui pour remercier l'empereur de ce qu'il l'avait nommé chevalier de la Légion d'honneur, conçut l'étrange idée de mettre en musique le code civil tout entier, ce qu'il aurait accompli réellement, si la mort n'était venue interrompre son travail !

— Voici, poursuivit lady Esther, un autographe non moins intéressant du compositeur de chansons Albanèze, qui fut le favori des Parisiennes pendant la deuxième moitié du siècle précédent. Parmi le nombre incalculable de ses romances, nulle n'a fait autant de bruit que le billet doux en prose écrit par une de ses amies, et auquel il adapta un air délicieux. Tout le monde chanta cette lettre, et les femmes

s'empressèrent toutes d'envoyer au jeune troubadour des billets amoureux, dans l'espoir qu'il les illustrerait aussi par sa musique.

— *Yes!* dit le baronnet, en essayant d'imprimer aux angles de sa bouche un sourire ironique.

— Voici un air du dernier opéra de Lully, *Achille et Polixène*. Tombé malade subitement, son confesseur exigea qu'il se repentît de ses péchés et qu'il livrât aux flammes son nouvel ouvrage. Lully obéit. Est-il vrai, Baptiste, lui demanda un personnage de la cour de Louis XIV, que tu aies brûlé ton opéra? Oui, monseigneur, répliqua Lully. Tu es fou! reprit le courtisan. Non, répondit Baptiste, je ne suis pas fou, car j'en ai conservé une copie. Ceci, mes amis, est une feuille de cette copie écrite de sa main.

Parmi les invités, les uns crurent à l'authenticité de cet autographe, les autres en doutèrent.

— J'ai gardé le meilleur pour la fin, continua lady Monmouth. Je vous présente un autographe de Stradella, le duo

que mon illustre compatriote Burney a cité dans le quatrième volume de son *Histoire de la Musique*. J'ai confronté la copie avec mon original de l'année 1674, et les deux morceaux concordent si parfaitement, qu'il est impossible d'élever le moindre soupçon sur l'authenticité de cette pièce.

— Oh ! laissez-nous voir cela pria ! Rossini, que cet objet sembla intéresser plus que toutes les autres curiosités. Cette feuille de papier jaunie est une trouvaille précieuse...

— Un trésor sans prix ! ajouta Milady d'un air plein de fierté.

— Il est seulement dommage, dit notre maestro en examinant l'autographe à la lumière, que ce document soit faux.

— Faux ? répéta la collectionneuse avec tous les symptômes d'une frayeur panique.

— Cet original, dites-vous, date de l'année 1674 et l'on aperçoit ici dans le papier un timbre avec le millésime de 1804.

— Ciel ! s'écria Milady.

Et elle perdit connaissance.

— Ainsi l'on nous a trompés ? firent les

deux plénipotentiaires ; on nous a volé mille livres sterling.

— Point, repartit Rossini, tirant un portefeuille de sa poche ; le signor Galli, à qui vous avez enlevé ce trésor sans prix, vous renvoie par mon intermédiaire la somme que vous lui avez payée.

— Alors, demanda milady, qui avait le privilége de revenir vite de ses évanouissesements, toute cette affaire n'était...

— Qu'une légère et innocente mystification, uniquement destinée à rendre milady un peu plus prudente à l'avenir.

— Et qui est-ce qui a imaginé cette plaisanterie ? fit lady Esther.

— Votre très-humble serviteur, répondit maître Joachim, avec une révérence un peu plus profonde que d'ordinaire.

XVI

Revenons à Elleboro.

Depuis qu'il avait été engagé comme choriste surnuméraire au théâtre de San-Carlo, moyennant trente scudi de gages ;

depuis qu'il jouissait d'un domicile fixe et indépendant, il croyait faire un doux rêve, en comparant sa vie actuelle à son existence antérieure. Lui, qui passait autrefois des journées entières sans un grano dans sa poche, il disposait à présent de sept scudi et demi par semaine. Lui, qui naguère encore dormait la nuit en plein air, il s'étendait maintenant sur d'excellents matelas. Et c'est là ce qui convenait plus que tout le reste à notre fainéant compère. Il serait demeuré volontiers couché toute la journée, si chaque matin le devoir ne l'eût appelé à la répétition ; si chaque après-midi l'amour ne l'eût réclamé à la Villa Reale, pour y voir son ange, sa Francilla, et pour lui dire combien il l'aimait.

Il se plaisait beaucoup moins aux répétitions. Les plus anciens de ses collègues qui déjà depuis longues années remplissaient les fonctions de choristes, plaisantaient le novice sur sa maladresse en scène, et plus encore sur son affectation à s'isoler de ses camarades, ce qu'ils prenaient pour de la fierté et de l'arrogance.

— Vois donc, dit un jour un ex-commis-

sionnaire de Milan à un autre choriste, ci-devant *Spazzocamino,* ou ramoneur de la Savoie, vois donc comme il nous évite! Il se tient toujours seul et ne parle à personne. Est-ce que cet olibrius se croirait par hasard plus que nous?

— Naguère encore maître Elleboro était un des membres du grand club des lazzaroni. Comment peux-tu exiger du savoir-vivre de la part d'un homme qui est autant au-dessous de nous que Saül au-dessous des prophètes!

— Il serait trop heureux, le chenapan, que l'un de nous consentît à le hanter.

— Tu ne connais pas ces brutes-là. Un mendiant napolitain de cette race s'en fait souvent accroire dix fois plus qu'un duc milanais.

— Attends, prince sans le sou, fit l'ancien commissionnaire, nous te guérirons de ton impertinence!

Le lendemain matin, lorsque maître Elleboro arriva à la répétition, les choristes en masse le toisèrent un moment de la tête aux pieds et ils partirent ensuite tous à la fois d'un formidable éclat de rire.

— Eh bien, mes enfants, demanda le Nestor des choristes, comment trouvez-vous notre nouveau camarade? N'a-t-il pas l'air majestueux comme un pilier d'église!

Ils rirent tous encore plus fort.

— Est-ce de moi que vous parlez? fit Torquato.

— Eh pardieu, sans doute! crièrent-ils d'une seule voix.

— Point d'insolences, sinon gare à vous! tonna maître Elleboro.

— Quelle audace! Ce misérable intrus ose menacer un vétéran de San-Carlo! Camarades, le souffrirez-vous?

— Jette-le à la porte! s'écria le chœur tout entier.

— Prenez garde, riposta Elleboro, je n'entends pas la plaisanterie. Le premier qui m'approche, recevra un atout dont il se souviendra.

— C'est ce que nous verrons! répondirent deux des plus robustes d'entre eux en se ruant sur lui.

Mais en un clin d'œil, Elleboro les avait saisis tous les deux par le collet de leur habit et renversés sur le plancher, avec

une violence telle, que l'énorme pesanteur de l'un des champions avait fait sauter le verrou d'une trappe, et que l'épais personnage, à la grande stupéfaction du novice qui ignorait encore l'existence de ces ouvertures, disparut tout à coup dans l'abîme.

Ils allaient alors s'élancer sur lui tous ensemble, lorsque parut le régisseur qui s'écria d'une voix tonnante :

Que se passe-t-il donc ici?

— Cet homme nous a insultés.

— Vous mentez, coquins que vous êtes! exclama maître Elleboro. C'est vous qui m'avez insulté. A mon arrivée, ils m'ont tous ri au nez en disant que je ressemblais à un pilier d'église.

— C'est un mensonge! firent-ils tous.

— Silence! cria le régisseur. Vous avez troublé l'ordre et la répétition; chacun de vous payera un demi-scudo d'amende.

—Et pas de réplique ou je vous chasse, ajouta l'impresario qui venait d'entrer soudain.

Personne ne souffla plus mot.

— Quiconque se permettra encore de

railler ce jeune homme, sera renvoyé sur-le-champ, dit le signor Barbaja. Et s'approchant de son protégé :

— Sauterelle, pourquoi pleures-tu? lui demanda-t-il?

— Hélas! Eccelenza, je pleure parce que j'ai poussé un de mes adversaires si rudement qu'un gouffre s'est ouvert sous lui et l'a dévoré.

— Quelqu'un est-il tombé dans les dessous? demanda le régisseur.

— Moi! cria le gros choriste qui, à la surprise extrême de Torquato, sortit comme un fantôme et roide comme un cierge du sein de la terre.

Maître Elleboro savait à présent ce que c'était qu'une trappe.

Mais il savait aussi ce que c'était que l'amour depuis le jour où il avait vu sa Francilla pour la première fois. Et l'amour est également une sorte de trappe, par laquelle une âme se plonge dans une autre âme. Francilla avait absorbé tout son être; Francilla était l'âme de son âme, la pensée de ses pensées. Naguère il vivait sans souci, ne songeant ni au passé ni à l'avenir,

et ne connaissant pas d'existence plus belle que celle du lazzarone libre et indépendant; l'ambition s'était éveillée dans son cœur, qui jusqu'alors n'avait éprouvé d'autre sentiment que celui d'une douce paresse ; pour la première fois il sentait la nécessité de se créer une position afin de pouvoir épouser Francilla. Sa jeune imagination lui retraçait de brillants châteaux en Espagne ; il se voyait applaudi comme artiste par tout le monde et chéri de sa maîtresse.

— Pourquoi cette tristesse, Francilla? lui demanda-t-il un jour vers midi en l'accostant à la Villa Reale, où elle se tenait à l'ombre d'un cyprès, sa corbeille de fleurs à la main et des larmes dans les yeux. Parle, mon ange, qu'est-ce que tu as?

— Hélas ! Torquato, je regrette de n'avoir plus de père à qui confier mon chagrin.

— Ton chagrin, Francilla? quelle peut en être la cause?

— Pauvre orpheline, isolée sur la terre, j'y végète sans appui et sans aide ; la misère et la faim, voilà ma perspective de chaque jour, si le hasard n'amène pas sur

ma route une âme compatissante pou
m'acheter des fleurs. A présent je suis er
core jeune et robuste; mais si jamais j
tombais malade, que deviendrais-je? On m
transporterait à l'hôpital, où l'on me trai
terait comme on traite les indigents
Guérie, on me chasserait; morte, on livre
rait mon corps au scalpel des anatomistes
Oh! l'affreuse pensée! dit la bouquetière e
frissonnant.

— Qu'est-ce donc qui t'inspire de s
sombres réflexions?

— Tu connaissais Giovanetta...

— Ta jeune amie, qui vendait de si beau
fruits sur le môle!

— La pauvre créature, qui est morte il
a peu de jours de la petite vérole, a ét
abandonnée hier au couteau des étudiant
en médecine.

— Ah! quelle horreur! s'écria le lazza
rone. La malédiction qui pèse sur le pauvr
le poursuit même après sa mort! Oh! l
cruelle chose que d'être pauvre! Mais cou
rage, mon amie, ton Torquato n'aura plu
à souffrir de la misère. Continue, m'a di
hier le maestro Rossini, continue, et t

ne resteras pas éternellement choriste; tu deviendras un bon chanteur, un *primo tenore*.

— Vraiment il t'a dit cela? demanda Francilla les traits tout rayonnants.

— Est-ce que jamais ton Torquato t'a fait un mensonge?

— Ce cher, ce bon signor Rossini! Il s'intéresse tant à toi! Il te témoigne la tendresse d'un père! Ah! si tu savais combien je l'aime! Le soir, avant de m'endormir, je prie pour lui; le matin, lorsque je m'éveille, son image est devant mes yeux... il me semble alors que je dois m'agenouiller devant lui, comme devant notre saint Sauveur, et baiser la poussière de ses pieds...

— Et moi aussi j'ai pour lui l'affection la plus sincère, la plus vive, car n'est-il pas mon maître, mon ami, mon ange tutélaire? Il se peut encore que je l'aime uniquement parce qu'il t'aime. Que fait ta petite Francilla? me demande-t-il tous les matins. Est-ce qu'elle te voit toujours de bon œil? Fais-lui mes compliments et dis-lui que les fleurs qu'elle m'envoie chaque

jour par ton entremise, me paraissent plus belles que toutes les autres.

— Oh ! que je suis contente, que je suis heureuse !

— Ce n'est pas tout ! Il m'a dit plus, bien plus encore...

— Parle, parle, Torquato ; je veux tout savoir !

— Ta Francilla aussi, m'assurait-il ce matin, ne restera pas éternellement ce qu'elle est aujourd'hui. Attends que j'aie achevé mon nouvel opéra, puis...

— Puis ? répéta la gentille enfant avec une curiosité croissante.

— Puis... je lui apprendrai le chant à son tour, je lui procurerai également un riant avenir...

— En vérité ? demanda la bouquetière d'un air radieux.

— Est-ce que je ne suis pas son débiteur ? ajoutait-il. Ne me fait-elle pas cadeau tous les jours de ses plus jolies fleurs ?

— Oh ! comme le cœur me bat ! voilà ma gaieté revenue, Torquato ! Je ne pense plus à la mort. L'avenir n'a plus rien de mena-

çant pour moi. Il m'instruira ; je serai studieuse ; je ne perdrai pas une minute ; je ferai des progrès ; je deviendrai une grande chanteuse, je m'habillerai d'or et de soie comme une reine ; et comme la signora Colbrand je mériterai l'admiration de toute la ville. Lorsque je passerai dans la rue, jeunes et vieux, riches et pauvres, s'arrêteront pour se dire : C'est la signora Francilla, la première chanteuse de Naples. Mais j'aurai l'air de ne pas entendre, et tout en traversant fièrement la foule de mes admirateurs, je me dirai tout bas : A qui dois-tu cette gloire, à qui dois-tu ce bonheur ? A lui, à lui ! s'écria-t-elle ; et elle laissa tomber sa corbeille de fleurs et se mit à sauter comme une enfant folle de joie.

Mais Elleboro était devenu tout à coup pensif et triste.

— Qu'as-tu donc ? Te voilà sombre et abattu, comme si tu ne prenais aucune part à mon bonheur, comme si tu t'affligeais de la gloire qui m'est réservée ?

— Francilla ! s'écria le pauvre garçon d'un ton de douloureux reproche.

— Est-ce que je t'ai offensé ? Est-ce que

je t'ai fait de la peine? Parle, Torquato! Ton air lugubre, ton morne silence m'inquiètent. Qu'est-ce que tu as? Voyons?

— Hélas! Francilla, je te vois aujourd'hui faire fausse route pour la première fois; tu rêves un palais fantastique, à l'entrée duquel veille le méchant dragon de l'orgueil. L'orgueil n'amène jamais rien de bon.

— Fi! Torquato, quel langage! Je ne faisais que plaisanter et ne songeais point du tout à mal...

— Je te vois au bord du précipice que creuse la vanité, et qui déjà a englouti mainte brave et honnête fille. Reviens sur tes pas, Francilla, je t'en conjure ; ne prête point l'oreille à ces pensées; reste ce que tu as été jusqu'ici, modeste et simple...

— Exiges-tu donc que je vende éternellement des fleurs et que ma vie s'écoule languissante et vide de plaisir? Je veux devenir une artiste. Si j'ai tort, je ne comprends pas pourquoi tu n'es pas resté aussi ce que tu as été jusqu'à présent?

— Je ne me suis fait autre chose que

pour avoir un jour de quoi suffire à tes besoins. Je n'aspire point à l'éclat; mon but unique est ton amour; nul autre bien sur la terre n'a de prix pour moi Tu es toute mon ambition!

— Torquato, pardonne-moi; c'est l'excès de ma joie qui me fait déraisonner. Pardonne à ta Francilla qui ne t'affligera plus, dit-elle d'une voix émue, et elle se jeta avec des larmes dans les yeux sur le sein de son amant.

Elleboro la serra dans ses bras, l'embrassa tendrement au front, et lui dit d'un ton triste et suppliant:

— Francilla, Francilla, reste ce que tu es!

XVII

Trois semaines après cette scène, où le pauvre et digne lazzarone avait jeté le premier regard pénible dans l'âme de son amie, le maestro Rossini remit à Barbaja, son impitoyable tyran, la partition complé-

tement achevée de son nouvel opéra, *la Reine Elisabeth.*

— Enfin! s'écria l'impresario avec une joyeuse surprise; laisse-moi t'embrasser!

— A quoi bon ce luxe? Le signor Barbaja peut me récompenser d'une autre façon...

— Je comprends. Tu as besoin d'argent? Combien te faut-il?

— Trois mille misérables francs.

— Pourquoi faire? demanda le sultan en tirant son portefeuille.

— Entre nous, j'ai fait la connaissance d'une jeune femme, qui a mille petits désirs, et je dois absolument la satisfaire.

— Mon ami, les femmes te ruineront. De pareilles liaisons sont très-dangereuses. Personne ne sait cela mieux que moi. Il faut y renoncer!

— C'est facile à dire! Que répondrais-tu si je te disais, moi : Ta Colbrand te ruine, renonce à elle!

— Ce conseil, répliquerais-je, n'est pas aussi sot que tu le crois. Mais vois-tu, mon jeune ami, cette Colbrand est une araignée qui me retient emprisonnée dans les fils magiques de sa toile. Cent fois déjà je me

suis proposé de déchirer ce réseau ; mais la sorcière a toujours réussi à m'enchaîner davantage par la coquetterie et la jalousie. A propos, maestro, connaîtrais-tu un certain marquis Silvio Tacconi ?

— Tacconi ! répéta Rossini, à qui cette question inattendue sembla causer une vive surprise ; ah çà ! mais j'espère bien que tu ne le connais pas ?

— Je te demande si tu le connais, toi ?

— Oui et non, ou pour mieux dire, non et oui.

— Le diable ne te comprendrait pas ; explique-toi plus clairement...

— Je ne connais aucun marquis Tacconi, mais en revanche je connais un homme qui sous ce nom d'emprunt... Sais-tu te taire ?

— Comme un poisson...

— Un homme qui sous ce nom brigue l'amour de ton — rossignol noir — a mis à ses pieds son cœur et sa fortune et... Ici le maestro s'arrêta dans l'intention de stimuler la curiosité de Barbaja.

— Tu veux donc me mettre à la torture?

— Non, mais te confier sous le sceau de

la plus sévère discrétion, que ce cavalier jeune, beau et riche, lui a même offert sa main, et que cependant... il a essuyé le refus le mieux conditionné.

— Et de qui tiens-tu tout cela?

— De la meilleure source.

— De la Colbrand?

— Non, de lui-même.

— Tu le connais donc personnellement?

— Comme toi et moi.

— Tu le dis jeune, beau, riche...

— Jeune comme Cupidon, beau comme Adonis et riche comme Plutus.

— Et son vrai nom?

— Ah! mon cher, je ne puis te le dire.

— Pourquoi pas? demanda Barbaja d'un air irrité.

— Parce que j'ai fait le serment de ne le trahir sous aucun prétexte; néanmoins ce que je puis te dire, c'est que c'est un des plus riches gentilshommes de Gênes, un réfugié politique, qui depuis peu mène à Naples la vie la plus retirée, aujourd'hui sous un nom, demain sous un autre.

— Un réfugié politique! Un fauteur de

désordre ! Un carbonaro ! Un criminel ! Je le dénoncerai !

— Crois-tu que cela te servirait à quelque chose ? Je parie ma tête, que même les yeux d'Argus de la police ne réussiraient pas à découvrir la retraite où l'infortuné se tient caché.

— Mais toi, tu dois savoir où il demeure?

— Sans contredit.

— A merveille ! c'est parfait ! alors je te dénoncerai d'abord...

— A ton aise.

— La police de Naples ne plaisante pas.

— Moi non plus.

— Elle trouvera bien le moyen de te contraindre...

— Qui peut me contraindre à trahir un ami, un excellent ami ?

— Réponds-moi seulement. Est-il blond ou brun ?

— Brun, encore plus brun que moi, aussi brun que le diable.

— Ah ! tu mens ! Pas plus tard qu'hier la Colbrand m'a dit qu'il était blond, excessivement blond.

— En ce cas elle a été plus franche que

moi. Mais c'est peut-être aussi la seule chose qu'elle t'ait révélée à son sujet.

— Elle ne m'a rien caché. Je sais tout, tout. Je sais que l'effronté personnage, bien qu'elle lui ait positivement déclaré ne vouloir pas entendre parler de lui, la suit partout et met en œuvre tous les moyens de séduction, les missives amoureuses, les présents, les serments, les vers, les sérénades, pour la décider...

— A s'enfuir avec lui en France.

— Ah ! tu sais déjà cela? Malheur, malheur à ce misérable carbonaro, si le hasard l'amène sous mes griffes ! Quand je me fâche, je suis une bête féroce ! Je l'étranglerai, je le déchirerai avec mes ongles. Malgré mes embuscades je n'ai pu réussir jusqu'ici à lui mettre la main dessus. Un jour j'arrive trop tôt, un autre jour, trop tard. Mais patience ! Il n'échappera pas aux limiers de notre police ! Si tu le vois, maestro, dis-lui que c'est un vaurien, un manant ! Me promets-tu de lui dire cela de ma part?

— Très-volontiers. Toutefois il est de mon devoir de te prévenir, qu'en pareilles

affaires, il ne faut pas plaisanter avec le marquis. Il est d'une violence extrême et ne supporte pas la plus insignifiante offense sans la venger.

— Allons donc, tu veux m'intimider. Mais un homme comme Barbaja, qui tient dans sa poche toutes les autorités, le ministre de la police, le roi lui-même et sa Floridia, n'a peur ici, à Naples, ni du diable ni de sa grand'mère. Je t'en prie, maestro, dis le plus tôt possible à ce marquis Tacconi, ou à ce gueux, quel que soit son nom, qu'il ait à se garder de moi et à ne plus nous importuner moi et la Colbrand; dis-lui d'éviter de tomber sous mes griffes, car si jamais j'attrape ce lâche carbonaro, je lui briserai tous les os de son corps. Entends-tu! dis-lui cela, répéta l'impresario tout écumant, et il se mit à souffler comme un chien courant harassé de fatigue.

— Sois tranquille, je m'acquitterai du message.

— Mais quand?

— Dès que je le reverrai. Parti hier

pour Palerme il ne reviendra que dans une quinzaine de jours.

— Tant mieux ! Voici trois mille francs. Maintenant laisse-moi. La colère a failli me suffoquer, je tremble de tous mes membres. Quant à ton *Elisabeth*, les parties seront copiées dans trois fois vingt-quatre heures au plus tard, et bientôt après on commencera les répétitions. Je n'épargnerai rien pour que le premier de tes opéras joué à Naples soit mis en scène avec splendeur. Je veux que le — lazzarone couronné — ouvre de grands yeux et reconnaisse que Barbaja est le premier impresario du monde. Pourvu que le roi soit content de moi, que m'importe le public ! Les imbéciles, ils croient me faire mourir de chagrin en chuchotant derrière mon dos que je ne sais ni lire ni écrire. Mais, sauterelles, mulets que vous êtes, avec toute votre science, vous n'êtes absolument bons à rien ; vous ne gagnerez pas dans toute votre vie autant de grani que Barbaja a su amasser de scudi. Si j'eusse fainéanté dans les écoles aussi longtemps que vous, peut-être fussé-je parvenu beaucoup plus loin que

maint de vos fiers docteurs, qui se considèrent comme des oracles pétris de sagesse, bien que, vus de près, ils soient souvent dix fois plus bêtes qu'un homme comme moi avec sa petite dose de bon sens naturel! Au revoir, maestro! Le diable emporte les savants et le maudit marquis Tacconi! Aujourd'hui même le ministre de la police apprendra que sous ce nom se cache ici un réfugié politique, un vil carbonaro!

— Tu as raison, fit Rossini. Il prit ses billets de banque et partit.

— Cet insatiable Bolonais me coûte un argent fou! soupira Barbaja en refermant son portefeuille. Si son opéra ne réussit point, je le chasse, car je ne me fie pas à lui non plus. La Colbrand paraît lui plaire aussi beaucoup plus qu'il ne l'avoue à elle et à moi; mais à la moindre chose que j'apercevrai, je dirai comme le ministre russe au serf qui lui sert de cocher : *Pascholl! Pascholl!*

XVIII

A Naples, la première représentation d'un opéra nouveau est un événement qui préoccupe toutes les classes de la population, les pauvres aussi bien que les riches, car le dernier lazzarone est lui-même un amateur passionné de la musique. La musique est sa consolation, la musique est son bonheur; il lui serait plus aisé de vivre deux jours sans manger, que deux heures sans chanter. Une jolie chanson est le doux rayon de soleil qui dissipe les légers nuages de sa tristesse. La musique est la bonne fée dont les grelots magiques font naître dans le repli le plus sombre de son âme la gaieté et la belle humeur; une bonne fée, dont le radieux sourire fait fondre les glaces du souci dans les cœurs les plus engourdis et rappelle à une vie nouvelle le germe flétri du plaisir. Aucun art ne porte avec lui plus d'apaisement que la musique. La musique est la voix des anges qui murmurent à nos oreilles les pres-

sentiments consolateurs de l'autre monde, rendent la foi à celui qui doute, le calme à celui qui est affligé, la paix de l'âme à celui qui souffre. Guido Casoni (1), qui a écrit un savant traité sur la magie de l'amour, attribue à ce sentiment l'origine de la musique. Le vieil auteur italien pourrait bien avoir raison, car tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce qui nous réconcilie avec le monde et avec nous-mêmes, prend sa source dans l'amour. L'amour n'est autre chose que de la musique, que l'accord harmonieux de deux âmes à l'unisson.

L'*Elisabeth* de Rossini excita un double intérêt. Déjà quinze jours avant la représentation, qui eut lieu au commencement de septembre, toutes les loges étaient louées, toutes les places retenues. Les journaux, dont les éditeurs obéissaient tous à la volonté de Barbaja, racontaient depuis un mois les merveilles de la mise en scène. Un haut personnage anglais, écrivaient-ils, s'était procuré en Angleterre une foule de gravures et de dessins, d'après lesquels Barbaja avait fait confection-

(1) *Della magia d'amore*, Venezia, 1596.

ner les costumes de la reine et des autres personnages, ce qui était positivement vrai. Le baronnet Habacuc Millbury, un des admirateurs de la Colbrand, avait fourni au delà de cent portraits du temps de la reine Elisabeth, afin de mettre l'impresario à même de respecter la fidélité historique et de ne commettre aucun anachronisme dans les costumes.

La distribution des rôles de l'opéra n'était pas moins brillante. Madame Colbrand chantait Elisabeth, le ténor David Leicester, Garcia—le père de madame Malibran devenue depuis si célèbre — interprétait Norfolk et mademoiselle Chomel, une Française qui en Italie prenait le nom de Comelli, jouait Mathilde. — Le premier duetto *en fa mineur* entre le favori de la reine et sa jeune épouse, déguisée en page : — *Incanta! che festi?* — produisit l'effet d'une étincelle dans un tonneau de poudre, et excita un enthousiasme interminable parmi les auditeurs. Le duetto entre la reine et Norfolk : — *Con qual fulmine improvviso* — n'eut pas un moindre succès. Le finale, dans lequel Elisabeth offre

sa main et sa couronne à son favori, marié secrètement à Mathilde, est d'un effet indescriptible. Leicester et sa femme, qui se voient découverts, restent anéantis. La reine appelle ses gardes, qui demandent au comte son épée. La jalousie d'Elisabeth, poussée jusqu'à la rage ; le désespoir sans bornes de Leicester ; l'amour tendre et éploré de Mathilde ; le triomphe et la joie du traître Norfolk, forment des contrastes saisissants que notre maestro a si bien animés du feu de son style entraînant, que le public, ivre de bonheur, éclata en bravos frénétiques.

On attendait avec la plus vive impatience l'effet du second acte. Les gardes de la reine amènent la tremblante Mathilde. Le récitatif obligé, dans lequel Elisabeth lui ordonne de renoncer à son époux, serra tous les cœurs. Il faut avoir vu la Colbrand dans cette scène, écrit M. de Stendhal, pour comprendre le succès d'enthousiasme qu'elle eut à Naples, et toutes les folies qu'elle faisait faire à cette époque. Cette scène vraiment belle, vraiment tragique, est suivie d'un duetto entre la reine et

Mathilde : — *Pensa che sol per poco sospendo l'ira mia* — lequel, par l'arrivée de Leicester, se change bientôt en un terzetto, qui est sans contredit l'un des morceaux les plus grandioses, les plus puissants que Rossini ait jamais créés. Les scènes suivantes entre Leicester et Norfolk paraissent un peu plus faibles; mais en revanche, rien de plus magnifique que le finale, où la reine descend dans la prison de son favori, afin de le revoir une dernière fois avant qu'il marche à la mort. Elle y découvre les plans astucieux de Norfolk, et elle est arrachée au poignard du traître par un cri de Mathilde qui l'avertit du danger. Elisabeth, profondément touchée de la générosité de sa rivale, pardonne aux amants, qui se jettent à ses pieds et implorent sa clémence. L'exclamation de la reine — *Bell' alme generose a questo sen venite* — et l'air de bravoure qui lui succède, produisirent sur les esprits impressionnables des auditeurs une émotion si vive, si puissante et si irrésistible, que la victoire de l'opéra fut complète et que dès ce moment Rossini devint le — *divo*

maestro, — le — *dio della musica* — l'idole de Naples.

Mais la Colbrand, qui ce soir-là s'était surpassée, partagea son éclatant triomphe. Jamais le public ne lui avait décerné une ovation aussi brillante, aussi chaleureuse, aussi unanime; après chaque morceau, elle avait été applaudie à tout rompre, et à la fin de la représentation, on l'avait accablée de fleurs et de couronnes. Un peu avant la chute du rideau, le roi Ferdinand et la duchesse de Floridia avaient mandé l'impresario, pour lui dire que la musique et l'exécution avaient dépassé toute leur attente, et que depuis longtemps la Colbrand n'avait été en voix comme ce jour-là. Barbaja était doublement heureux : l'opéra nouveau, et sa — vieille flamme — avaient fait *fureur,* dans toute l'acception de ce mot. Il courut tout haletant à la loge de la Colbrand, pour lui porter ses félicitations.

— Eh bien, signor? demanda la reine Elisabeth, debout et à demi nue devant le sultan.

— Bravo ! bravo ! dit Barbaja, tu as

admirablement chanté aujourd'hui, ma Colbrand; il faut que je t'embrasse!

— Pas dans ce moment, répliqua-t-elle en faisant un mouvement en arrière.

— Et pourquoi donc pas?

— Parce que je suis échauffée et que je ne veux pas me refroidir.

Au même instant, quelqu'un frappa à la porte.

— Entrez! cria la signora s'enveloppant dans un châle.

— Est-ce que je gêne? demanda Rossini, en passant la tête à travers la porte entre-baillée.

— Venez, maestro, venez! c'est à vous que je dois ce nouveau triomphe. Vous êtes le seul qui sachiez écrire pour ma voix. Seul vous comprenez ce que c'est que le chant. Votre musique, signor Rossini, est si belle, si merveilleuse, qu'il est impossible de résister à son charme. Signor Barbaja, permettez à la reine Elisabeth d'embrasser ici sous vos yeux le comte Leicester! fit la prima donna ivre d'encens; puis elle se jeta au cou du

maestro et lui donna un baiser, qu'on ne pouvait entendre sans l'envier.

— Mais je proteste de toutes mes forces! s'écria le jaloux sultan. Colbrand, tu n'es pas plus une Elisabeth que ce gaillard-là un Leicester.

— Comment cela? demandèrent-ils tous deux.

— Leicester était un traître, un hypocrite, un coquin!

— Et Elisabeth? fit la Colbrand.

— Elle mourut vierge, ainsi que l'histoire le rapporte, dit Barbaja en riant de sa plate facétie.

— Impertinent! s'écria Angélique.

— Oui, tu as raison! Mais n'en ai-je pas le droit? Pourquoi serait-on millionnaire? La politesse est le lot des pauvres diables.

— Dis-moi, demanda Rossini, pour donner une autre direction à l'entretien, est-ce que tu as lu la pièce de vers attachée à une couronne de lauriers, qu'on a lancée d'une loge d'avant-scène sur le théâtre?

— Une pièce de vers? Je ne lis aucune

poésie, fit le sultan avec un air de mépris très-compréhensible.

— Ces vers s'adressaient-ils à vous ou à moi? demanda la Colbrand.

— A la reine Elisabeth, ajouta Rossini en montrant un papier.

— Je vous en prie, lisez-les-moi, dit la prima donna, en se posant devant sa glace pour essuyer son fard.

— Il faut que le poëte soit diablement amoureux. Ecoutez... Et Rossini se mit à lire les premiers vers.

— Bravo, bravo! continuez, continuez! pria la Colbrand.

— La suite me plaît encore davantage...

Et Rossini poursuivit sa lecture.

— Charmant! Délicieux! interrompit la reine en se retournant. Eh bien, monsieur mon tyran, que dites-vous de ces vers? demanda-t-elle à son sultan.

— C'est une misérable rapsodie! De qui est ce gribouillage?

— D'un versificateur, qui signe le marquis Silvio Tacconi.

— De Tacconi! répétèrent à la fois les deux autres interlocuteurs.

— Sais-tu lire? demanda Rossini avec un sourire malicieux.

— Voyons ce chiffon de papier ! s'écria Barbaja ; et il arracha les vers des mains du maestro, jeta un coup d'œil dessus comme s'il pouvait lire, et dit ensuite: D'honneur, c'est vrai, le nom de Tacconi se trouve en bas.

— Erreur, mon cher, répliqua Rossini, le nom se trouve ici, en haut.

— En haut ou en bas, n'importe! Le diable enlève le misérable écrivassier ! s'écria l'Othello blanc, enfonçant avec rage le papier dans sa poche. Viens, maestro, viens ; la signora veut changer de toilette, ne la gênons pas davantage. Bonne nuit, Colbrand !

— Bonne nuit, divo maestro, dormez sur vos lauriers aussi paisiblement que moi sur les miens, fit la prima donna en tendant la main à Rossini.

Une tendre pression lui en dit plus que le gros Barbaja n'en put entendre.

Une fois dehors, l'impresario s'attacha familièrement au bras de son ami.

— Coquin, dit-il, tu m'as menti.

— Moi?

— Oui toi, garnement! ne m'as-tu pas raconté que le marquis était parti pour Palerme et qu'il ne reviendrait que plus tard?

— A ma connaissance, Tacconi n'est pas encore ici.

— Et cette pièce de vers?

— Selon toute apparence, il l'a fait jeter sur la scène par un de ses amis.

— L'effronterie de ce vil jocobin me mènera au tombeau. Je le hais tellement, ce Tacconi, que je serais capable de l'égorger de sang-froid.

— Je saurais bien en finir, moi...

— Mais comment?

— A ta place je le provoquerais... au pistolet...

— As-tu perdu la tête? Un homme qui possède une fortune comme la mienne, ne se bat jamais en duel. Passe pour le pauvre gueux qui n'a rien à perdre. Est-ce que par hasard tu aurais envie de te mesurer avec lui?

— Le marquis ne m'a pas offensé...

— Va-t'en au diable! Tu n'as pas plus

de courage que moi. Mais patience... patience ! Le scélérat ne m'échappera pas. Je l'ai dénoncé il y a huit jours. Le ministre, qui n'a rien à me refuser, m'a promis de mettre tous ses limiers en course pour découvrir la piste de ce dangereux démagogue. Dès que nous le tiendrons, nous le renverrons à Gênes sous bonne escorte. On passera une corde au cou du marquis, et pour avoir livré un criminel d'État. Barbaja recevra du roi de Sardaigne une décoration superbe. Justement, maestro. cela me manque encore...

— La corde ou la décoration ?

— Garde la corde pour toi, imbécile. Une fois chevalier de Saint-Lazare ou de Saint-Maurice, mon ami, tous mes vœux sont comblés ; je ne changerais alors ni avec Dieu ni avec saint Dominique, mon illustre patron et homonyme.

— Si l'on te décore, on finira aussi par t'anoblir.

— Et une fois anobli, tu verras ce que je ferai pour toi !

— Marquis Barbaja, chevalier de l'ordre de Saint-Lazare, je me recommande à

votre bienveillante protection, fit le maestro; puis il s'inclina respectueusement en éclatant de rire.

— Lorsque tu auras besoin d'argent, Gioachino, rira bien qui rira le dernier.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

AVANT-PROPOS	I
I.	1
II.	9
III.	17
IV.	27
V.	37
VI.	57
VII.	63
VIII.	72
IX.	79
X.	89
XI.	96
XII.	104
XIII.	115
XIV.	134
XV.	155
XVI.	165
XVII.	177
XVIII.	186

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHEQUE INTERNATIONALE.

ÉDITION SCHNÉE.

ROSSINI.

BRUXELLES. — TYP. DE P.-A. PARYS,
Rue de Laeken, 48.

E. M. OETTINGER.

ROSSINI

L'HOMME ET L'ARTISTE,

traduit de l'allemand

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

par P. Royer.

TOME II.

BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR,
Rue Royale, Impasse du Parc, 2.
1858.

I

Depuis le soir où le — Cygne de Pesaro — et la — Philomèle de Madrid — avaient remporté ensemble une victoire si mémorable, il s'était établi entre eux des rapports d'une nature d'abord toute particulière. Des deux côtés ils s'étaient avoué in petto que, faits l'un pour l'autre, ils se sentaient disposés à s'allier un jour. Mais nulle explication n'était encore survenue entre eux, parce qu'ils avaient peur de la jalousie de

Barbaja, dont ils dépendaient tous les deux plus ou moins, et ensuite parce qu'ils avaient peur d'eux-mêmes. Ils se demandaient si l'un plaisait ou convenait réellement assez à l'autre, pour ne pas courir le danger d'essuyer un refus, lorsque viendrait le moment de l'explication. Ils résolurent donc de ne pas se presser, de sonder le terrain avec toute la prudence possible, de s'assurer de la vivacité de leur penchant, et de ne changer leur plan caché en une attaque ouverte que lorsqu'il leur serait démontré qu'une union entre eux était nécessaire pour leur avenir réciproque.

Ce fut ainsi que grandit insensiblement une de ces liaisons raisonnables, dont la base reposait non sur les assises chancelantes d'une passion éphémère, mais sur les fondements plus solides de l'intérêt mutuel. Au début, alors qu'aucun des champions ne savait encore ce qu'il devait penser de l'autre, on avait recours des deux côtés à toutes les manœuvres imaginables, pour reconnaitre si le cours du papier était en hausse ou en baisse, car toute l'opération n'était en réalité qu'une affaire de négoce

très-importante, un jeu de bourse hardi, dont l'un espérait tirer plus de profit que l'autre.

La Colbrand se disait : Bien que tu sois de six à huit ans plus âgée que lui, tu es assez jolie, assez piquante encore pour enchaîner ce caractère inconstant. Il est temps de songer au mariage, car la femme qui ne se marie pas à trente-cinq ans, est une vieille fille aux yeux défectueux du monde, et comme je n'entends pas me faner dans les bras de Barbaja, je suis bien décidée à me marier dans cinq ans au plus tard.

Rossini se disait : Je suis beaucoup plus jeune, mais mille fois plus pauvre qu'elle. A quoi me sert mon talent, à quoi me sert ma gloire, si je n'ai pas d'argent, beaucoup d'argent? Sans argent, le plus grand génie ne dépend-il pas des caprices de ce monstre à mille têtes, qui aujourd'hui nous élève aux nues, pour nous précipiter, demain peut-être, dans la boue? Je connais le public. Il nous divinise, nous oublie ensuite et nous laisse dans l'indigence et la misère. Aussi je veux me marier, non par

amour — Dieu me préserve d'une telle folie — mais par raison. Et pour un mariage de cette espèce, personne ne me convient mieux que la Colbrand. Son cœur a jeté tout son feu, la fougue de la passion est amortie chez elle ; il ne lui faut pas un enthousiaste, qui, la mandoline à la main, chante à ses pieds des barcarolles et lui jure amour éternel, fidélité sans fin. Il lui faut un homme paisible, sensé, qui lui donne un rang distingué, un nom célèbre. La chose est toute simple. J'épouse sa fortune, elle épouse mon talent, et de cette façon nous ne faisons ni l'un ni l'autre une mauvaise affaire.

Maintenant nous le demandons aux lecteurs, tout cela n'est-il pas très-logique? La plupart des mariages, accomplis par inclination, ont d'ordinaire une triste fin ; la flamme de l'amour s'éteint sous la lave de l'indifférence, et de l'éruption des serments les plus brûlants, il ne reste que les cendres du repentir. Par contre dans les mariages que la raison a conclus, le repentir arrive d'habitude plus rarement, et s'il vient, c'est sous une forme si modérée, que

la maladie se passe sans crise et sans laisser des traces regrettables.

Un matin que notre maestro reconduisait la première chanteuse chez elle au sortir de la répétition, il se hasarda à lui offrir le bras.

— Je l'accepterais volontiers, fit la signora Colbrand, si je ne savais pas que cela suffirait pour exciter les soupçons de mon vieux Céladon. Vous n'ignorez pas que Barbaja est un jaloux forcené et que chaque choriste de San-Carlo est un espion, qui s'empresse de rapporter au sultan tout ce qu'il voit. En apprenant que nous nous sommes promenés ensemble dans la rue, il en conclurait que, renfermés en tête-à-tête, nous nous témoignons plus d'amitié qu'il ne le veut.

— Eh bien, qu'importe! qu'est-ce qu'il peut faire? Résilier votre engagement tout au plus...

— Ce serait la moindre des choses. Je trouverai en Italie et en France dix autres scènes qui m'accueilleront à bras ouverts. Mais nulle part je ne retrouverai un second Barbaja. J'obtiens tout ce que je

veux, malgré son avarice; et nouvelle Danaé, j'ai fait de lui un Jupiter, qui jamais n'est plus séduisant que lorsqu'il arrive métamorphosé en pluie d'or...

— Vous devez avoir économisé déjà une fort jolie somme...

— On fait ce que l'on peut; toutefois je n'aime pas que les étrangers lisent dans mes cartes...

— On se racontait hier dans les salons de lady Monmouth que, depuis quatre ans, la signora Colbrand avait placé cinquante mille scudi environ... Si cela était positivement vrai... je n'hésiterais pas...

— Eh bien... après...?

— A vous en féliciter de tout mon cœur, reprit Rossini, rebroussant chemin par prudence.

— De grâce, parlons d'autre chose. L'argent seul ne fait pas le bonheur, continua-t-elle avec un soupir affecté.

— D'accord; mais comme moyen qui mène sûrement au but, il n'est pas à mépriser...

— Telle est aussi mon opinion, et c'est pour cela que j'ai eu soin d'économiser...

— L'économie, signora, est une belle vertu.

— Avez-vous économisé aussi?

— Jusqu'ici, non... l'homme ne commence à pratiquer cette vertu-là, que lorsqu'il sait pour qui il économise.

— On économise pour soi d'abord, et puis pour un être qui nous aime.

— Quant à moi, signora, je ne suis aimé de personne! répliqua Rossini avec un soupir parfaitement naturel.

— C'est vous montrer injuste envers vous-même. Tout Naples sait que vous êtes un de ces hommes heureux, qui sont aimés de tout le monde...

— De tout le monde! cela veut dire beaucoup et bien peu! Oh! croyez-moi, celui-là seul est heureux. qui est aimé de celle qu'il aime de son côté...

— Et vous, maestro, parmi les femmes dont vous avez eu les faveurs, n'en aimez-vous aucune?

— Pas une seule! appuya Rossini d'un ton solennel.

— Vraiment on serait tenté de vous plaindre du fond du cœur, si l'on ne

craignait d'exciter vos impitoyables railleries...

— C'est me juger fort mal, dit le maestro d'un ton ému.

— Comment se fier à vous? Tous les hommes sont des hypocrites. Pourquoi seriez-vous justement le seul qui fît exception?...

— Angélique! soupira Rossini, en serrant le bras de la signora plus vivement qu'il ne l'avait osé jusqu'alors.

— Maestro, gardez-vous de devenir sentimental. C'est ce que je hais le plus au monde...

Rossini, qui croyait avoir fait un pas en avant, se trouva repoussé bien loin par cette froide admonestation, et son tact si fin, qui ne l'abandonnait jamais, lui inspira l'excellent conseil de toucher aussitôt à une autre corde et de chanter un air tout différent. En habile contrepointiste, il passa soudain du *sol mineur*, ton de l'amour malheureux, au *ré majeur*, ton de la gaieté sans nuages; du soupir sentimental au rire le plus bruyant.

— Permettez-moi, signora, de me moquer un peu de vous.

— Pourquoi donc? demanda la prima donna, désagréablement affectée de cette brusque transition.

— Parce que vous êtes d'une crédulité sans exemple! Parce que vous avez pris une innocente plaisanterie pour la réalité! Moi aussi, signora, je suis l'ennemi juré de toutes les phrases pathétiques ; je déteste les airs langoureux, les soupirs, la sensiblerie et les compliments...

— Et cependant j'avais cru lire dans vos yeux un sentiment, qui me faisait croire...

— Quoi donc, signora ? demanda le maestro en lui saisissant tendrement la main.

— Que vous éprouvez pour moi ce qu'un œil moins exercé que le mien appellerait de l'amour...

— Et si votre œil s'était trompé, femme adorable, si je ressentais pour vous un amour vrai, profond...

— Alors, signor Rossini, ce serait à mon tour de rire, dit la Colbrand, et elle

se mit à éclater à son nez. Hé, hé, maestro, un bon comédien ne doit pas s'écarter aussi vite de son rôle. Malgré tous vos masques, je vous devine...

— Et que croyez-vous?

— Qu'il est temps de parler d'un sujet plus important. Le marquis Tacconi...

— Il est sans doute encore à Palerme.

— Et Barbaja...

— Il se désespère plus que jamais de ce que, malgré sa dénonciation et les recherches les plus actives de la police, il ne puisse réussir à dépister son rival. Les vers que le marquis a fait lancer sur la scène par l'un de ses amis, l'ont convaincu que les démarches du vil carbonaro sont plus sérieuses qu'il ne se l'était figuré d'abord. Il montre ces vers passionnés à tout venant, et s'informe partout si l'on connaît un Génois qui voyage sous le faux nom du marquis Tacconi.

— Donc, il est décidément jaloux... ?

— Au delà de toute expression...

— A merveille; dans ce cas je le tiendrai incessamment en échec et il deviendra plus amoureux de moi que jamais.

— Et qu'en résultera-t-il à la fin?

— La princesse Europe retiendra le taureau Jupiter par les cornes, jusqu'au moment où elle n'aura plus besoin de lui; puis elle ôtera son masque et... elle se jettera dans les bras d'un autre dieu.

— Les miens vous seront toujours ouverts. Angélique! l'amour est une si douce chose!

— Silence, silence! Si vous voulez que nous demeurions bons amis, ne me parlez plus d'amour. L'amour est un fantôme...

— Une chimère...

— Un rêve enfantin...

— Un vieux conte de nourrice.

— Et pourtant ce mot est si joli, si suave...

— Que sans craindre de vous ennuyer, votre admirateur le plus sincère, votre adorateur le plus fidèle...

— Taisez-vous, mauvais plaisant, je ne vous crois plus. Mais j'allais oublier la chose essentielle... voulez-vous accepter un potage chez moi, ce soir après le specta-

cle? demanda la Colbrand, qui était arrivée à la porte de sa demeure.

— Avec bien du plaisir, ravissant lutin.

— Bon! je vous attendrai... mais c'est convenu, pas un mot d'amour...

— L'amour est une sottise!

— A la bonne heure! au revoir, maestro, fit la coquette avec un sourire, et, elle le quitta, après lui avoir tendrement pressé la main.

— Quelle femme! se dit Rossini à lui-même. Déliée comme le serpent, subtile comme l'anguille, et rusée comme le démon, elle échappe en ricanant, au moment où on croit la tenir! Et néanmoins je commence à croire que cette coquette ne m'est pas indifférente, bien que son caractère me paraisse encore indéfinissable. M'aime-t-elle ou ne m'aime-t-elle pas? se demanda-t-il de manière à être entendu des passants.

— Elle t'aime, dit David, qui soudain se dressa devant lui.

— Qui? demanda Rossini, comme sortant d'un rêve.

— Lady Esther Monmouth.

— Ah çà ! es-tu fou ?

— Moi pas, mais milady ; car il y a dix minutes, elle m'avouait, avec des larmes dans les yeux, qu'elle ne pouvait plus dormir depuis qu'elle avait entendu ton *Elisabeth*.

— Et pourquoi cela ? fit le vaniteux Amphion.

— Parce que sa maison est remplie de punaises.

— Oh ! la vieille et pitoyable plaisanterie !

— Affaire de goût, reprit le railleur, et il continua son chemin.

II

Maître Elleboro était choriste depuis huit mois, et ses camarades, qui d'abord l'avaient taxé de fierté, l'affectionnaient maintenant au point que, dans un cas de danger, chacun se serait fait tuer pour lui. Elleboro — tout le monde l'appelait ainsi au théâtre — qui partageait ses gages, c'est-à-dire toute sa fortune, avec les plus

nécessiteux de ses collègues, remplaçait tantôt l'un tantôt l'autre, et ne laissait jamais dans l'embarras quiconque réclamait son aide. C'était en outre un joyeux compère ayant mille facéties dans la tête, et un seul chagrin au cœur. Ce chagrin provenait de ce que Francilla, depuis qu'elle prenait des leçons de musique avec le maestro, qu'il aimait de tout son cœur, semblait n'être plus du tout la même.

Elle n'était plus cette naïve enfant qui à la vue d'un ruban de soie ou de toute autre bagatelle dont Torquato lui faisait présent chaque semaine, le jour où il touchait ses appointements, se réjouissait mille fois plus que la signora Colbrand lorsqu'elle avait arraché une parure précieuse où un châle magnifique à l'avarice de Barbaja. Son œil, autrefois aussi gai, aussi pur que le ciel azuré de Naples, paraissait à présent obscurci par une mélancolie profonde, dont le bon jeune homme, dans sa simplicité, ne pouvait s'expliquer la cause. Francilla était devenue de jour en jour plus sombre et plus taciturne. Comme auparavant, elle stationnait encore à l'entrée

de la Villa Reale, sa corbeille de fleurs à la main ; son costume, sa coiffure étaient toujours les mêmes, mais depuis quelque temps son joli visage avait subi une transformation notable. Ses joues, qui naguère avaient le coloris de la rose, s'étaient revêtues de la pâle nuance du jasmin ; le doux sourire de l'innocence, qui animait le bord de ses lèvres, avait disparu pour faire place à un air sérieux qui assombrissait ses traits autrefois aussi frais que le printemps. Elle, qui chantait auparavant depuis l'aube jusqu'au soir, ne chantait plus désormais que lorsque le maestro la faisait venir chez lui avec son fiancé pour leur donner une leçon de musique. Rossini témoignait à la pauvre orpheline l'affection d'un père, avec un désintéressement qui honorait son cœur. Beaucoup d'autres eussent abusé de la simplicité de la jeune fille délaissée de tout le monde; notre maestro , au contraire, n'avait point d'yeux pour sa beauté sans tache, il n'avait que des oreilles pour sa voix séraphique, argentine, éclatante et docile. Il écoutait les sons qui s'échappaient de sa bouche avec ce bonheur que l'on éprouve à en-

tendre, sous l'ombrage d'un bois de cyprès silencieux, les chants de douleur du rossignol racontant, dans un rhythme d'un éclat inimitable, aux cyprès et aux blanches statues qui sont placées là comme les gardiens muets de ce bois, la mort de la jeune rose que le vent glacial a dépouillée de ses feuilles. Le chant simple, naturel, mélodieux de Francilla le ravissait beaucoup plus que l'armée entière de trilles, de roulades, de cadences et autres fioritures, au moyen desquels la signora Colbrand arrachait de frénétiques bravos au public napolitain.

Et quand Elleboro entendait sa Francilla chanter ainsi sous la direction de son maître, des larmes perlaient dans les yeux du pauvre garçon; il se sentait prêt à tomber à genoux, pour épancher avec ses pleurs toute sa joie et tout son chagrin. Il semblait que Francilla exhalait dans ces sons tout le fardeau de sa douleur secrète. Il lui semblait qu'elle avait des millions de larmes dans la voix, des larmes qui lui brisaient le cœur, des larmes qui vous disent qu'elles sont intarissables. Il se demandait

alors cent fois quelle pouvait être la source de ces larmes, la cause de cette douleur, et lorsque le soir il ouvrait la fenêtre de sa chambrette, et que, la guitare à la main, il levait la tête vers les étoiles en pensant aux yeux de Francilla, il chantait un air langoureux et triste, qui cependant portait la consolation dans son âme. Puis il allait se reposer avec son image dans le cœur et une prière sur les lèvres, une prière pour Francilla et pour le maestro. Ces deux êtres n'étaient-ils par les seuls au monde qu'il aimât avec toute l'ardeur de la plus vive reconnaissance !

Un jour que Torquato venait de recevoir ses gages, il résolut d'acheter un bel anneau pour sa maîtresse, dût-il dépenser tout son avoir, et ensuite jeûner huit jours ou mourir de faim.

— Quelle joie sera la sienne lorsque je lui demanderai en l'abordant : Sais-tu ce que je tiens là dans la main? Elle sourira et voudra deviner : Un crucifix... un scudo... un billet de loterie... Rien de tout cela ! Connais-tu ceci? lui dirai-je en lui montrant l'anneau d'or ; Francilla, c'est ta

bague de fiançailles! Elle bondira de plaisir! Elle ne soupirera plus et redeviendra fraîche et jolie comme auparavant, alors qu'elle n'apprenait pas encore à chanter chez le maestro. Peut-être sa poitrine est-elle faible; fatiguée des efforts qu'elle fait pour chanter, peut-être veut-elle me cacher ses souffrances ainsi qu'à notre maître, afin de pouvoir continuer ses études. Oui, j'y suis, c'est bien cela! Mais je le dirai au maestro aujourd'hui même, et demain elle cessera ses leçons, aussi vrai que je me nomme Torquato et que j'aime Francilla plus que moi-même.

Puis il se rendit chez un bijoutier, lui acheta une bague en or de cinq scudi, et courut d'un seul trait au jardin du palais.

Francilla était assise sur un banc à l'ombre d'un pin et effeuillait, toute pensive, une rose dont elle jetait les jeunes pétales dans le sable. Torquato s'approcha d'elle; mais elle ne le vit pas.

— Francilla! murmura-t-il tout bas, pour ne point l'effrayer.

— C'est toi, Torquato? Viens, mon ami; assieds-toi à mon côté.

— Dis-moi, mon ange, à quoi songeais-tu ?

— A rien, à rien ! repondit-elle d'un son de voix qui laissait deviner qu'il ne partait pas du cœur.

— Sois franche, ne me cache rien, absolument rien.

— Je songeais à l'avenir, répliqua-t-elle avec un gros soupir.

— Ne me disais-tu pas dernièrement que l'avenir ne t'inquiétait plus, depuis que le maestro, mon ami, a promis de se charger de toi ?

— Et pourtant il m'apparaît à présent plus triste que jamais !

— Est-ce que tu es malade, Francilla ? demanda Torquato avec une émotion visible.

— Je serais tentée de le croire...

— Voyons, mon enfant, qu'est-ce qui te tourmente ?

— Une agitation qui ne me quitte jamais ; une angoisse qui me déchire le cœur, une douleur, un sentiment de peine que je ne puis définir.

— Le chant te fatigue...

— Tu te trompes, Torquato. C'est justement lorsque je chante que je me sens mieux et plus à mon aise que jamais.

— Et cependant ta voix tremble et elle dénote une souffrance telle que, chaque fois que je t'entends chanter devant le maestro, je suis pris d'une envie invincible de pleurer...

— Que tu es bon ! dit Francilla en souriant avec effort. Ne te chagrine pas pour moi. Ma douleur passera ; je tâcherai de redevenir gaie.

— Ah ! Francilla, combien je serais heureux ! Il y a des moments où je me figure que tu ne m'aimes plus, et que c'est la seule cause de ton affliction. N'est-ce pas, mon ange, je suis fou ? Je m'imagine des choses auxquelles tu n'as jamais songé... Tu te tais... voilà la tristesse qui te reprend... Réponds-moi, Francilla, réponds-moi ! répéta le digne jeune homme d'une voix tremblante.

— Je suis malade, Torquato. Mon cœur bat avec violence, mon sang bouillonne, comme si j'avais commis un crime... et cependant je n'ai aucune faute à me repro-

cher, dit l'innocente enfant en baissant involontairement les yeux.

— Je n'insisterai pas davantage, je ne te forcerai point à m'avouer ce que tu ne veux pas me dire de ton plein gré ; mais je t'adresserai une prière : Oublie ce qui t'afflige, prends courage, et avec l'aide de Dieu et de la madone, ta gaieté reviendra bientôt. Ton Torquato fera tout pour te distraire. Du matin au soir je te chanterai les airs que tu préfères, je te raconterai de joyeuses anecdotes, et je ne m'arrêterai que lorsque tu souriras aussi gentiment qu'autrefois. Devine, *bella ragazza,* ce que je viens d'acheter pour toi, ajouta-t-il en élevant en l'air sa main fermée, afin que Francilla ne pût l'atteindre. Devine, devine !

— Un poignard? fit la jeune fille.

— Francilla, tu me fais peur ! balbutia Torquato, dont un frisson glacial parcourut tous les membres. Comment une pieuse enfant de ton âge peut-elle songer à des choses pareilles ?

— Ne t'ai-je pas dit que je suis malade, très-malade ?

— Ne t'ai-je pas répondu que tu guériras, dès que, par amour pour ton pauvre Torquato, tu auras repoussé loin de toi les sombres pensées qui t'agitent?

— J'essaierai, répliqua la malheureuse jeune fille avec un sourire forcé. Je m'entends mal à deviner et je suis très-curieuse, tu le sais. Dis-moi donc ce que tu m'as acheté?

— Regarde, Francilla! exclama le brave garçon ; une bague, une bague en or! Comprends-tu ce que cela signifie? C'est un anneau de fiançailles!

La bouquetière tressaillit. Torquato, qui par bonheur ne s'en était point aperçu, continua :

— Nous ne sommes plus des enfants! Tu as seize étés ; je suis presque de quatre ans plus âgé que toi, et bientôt — le maestro me l'a dit hier — je serai assez avancé pour pouvoir chanter quelques petits rôles. Dès lors je serai un homme, je pourrai conduire ma petite fiancée à l'autel et assurer à ma femme bien-aimée un avenir tranquille. Jusque-là, mon ange, porte cet anneau, poursuivit-il, et il le lui

passa au petit doigt de la main gauche, porte-le comme un talisman. Il te préservera des mauvaises pensées et — quand tu songeras encore à mourir — il te rappellera ton fidèle Torquato, qui ne peut vivre sans toi, et qui, si tu mourais, te suivrait au tombeau !

— Torquato ! s'écria la jeune fille en sanglotant, et elle tomba dans ses bras.

— *Tesoro mio !* fit le choriste en la pressant sur sa poitrine et en essuyant avec ses baisers les perles qui s'échappaient des yeux de Francilla.

Éclairé par les rayons du soleil couchant, ce groupe éploré, que le pin recouvrait de son chaste ombrage, eût pu servir de modèle au ciseau de Canova ou au pinceau d'un Carlo Dolce.

La douleur aussi a son auréole.

III

Un soir le sultan de San-Carlo avait mandé son cuisinier, dans le dessein de lui faire une communication de la plus haute

importance. Hector-Ménélas Coquillard— Parisien et élève d'Alexandre Viard, le célèbre maître d'hôtel de Napoléon —était en tous points un étrange original, dont nous allons esquisser légèrement le portrait. C'était un nouveau Vatel depuis la cime de son bonnet de coton blanc jusqu'à la pointe de ses souliers; ambitieux à l'excès, il considérait la cuisine comme l'art des arts et se prenait lui-même pour le premier artiste des Deux-Siciles. Placé jusqu'à la fin de 1814, en qualité de *cuisinier extraordinaire*, à la tête de l'office du roi Joachim Murat, Coquillard s'était brouillé avec le beau-frère de l'empereur des Français, parce qu'un jour il lui avait reproché d'avoir manqué un pudding. L'artiste culinaire avait exigé sur-le-champ son congé et juré une haine éternelle à Joachim Ier. Lorsque, sur les ordres d'une commission militaire, le roi Murat fut fusillé au château de Pizzo, le 13 octobre 1815, Coquillard, qui venait d'entrer au service de Barbaja, avait osé illuminer, comme pour une fête, les fenêtres de sa demeure, située sur les derrières dans une

cour, afin de caresser sa vieille rancune et de donner une éclatante satisfaction à son orgueil ulcéré. Maître Coquillard, ainsi que tout cuisinier, était en outre un aristocrate incarné, et comme tel, un des plus chauds partisans de l'ancien régime. Mais Coquillard ne se montrait pas seulement habile dans la pratique de l'art culinaire ; il en possédait aussi parfaitement l'histoire et se plaisait beaucoup à faire parade de ses connaissances. De plus, à l'instar de tout cuisinier, il était amateur de la musique italienne. Dans son contrat, il s'était réservé, pour toute la durée de son engagement, une place dans une loge du deuxième rang et il entretenait une jolie choriste que Barbaja surnommait la pâle bécassine à cause de sa petite et maigre figure, et qui du reste faisait bonne chère, attendu qu'elle recevait de l'office les morceaux les plus délicats. Barbaja savait tout cela, et néanmoins il ne se sentait pas le courage de s'en plaindre à son cuisinier, parce que Coquillard, avec ses cheveux poudrés à blanc et ses manchettes finement brodées, était le seul de tous les serviteurs

qui imposât à son maître. Il se révoltait à la moindre grossièreté que ce dernier lui adressait, et savait si bien l'intimider en le menaçant de partir sur-le-champ, que Barbaja, qui, à tout au monde, préférait une bonne table, ménageait son cuisinier comme un œuf à la coque.

— Maître Coquillard, dit l'impresario à son docte et élégant cuisinier, je t'ai fait prier de m'accorder un moment d'audience, pour te prévenir que c'est après-demain la fête de la signora Colbrand.

— Bien ; qu'est-ce que cela me fait ?

— Écoute-moi, maître Coquillard. En l'honneur de la Colbrand, je donne un dîner auquel j'ai invité, outre la reine de la fête, la Comelli, David et Garcia, Rossini et son excellent élève, le compère Elleboro. Il est bien entendu, mon cher ami, que le choix des mets et la distribution du service sont entièrement livrés à ton talent sans égal; seulement, maître Coquillard, j'ai voulu te recommander de ne pas oublier le plat favori de la Colbrand.

— La signora Colbrand, fit le cuisinier en redressant fièrement son col de che-

mise, est une petite friande, qui a un grand nombre de plats favoris; le diable devinerait celui qu'elle préfère.

— Maître Coquillard, répliqua le sultan, qui en face de son cuisinier se piquait de la plus fine courtoisie, je me permets de te rappeler que son côté le plus faible est la *côtelette à la Couthon*.

— *La côtelette à la Couthon!* s'écria le cuisinier en reculant de trois pas. Signor Barbaja, Hector-Ménélas Coquillard vous supplie de rétracter à l'instant cette grossière injure.

— Est-ce que je t'aurais offensé? demanda l'impresario, tout effaré. Comment cela? Pourquoi?

— *Des côtelettes à la Couthon,* avez-vous dit. Je n'ai jamais connu cette espèce de côtelettes.

— Tu leur donnes peut-être un autre nom?

— Selon moi, il n'y a que des *côtelettes à la Soubise*. A l'époque de la Terreur, alors que l'art des arts était en pleine décadence et qu'on ne voyait plus que des gargotiers, les *côtelettes à la Soubise,* un

des faits les plus glorieux du maréchal de Soubise, durent accepter l'humiliation d'être changées en *côtelettes à la Couthon*. Georges Couthon, ce régicide, qui au lieu de Couthon se faisait appeler — Caton — ce monstre qui, se sentant altéré à la suite d'un violent débat, demanda — un verre de sang — cet affreux jacobin, ne s'entendait pas plus aux hautes intuitions de l'art culinaire que mon lévrier — lequel repose en paix, ajouta-t-il en essuyant une larme dans l'angle de son œil droit — ne s'entendait à la musique italienne. Ce fut donc une profanation, un blasphème, que de sacrifier le nom fameux de l'un des plus illustres gourmands à la gloire usurpée d'un abominable jacobin. Le cœur me saigna, je versai des larmes amères, alors qu'en 1793, je lus sur toutes les cartes des restaurateurs de Paris, ces mots : *Côtelettes à la Couthon*. Que tout le monde les appelle ainsi, Hector-Ménélas Coquillard est fier de pouvoir proclamer qu'il ne les a jamais reconnues. Lorsque Louis XVIII monta sur le vieux trône des lis, lorsque, sous son sceptre béni, le noble art des arts recom-

mença à fleurir, la restauration rendit leurs anciens droits au maréchal et aux côtelettes inventées par lui ; les *côtelettes à la Couthon* redevinrent les *côtelettes à la Soubise,* c'est ainsi qu'on les appelle encore, et c'est ainsi qu'on les appellera après des siècles; et quand le nom de Couthon sera depuis longtemps oublié, la postérité la plus reculée, dans sa reconnaissance, célébrera encore le nom du prince de Soubise, non pas à cause de la bataille de Rosbach, qu'il perdit par hasard, mais à cause de ses côtelettes de veau.

— En vérité, maître Coquillard, je ne sais ce que je dois le plus admirer en toi : ton habileté d'artiste ou ton profond savoir. Mais pour en revenir à notre mouton — c'est à dire à la signora Colbrand — j'oserai encore ajouter un mot en sa faveur. Outre les *côtelettes à la Cou...* non, *à la Soubise,* elle a commandé aussi un pudding à la Nesselrode.

— Sacrebleu ! jura le cuisinier en bondissant. C'est à vous faire sauter en l'air.

— Pourquoi donc cela, mon ami ?

— Parce que ce Russe de Nesselrode n'a

pas plus de droits au titre d'inventeur du pudding en question, que Joachim Murat à celui de héros, répondit le Tacite des cuisiniers, en puisant une prise dans une tabatière en or, garnie de diamants, dont lui avait fait présent l'ex-reine Marie-Annonciade, sœur de Napoléon. Ce prétendu pudding à la Nesselrode, cette sainte légende des gourmands, sort du cerveau d'un de mes camarades d'école nommé Hubert

— Et qu'est-ce que c'était que cet Hubert?

— L'ami intime et le maître d'hôtel de lord Falmouth. Hubert, comme un second Christophe Colomb, découvrait journellement pour le palais de sa seigneurie un nouveau monde, ou un nouveau plat, ce qui revient au même selon Brillat-Savarin, C'est lui qui a mis au jour ce précieux pudding dont plus tard, au congrès de Vienne, le cuisinier du comte Nesselrode se déclara effrontément l'auteur. Prisez-vous, signor Barbaja? ajouta-t-il en présentant la tabatière à l'impresario.

— Merci, merci, maître Coquillard ; mais de grâce, continue.

— Mon ami Hubert qui, à l'exemple de votre très-humble serviteur, était excessivement chatouilleux à l'endroit de l'honneur, traita cet homme de plagiaire. Le Scythe offensé prétendit que mon camarade était un âne, Vous comprenez, signor, que l'ami et le cuisinier de lord Falmouth ne pouvait recevoir froidement une pareille injure. Hubert lui envoie un cartel, le Vandale accepte. On tire à la distance d'une serviette, Hubert tombe, l'usurpateur reste debout, et de même que l'Amérique, découverte par Christophe Colomb, porte à tort le nom d'Améric Vespuce, de même le pudding de mon immortel ami Hubert porte injustement celui de Nesselrode.

— Maître Coquillard, vous savez tout !

— Un homme qui a étudié à Paris, sous les auspices du grand Grimod de la Reynière (1), doit savoir tout ce qui a rapport à son art.

— Ne m'as-tu pas raconté qu'entre autres célébrités, tu as aussi personnellement connu Grétry ?

(1) Editeur du célèbre *Almanach des Gourmands*, dont il a paru huit livraisons à Paris — 1803.

— Mes mains ont improvisé pour lui plus d'une omelette aux confitures. Grétry avait autant de réputation comme gourmand que comme musicien. Lorsqu'il se sentait en verve pour composer, il se glissait dans ma cuisine, afin de s'inspirer au parfum de mes casseroles. Aussi le digne homme a-t-il inscrit son nom sur mon album.

— Vends ton autographe à lady Monmouth ; elle t'en donnera cent guinées.

— A aucun prix je ne me déferai de cette sainte relique.

— Dis-moi, maître Coquillard, comment s'appelait donc cet Anglais qui, nouvel Apicius, dévora en six années une fortune de cent cinquante mille livres sterling ?

— Il s'appelait Thomas Rogerson, et il parcourut presque toutes les contrées du globe, uniquement pour goûter des friandises de toutes les nations. Il engagea le cuisinier de l'empereur de Russie Alexandre, et lui fit une rente annuelle de deux mille livres. C'était un maître celui-là ! En Chine et aux Indes, au Mexique et au Brésil, il entretenait des agents, chargés de lui fournir les mets les plus succulents.

— Et enfin? demanda Barbaja, à qui l'eau était venue à la bouche.

— Après avoir dépensé tout son bien jusqu'à la dernière guinée, il s'acheta un ortolan, le prépara selon toutes les règles de l'art, le mangea du meilleur appétit, et puis...

— Et puis?

— Il se pendit, acheva maître Coquillard; après quoi, il fit une légère mais très-respectueuse révérence et s'éloigna.

— L'amusant personnage! s'écria l'impresario, resté seul avec lui-même et avec son appétit. C'est un manant, mais il entend son affaire. Si je n'étais Domenico Barbaja, impresario du théâtre San-Carlo, fermier des jeux et millionnaire, je voudrais être maître Coquillard. Un bon cuisinier a bien plus de valeur que cinq maîtresses et dix amis; je chargerai ma Civette de composer un dithyrambe sur les mérites du mien. Rossini le mettra en musique.

IV

Dans la soirée qui précédait l'anniversaire de sa naissance, la signora Colbrand reçut une lettre qu'elle attacha au large cadre doré de sa psyché, sans se donner la peine de l'ouvrir, car à l'écriture de l'adresse elle avait reconnu que celui qui la lui envoyait n'était autre que le marquis Tacconi, dont nous avons déjà si souvent parlé.

Une heure après, un laquais tout habillé de rouge et galonné de tresses d'argent, apporta un élégant billet, accompagné d'un carton d'un assez grand volume. Lorsque la caméristé de la signora demanda au messager le nom de son maître, celui-ci répondit qu'il lui avait été enjoint de le taire ; qu'il croyait cependant que, d'après le contenu du billet, mademoiselle Colbrand en reconnaîtrait de suite l'auteur. Zerline, à qui sa maîtresse, accoutumée à recevoir le jour de sa fête une infinité de présents, avait donné l'ordre de tout accepter, prit naturellement aussi le carton, assez pesant du reste, et le porta sans re-

tard dans la chambre de la signora. Celle-ci, persécutée par l'ennui, lisait un vieux bouquin français — *Ruses d'amour, pour rendre contents ses favoris* (1).

—De quelle part? demanda la Colbrand en examinant le carton d'un air surpris.

— De la part d'un de vos adorateurs, qui s'enveloppe d'un voile mystérieux, dans l'intention apparemment de piquer la curiosité de la signora; toutefois, d'après ce que m'a dit le domestique, ce billet soulèvera le masque dont son maître a jugé à propos de se couvrir.

— Donne! s'écria la chanteuse. L'écriture de cette suscription ne m'est pas connue. Voyons! poursuivit-elle en rompant le cachet avec une impatience croissante et en jetant les yeux sur la signature; pas de nom! Rien de plus que cette formule de politesse ordinaire — un de vos plus sincères adorateurs. — Oh! mon Dieu! le nombre en est si considérable, qu'il est difficile de deviner celui qui parmi eux est le plus sincère. Mais que nous écrit ce sincère adorateur? — Elle lut :

(1) Ce livre, assez rare, parut en Hollande en 1679.

« Chère signora, permettez à l'un de vos amis inconnus, de ne pas attendre jusqu'à demain pour vous souhaiter votre fête. Recevez, femme adorée, les vœux que je forme pour votre bonheur, et en même temps une toute petite bagatelle, comme un faible témoignage de mes sentiments dévoués. *Honni soit qui mal y pense!* »

— Une toute petite bagatelle, répéta-t-elle. Dans tous les cas, cet homme est d'une réserve remarquable. Mais si le contenu de cette boite n'est pas plus attrayant que la teneur de ce billet, notre ami inconnu aurait bien pu s'épargner la peine de venir déjà nous rappeler aujourd'hui que demain nous sommes plus âgée d'un an. Ouvre ce carton! dit-elle à la chambrière.

Mais ouvrir le carton n'était pas chose aussi aisée que la signora se le figurait et que peut-être maintes de nos charmantes lectrices se le figurent. Le couvercle était assujetti avec des ficelles qui traversaient le fond de la boite, de manière à ne pouvoir être enlevé que difficilement, et qu'après avoir coupé et retiré successivement tous les liens. Et lorsque enfin le cou-

vercle fut ôté et que la signora put plonger son regard dans l'intérieur du carton, qu'y vit-elle? D'abord une couche de fine paille de jonc, puis un gros cahier de papier de soie, suivi d'un deuxième, d'un troisième cahier, et au fond, tout au fond...

Comme nulle de nos lectrices ne pourrait deviner ce qui constituait le noyau de cette enveloppe, nous ne les laisserons pas chercher davantage inutilement et nous leur dirons ce que la signora trouva au fond de la boîte, — Un objet de couleur verte, extrêmement petit, d'une finesse transparente; un objet qni n'était ni d'émeraude ni d'or; un fragment tout à fait insignifiant et sans valeur de ces arbres avec les feuilles desquels Ève, après sa chute, avait recouvert sa nudité dans le paradis terrestre — *une misérable feuille de figuier,* étendue sur un coussin de satin blanc, sur lequel était brodé avec de la soie noire le nom scientifique du figuier — *Ficus carica.*

La signora Colbrand, en voyant son attente si amèrement déçue, se pinça les lèvres et fut prise d'une violente colère. Elle

avait sous les yeux la preuve convaincante que le plus sincère de ses adorateurs l'avait mystifiée et s'était joué d'elle. Elle avait espéré des dentelles de Bruxelles ou des étoffes précieuses, et on lui envoyait une feuille de figuier! N'était-ce pas une méchante allusion à la transparence habituelle de sa toilette? — Dans sa fureur, elle eût été capable de fouler aux pieds et d'envoyer aux galères le plus sincère de ses adorateurs, le railleur impudent qui n'avait pas craint de l'outrager. Elle arpentait sa chambre avec rage, se demandant qui pouvait lui avoir joué ce tour? Elle chercha, elle chercha.

— Barbaja? Il est trop bête pour de pareilles plaisanteries. Rossini? Il est trop bon. David? Ce pourrait bien être ce mauvais garnement... Mais j'y suis! s'écria-t-elle tout à coup, oui, c'est bien cela! C'est la Comelli, ma rivale, qui crève de dépit parce que ma garde-robe éclipse la sienne. Attends, malicieuse vipère, perfide Française, tu ne m'auras pas attaquée impunément! ajouta-t-elle furieuse, et elle jeta un regard courroucé sur le coussin de soie.

Qu'est-ce que je vais faire de cela? Je ne puis garder cet objet, sans me mettre en colère en songeant que cette vile Française a osé me mystifier. Emporte-le, emporte-le, dit-elle à sa camériste, jette-le dans la rue, jette-le sur le fumier, jette-le où tu voudras.

Au même instant survint le signor Barbaja. Zerline, qui savait qu'ils ne voulaient pas de témoins auprès d'eux, se retira.

— Tu arrives à propos! lui cria-t-elle en allant à sa rencontre.

— Qu'y a-t-il donc? demanda l'impresario, tout épouvanté de l'agitation de la Colbrand.

— Demain matin, à la première heure, j'entends que tu congédies la Comelli, cette Française étique.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle m'a offensée, insultée, déshonorée. Vois-tu là-bas ce coussin?

— Oui, Colbrand.

— Sais-tu lire?

— Non, Colbrand.

— Quel dommage! s'écria la chanteuse

en fureur. Sur ce coussin se trouvait une feuille de figuier, que cette exécrable Française, jalouse de la richesse de ma garde-robe, a osé m'offrir pour présent de fête!

— La Comelli?

— Eh! sans doute. Il n'y a qu'elle qui soit capable d'une telle infamie. Il faut que tu la renvoies aujourd'hui même.

— Mais réfléchis donc.

— Inutile de réfléchir. Si elle reste, je pars. Vois-tu cette lettre attachée à ma glace? Je l'ai reçue, il y a une demi-heure, de Palerme.

— C'est de Tacconi? Et que t'écrit-il cet affreux carbonaro?

— Je m'étais proposé de n'ouvrir cette lettre qu'en ta présence.

— Lis, Colbrand, lis! s'écria Barbaja, dont la jalousie se réveillait plus brûlante que jamais.

La prima donna déplia le papier et lut du ton le plus indifférent:

« Vous vous étonnerez, adorable signora, qu'après un si long intervalle, je vous donne enfin un signe de vie. Mon départ

de Naples a été si précipité, que je n'ai eu ni le temps ni le courage de vous faire une visite pour vous dire adieu de vive voix. Grâce au ciel, des amis dévoués m'ont appris assez à temps que la police de Naples, en suite de la dénonciation d'un lâche rival — que Dieu maudisse. »

— C'est de moi qu'il veut parler, interrompit Barbaja.

— « Avait mis en route ses limiers pour découvrir ma retraite, ce qui aurait eu lieu infailliblement, si je n'avais été prévenu de leurs recherches assez tôt pour prendre la fuite. Mais ici des espions m'entourent également, et je ne suis pas en sûreté. Aussi ai-je pris la résolution de me rendre à Malte et de ne revenir à Naples, qu'après avoir obtenu ma grâce par l'influence de ma famille qui demeure à Gênes. Alors, je punirai avant tout mon dénonciateur, et une fois cette pierre hors de mon chemin, j'emploierai tous les moyens imaginables pour vous déterminer à céder à mes ardentes prières. »

— Ah! il veut m'écarter de son chemin? s'écria Barbaja qui, bien que plus

vantard, plus fanfaron que Falstaff, était encore plus poltron que lui.

— Le marquis est fou, dit la Colbrand en continuant sa lecture de l'air le plus calme.

« Je vous informe en même temps qu'il y a huit jours, mon avocat a reçu à Gênes mes pleins pouvoirs pour demander mon divorce, et qu'aussitôt ce dernier obstacle renversé, je vous offrirai ma main et mon cœur. »

— Décidément, il est fou à lier !

— L'amour est capable de tout, fit la Colbrand, et elle poursuivit paisiblement :

« Je vous écrirais plus souvent, mais je crains que les lettres que j'adresse à Naples ne soient interceptées par la police, et que je ne la mette ainsi sur ma trace. En conséquence, ne vous étonnez pas si des semaines, si des mois peut-être s'écoulent, avant que vous receviez encore des nouvelles de votre fidèle Silvio. »

— Ce Silvio m'a ravi le repos, le sommeil et l'appétit. Depuis que ce maudit marquis est venu se placer entre toi et moi, comme un fantôme, j'ai maigri de huit

pouces et neuf lignes. Si cela continue, je ne serai bientôt plus qu'un squelette que l'on pourra exhiber aux foires pour de l'argent.

— Tu ne souffriras pas davantage à cause de moi.

— Colbrand, que veux-tu faire?

— Écrire au marquis que je suis décidée à le rejoindre à Palerme et à le suivre, fût-ce au bout du monde.

— Tu l'aimes donc?

— Je commence à croire que les sacrifices qu'il se déclare prêt à faire pourraient m'inspirer pour lui, sinon de l'amour, du moins de la pitié.

— Ah çà! Colbrand, point d'enfantillage. Ne repousse pas le certain pour l'incertain. Le marquis est un jeune écervelé, un coureur d'aventures. Ce que tu possèdes en moi, tu le sais. On me traite d'avare, de ladre, eh bien, je te prouverai, mon trésor, que je ne suis rien de tout cela. Tu apprendras demain que Barbaja, le plus fieffé butor de Naples, est cependant un homme qui sait vivre,

— Et la Comelli? demanda la rusée

fille d'Ève, pressentant sa nouvelle victoire.

— Elle attend dans l'antichambre, annonça la camériste entrée *a tempo*, et désire parler à la signora.

— Par exemple ! quelle audace !

— Laise-la venir, Colbrand.

— Dis-lui que je suis prête à la recevoir.

Au bout d'un moment, parut la signora Comelli dans une toilette d'une simplicité extrême, mais d'un goût exquis.

— Angélique, dit la jeune Française de l'air le plus aimable et le plus cordial, permettez que votre fidèle amie vous embrasse.

— Puis-je savoir ce qui me procure le plaisir extraordinaire de votre charmante visite à une heure aussi inaccoutumée ?

— C'est demain votre fête, Angélique. J'ai voulu être la première à vous féliciter du plus profond de mon âme.

— Vous arrivez trop tard ; une personne, que probablement vous connaissez, vous a déjà devancée.

— Oh ! quel dommage ! J'en suis désolée ! Mais enfin je serai la seconde qui

se joindra à la première. Belle Angélique, permettez à une amie qui a mille raisons pour vous estimer et vous aimer, de vous offrir cette petite broche insignifiante, en guise de souvenir. Acceptez-la de bon cœur. *Honni soit qui mal y pense !*

— Ces derniers mots se trouvent également dans le billet que voici. Signora, vous vous êtes trahie vous-même. Hypocrite ! s'écria la Colbrand ne pouvant plus dominer sa colère ; sortez !

— Ciel ! qu'avez-vous donc ? exclama la Comelli avec effroi.

— Connaissez-vous cette écriture ? demanda la prima donna qui, en proie à la fureur, tenait la lettre anonyme sous les yeux de la Française tremblante devant elle, et la toisait de la tête aux pieds d'un regard écrasant.

— Non, je ne la connais pas ! répondit sa rivale avec une entière assurance.

— En feriez-vous le serment ? s'écria la Colbrand.

— Sur mon Dieu, je ne connais pas cette écriture !

— Eh bien, tu le vois, fit l'impresario

tout ému, tu accusais injustement ton amie !

— Signora Comelli, reprit la chanteuse en se calmant, je vous avoue que je vous ai soupçonnée d'avoir écrit cette lettre. Mais en présence d'un témoin vous affirmez que cette écriture vous est inconnue, et comme je vous crois incapable d'un parjure, je me sens obligée de vous demander sincèrement pardon.

Ce disant, la Colbrand serra sa rivale dans ses bras avec une majesté théâtrale, et pour sceller la réconciliation, lui imprima un baiser sur le front.

— Quel touchant tableau ! exclama le sultan, d'un ton où perçait une légère ironie.

— Angélique, vous m'avez fait bien mal...

— Plus un mot là-dessus ! J'espère que vous ferez à monsieur Barbaja et à votre amie le plaisir d'assister à la fête de demain ?

— J'y viendrai. Pour aujourd'hui je ne veux pas vous gêner davantage. Excusez-moi de vous avoir dérangés. Bonsoir,

monsieur Barbaja ; dormez bien, ma chère Angélique, dit la Française avec un délicieux sourire ; elle embrassa sa chère amie une deuxième fois avec une grande affectation de tendresse, et pimpante et gracieuse, elle gagna la porte.

La Colbrand ouvrit l'étui de maroquin vert pour voir ce qu'il renfermait.

— Franchement cette broche est du plus mauvais goût , fit-elle en examinant le bijou avec attention.

— *A caval donato non guardar in bocca* (on ne regarde pas la bouche d'un cheval qu'on reçoit en présent), repartit le signor Domenico.

— N'importe ! La Comelli n'en est pas moins une intrigante , une venimeuse araignée, que j'entourerai d'espions afin de m'assurer si elle n'est pour rien dans l'affaire de cette feuille de figuier.

— Méfiante comme un juif ! grommela Barbaja.

V

Le festin que l'impresario par la grâce de Dieu donnait le lendemain en l'honneur de sa Pompadour, dans la vaste salle de sa galerie de tableaux, était une de ces joyeuses orgies qui se distinguent par le ton de liberté qui y préside. La gaieté sans frein, la plaisanterie sans bornes régnaient à la petite table et mettaient les convives, dont le nombre ne dépassait pas celui des muses, dans cette aimable disposition d'esprit où les épicuriens, secouant tous les soucis de la vie terrestre, vident jusqu'au fond la coupe enchanteresse du plaisir et se sentent aussi contents que les dieux dans l'Olympe, aussi heureux que les croyants dans le paradis de Mahomet.

Entre la reine de la fête et la signora Comelli, était assis le sultan de San-Carlo, comme une feuille de papier brouillard entre deux feuilles de papier vélin doré sur tranche. A côté de la Colbrand se trouvait Rossini; près de celui-ci, maître

Elleboro; venaient ensuite David et Paccini, Garcia et l'abbé Totola, à qui était échu l'honneur d'être le voisin de la jeune chanteuse. Ce dernier était la victime qui paraissait n'avoir été invitée que pour servir de plastron aux saillies des autres commensaux, de point de mire à leurs plaisanteries. Destinée inévitable de tout homme condamné, par la pauvreté et le désir de bien vivre, à parcourir comme un honteux parasite les déserts de sable d'une triste existence, pour apaiser par-ci par-là sa faim et sa soif sur les gras pâturages d'une riante oasis. Un parasite de cette espèce est pour le reste des convives comme le zéro pour une série de nombres; par lui-même il n'a aucune valeur, bien qu'il augmente la valeur et l'importance des autres chiffres. Maître Elleboro, qui jusque-là, n'avait jamais pris part à un repas de ce genre, appartenait également à cette classe d'individus qui ne sont invités que pour le divertissement des autres. L'ancien lazzarone, pour qui la serviette était un meuble inconnu, se trouvait tout d'un coup attablé, lui timide novice, au milieu des

viveurs et des gourmands les plus raffinés.

A peine la signora Colbrand avait-elle pris possession de son fauteuil orné de fleurs et de guirlandes, que Barbaja lui tendit un petit livre relié en maroquin rouge, en lui disant :

— En qualité de reine de la fête, je dois te soumettre le menu du banquet.

La favorite ouvrit le livre, et sa surprise fut extrême en y trouvant, au lieu d'une carte à manger, une collection de billets de banque de toute sorte, dont le total s'élevait à vingt mille francs. Ces billets de banque — autrichiens, anglais et français entremêlés — étaient attachés aux feuillets du livre à l'aide de très-fines épingles.

— Vingt mille francs ! s'écria la prima donna d'un air étonné et joyeux tout à la fois.

— C'est un petit souvenir que Jupiter donne à sa Danaé, fit l'impresario.

— Quelle générosité ! reprit la Colbrand en l'embrassant avec tendresse.

— Et pourtant on dit que je suis un ladre ! Voyons, mes enfants, cela est-il vrai ? Est-ce que je suis un ladre ?

— Non, non ! exclamèrent tous les assistants, à l'exception d'un seul.

— Tiens ! maestro, tu es le seul dont la voix ne se mêle pas à ce concert.

— Dame, mon cher, tu ne m'as encore rien donné, à moi, répondit Rossini.

— Fi ! l'envieux qui ne sait pas attendre ! Ton tour viendra.

— Oui... mais quand ?

— Peut-être plus tôt que tu ne le crois, reprit le sultan en fixant sa serviette à la boutonnière de son habit. Eh bien, abbé Totola, ton appétit est-il bon aujourd'hui ?

— Grâce au ciel, il ne m'a jamais manqué.

— Oh ! pour ce qui est de cela, l'abbé dit vrai. Il dévore comme un loup, fit Paccini.

—Et il boit comme une éponge, ajouta David.

— L'estomac de notre digne abbé, dit Garcia, ressemble au tonneau sans fond des Danaïdes.

— Trois estomacs de ce calibre sont capables d'affamer une forteresse.

— Ah çà ! maître Elleboro, s'écria Ros-

sini, pourquoi te tiens-tu grave et immobile comme une statue de cire?

— Est-ce que tes lèvres sont gelées? demanda David. A quoi penses-tu?

— A manger, répliqua Elleboro en jetant un regard affligé sur son assiette vide.

— Désirez-vous encore une cuiller? demanda la Colbrand, qui s'était adjugé la présidence.

— J'ai une cuiller, mais je n'ai plus de soupe, repartit le choriste.

— Quelle naïveté! exclama la signora Comelli, qui semblait s'intéresser beaucoup plus au jeune et robuste garçon qu'à son voisin, vieux, maigre et parfumé de musc.

Le *potage à la Camerani* fut suivi d'un *ragoût en coquille*.

— Sais-tu, Barbaja, dit Rossini, que ton cuisinier devient de plus en plus détestable?

— Au nom du ciel, ne parle pas si haut, je t'en prie.

— Et pourquoi donc parlerais-je à voix basse?

— Pour que tes paroles ne soient pas saisies au vol par un de ses espions, et rapportées aussitôt à maître Coquillard. S'il apprenait que tu as eu la témérité de blâmer un de ses mets, il serait en état de me signifier immédiatement sa démission.

— Le grand dommage, en vérité! Des cuisiniers de sa trempe, on en trouve à Naples par douzaines!

— Malheureux! tu veux donc me perdre? Où rencontrerais-je un artiste de son talent?

— Imagination, mon cher! Coquillard, je te le répète, décline de jour en jour. Depuis qu'il s'est épris de la — pâle bécassine — il sale trop ses plats; ce ragoût aussi est trop salé.

— Vous l'accusez à tort, riposta la signora Comelli. Le cuisinier de notre ami est une des premières notabilités de France...

— Et comme vous êtes Française aussi, interrompit la Colbrand, vous prenez naturellement son parti. Toutefois je partage votre opinion; notre ami Rossini est injuste

envers votre compatriote. Comment l'abbé trouve-t-il le ragoût?

—Délicieux, au point que je suis capable de le chanter sous la forme d'une ode.

— Cela ne veut rien dire, reprit le gai railleur, car notre brave abbé a déjà chanté de bien détestables choses. D'ailleurs mon cher ami Totola s'entend aux mystères de l'art culinaire, tout juste autant que cette vache! Et il désignait un tableau connu de Wouwermans.

—Et comment ce ragoût te plaît-il, à toi? demanda David à son voisin Elleboro.

— Ma foi, je n'ai qu'une seule chose à dire.

— Laquelle?

— C'est que je voudrais pouvoir manger la coquille avec ce qu'elle contient.

— Charmant, charmant! s'écria la Comelli, que l'ingénuité de son jeune vis-à-vis enchantait tellement, que pour se mettre en rapport magnétique avec lui sous la table, elle posa un de ses petits pieds sur le sien, et qu'avec la pointe de son soulier de satin, elle risqua d'abord une pression légère suivie d'une seconde un peu plus forte.

Tout autre eût compris à l'instant ce mouvement si significatif, et se fût empressé d'y répondre. Mais Elleboro, novice encore sous tous les rapports, n'entendit pas ce langage. Il regarda sous la table, retira vivement son pied et se leva.

— Que cherches-tu donc? demanda son rusé mentor, à qui la rougeur subite de la chanteuse n'avait point échappé.

— Un tabouret pour la signora Comelli, répondit Elleboro, sans se douter qu'il livrait à la risée générale la dame sur laquelle sa jeunesse et sa vigueur avaient fait une si vive impression.

Elleboro fut seul à ne pas comprendre la cause de ce rire colossal.

— Je voulais, dit la Française qui avait vite repris contenance, mettre monsieur Elleboro à l'épreuve et m'assurer s'il est réellement aussi fin qu'il le paraît. Le signor Elleboro a brillamment subi cette petite expérience, ajouta-t-elle; et elle se mit à rire de bon cœur avec les autres convives.

— L'abbé Totola devrait essayer de mettre en vers ce joyeux intermède, dit la Colbrand.

— Plus tard, fit David, car pendant qu'il mange, notre grand poëte est sourd et muet ; il n'entend et ne voit rien de tout ce qui se passe autour de lui ; ses cinq sens n'en forment plus à présent qu'un seul ; il mange et déguste uniquement. Tenez, il engloutit en ce moment son second morceau de bœuf ; eh bien, chacun de nous lui lancerait un bouchon à la tête, qu'il ne s'en apercevrait même pas.

— Essayons ! s'écria chaque convive, en prenant le bouchon de la bouteille placée devant lui et en le lançant avec force à la tête du glouton.

L'abbé ne sourcilla pas et continua de manger paisiblement.

— Ma civette, fit Barbaja, a une peau de rhinocéros sur laquelle nos balles n'ont pas la moindre prise. Servons-nous d'armes plus pesantes et jetons-lui les bouteilles à la tête.

Totola, qui paraissait ne rien entendre, ne broncha pas.

— Que chacun prenne sa bouteille ! commanda l'impresario. Dès que j'aurai compté trois, en avant les projectiles !

Tous s'emparèrent d'une bouteille. L'abbé Totola, qui paraissait ne rien voir, continua de manger.

— Attention! cria le sultan, afin de prévenir le parasite de ce qui le menaçait; je commence à compter : un... deux... et...

— Arrêtez, fit Rossini d'une voix tonnante, arrêtez! C'est assez, n'allons pas plus loin. Songez, messieurs et mesdames, au malheur que vous causeriez à ce pauvre abbé! Où notre ami Barbaja trouverait-il un nouveau Métastase, capable de lui écrire une pièce en trois actes pour quatre-vingts misérables francs?

— Maestro, tu as raison, répliqua Barbaja. Tiens, mange, ma civette, nous t'accordons la vie!

— Vive l'abbé Totola! s'écrièrent-ils tous en chœur.

Totola, qui n'avait pas plus entendu ceci que le reste, mangeait toujours de plus belle.

On servit des côtelettes en *papillotes*. Elles étaient si succulentes que Rossini lui-même se hâta de leur rendre justice. L'abbé, qui depuis le ragoût n'avait plus

prononcé une syllabe, laissa tomber de ses yeux de grosses larmes de joie, en avalant sa troisième côtelette. Maître Ellieboro, de son côté, trouva la sienne tellement à son goût, qu'il mangea non-seulement la viande, mais encore le papier qui l'enveloppait.

Puis vint une *dinde aux truffes*.

— Mes amis, fit Rossini, je vous invite à porter avec moi un toast, qui s'adresse à l'être le plus tendre, le plus aimable ; à l'objet de toute mon affection ; à une créature dont la beauté nous force à admirer la toute-puissance de Dieu, — et la bonté de la Providence. Vive cette créature qui nous est chère à tous, vive... la dinde !

— Bravo ! bravo ! s'écrièrent-ils tous, même la Colbrand, qui d'abord avait cru que le premier toast lui revenait de droit.

— Ce que Raphaël est parmi les peintres, poursuivit le maestro, ce que le Tasse est parmi les poëtes, ce que Mozart est parmi les compositeurs et ce que ma ravissante voisine, la signora Colbrand, est parmi les chanteuses, la dinde bourrée de truffes l'est parmi les coryphées de la

table. Vive aussi la signora Colbrand, la dinde de San-Carlo!

—*Evivà!* répétèrent tous les assistants.

La formule de ce toast était si ambiguë, que la reine de la fête ne savait si elle devait en être contente ou blessée.

Le *pudding à la Nesselrode* termina le service. L'abbé Totola se jeta de nouveau sur ce mets avec tant de vivacité et de précipitation, qu'on eût dit que quelqu'un placé derrière lui l'excitait à manger en lui administrant des coups de fouet.

Après une courte pause, on apporta le dessert, qui fut servi devant chacun des huit invités dans un vase d'argent séparé. Au milieu des dattes et des noix, des figues et des amandes, il se trouvait une espèce toute nouvelle de bonbon, sur l'enveloppe duquel était inscrit le nom du galant amphitryon avec la date de la fête de la Colbrand. La signora Comelli, qui aimait passionnément les friandises, déplia une de ces mystérieuses enveloppes, et elle ne fut pas peu étonnée en découvrant une pièce d'or sous le bonbon. Elle ouvrit un deuxième, un troisième, un quatrième

bonbon ; tous renfermaient une pièce d'or. Les autres convives cherchèrent à leur tour, et chacun d'eux trouva dans son vase vingt bonbons avec autant de napoléons ; la Colbrand avait en outre un collier de diamants au fond du sien.

Cette surprise inattendue fit éclater la joie générale. Le champagne coula à flots, tandis que la musique et le chant résonnaient dans l'antichambre.

L'abbé Totola seul fut saisi subitement d'une tristesse extrême. La secousse que cette surprise lui avait occasionnée, avait réagi sur son estomac encombré, et arrêté d'un seul coup son énergique appétit. Par bonheur pour notre poëte, il savait se tirer d'affaire. Lorsqu'il vit qu'il fallait renoncer à manger, il se rejeta sur la boisson, et il but jusqu'à ce que, vaincu par les fumées du vin, on l'eût porté chez lui dans une litière.

Depuis ce jour, au théâtre San-Carlo les pièces de vingt francs ne s'appelèrent plus que les — bonbons de Barbaja.

VI

Trois mois après cette brillante fête — pendant une nuit du mois d'avril 1816 — le signor Barbaja, qui dormait comme un ours, fut brusquement tiré de son sommeil, pour apprendre la terrible nouvelle que son théâtre était en flammes (1). Le feu, qui s'y était déclaré avec une violence inouïe, avait fait en moins de quinze heures un monceau de cendres de l'un des plus superbes édifices de Naples.

Le roi fut bien plus désolé que Barbaja; car Ferdinand, amateur passionné des jeunes et jolies danseuses, témoignait une grande prédilection pour San-Carlo, où rarement il manquait un opéra, jamais un ballet. M. de Stendhal, témoin oculaire de l'incendie, raconte que la destruction de ce théâtre causa à Sa Majesté des regrets bien plus vifs que la perte qu'il avait faite.

(1) Le théâtre San-Carlo, bâti en 1740 sous Charles III, avait déjà brûlé une première fois en 1765, mais il avait été reconstruit bientôt après.

à une autre époque, de la moitié de son royaume (1). L'impresario se montra plus ferme et plus résigné.

— Sire, dit-il au sensible monarque, je permets à Votre Majesté de me traiter de coquin, si dans neuf mois au plus tard, San-Carlo ne s'est pas relevé de ses ruines, plus grandiose et plus beau que jamais. Dans le cas où Votre Majesté ne serait pas en fonds pour le moment, moi pauvre homme, pour hâter la reconstruction du théâtre, j'avancerai en attendant à la couronne une somme de deux cent mille scudi.

— Nous acceptons ! repartit le roi qui en qualité de Bourbon était habitué à accueillir gracieusement toute offrande émanant de ses sujets.

Heureux le prince qui a de pareils serviteurs !

— Barbaja se ferait tuer pour Votre Majesté.

— Voilà qui est beau, voilà qui est no-

(1) Le roi Ferdinand, chassé de la capitale de son royaume par les Français, résida pendant neuf ans en Sicile.

ble de ta part, fit le roi en frappant amicalement sur l'épaule du directeur. Mais dis-moi, mon ami, crois-tu toujours que le feu ait été mis à dessein?

— Sire, je le jure!

— Et quel est, à ton avis, le traître qui nous a joué ce tour?

— Ce ne peut être que Tacconi, répondit Barbaja.

— J'entends ce nom aujourd'hui pour la première fois. Quel est cet homme?

— Un exilé génois, qui depuis quelque temps s'est réfugié dans les Etats de Votre Majesté, réside tantôt ici tantôt là, prend aujourd'hui un nom, demain un autre, et signale toujours sa présence par un malheur.

— Et ma police n'en sait rien?

— Sire, j'ai moi-même dénoncé le scélérat.

— Et ma police? Ma police?

— Par paresse ou par bêtise, elle n'a pas su s'emparer de lui, alors qu'il pratiquait encore à Naples ses criminelles manœuvres. Dernièrement il était à Palerme; maintenant il est à Malte.

— Et c'est de là qu'il a fait éclater un incendie à Naples?

— Votre Majesté ne doit pas ignorer qu'un brigand a toujours des complices. Ce Tacconi me paraît être le meneur d'une bande de carbonari dont les ramifications s'étendent sur l'Italie entière.

— Et qui est-ce qui t'a informé qu'il demeure actuellement à Malte?

— Il l'a écrit lui-même.

— A qui?

— A ma Colbrand qu'il poursuit effrontément de ses assiduités et qu'il veut m'enlever à tout prix. Voilà ce qui me donne la conviction qu'il est l'auteur de cet incendie.

— Tu es, à ce qu'il me semble, un peu jaloux de lui!

— Votre Majesté sait cela par sa propre expérience... nous tenons à ne pas céder à autrui une maîtresse qui nous coûte des sommes prodigieuses.

— Aujourd'hui même je donnerai à mon ministre de la police les ordres les plus sévères. Il faut qu'il mette tout en œuvre pour nous livrer ce malfaiteur.

— Fort bien, sire, mais je vous en conjure, ne l'oubliez pas, car Votre Majesté a un excellent cœur, mais une très-mauvaise mémoire.

— Barbaja! fit le roi d'un ton menaçant.

— Que Votre Majesté ne se fâche pas! Souvenez-vous, sire, qu'il n'y a pas à Naples un homme plus fidèle, plus dévoué à son roi, que le vieux Barbaja. Je viens d'avancer que Votre Majesté avait une mauvaise mémoire Eh bien, je veux vous prouver que cela est vrai. Combien de fois, sire, m'avez-vous promis une de vos décorations! Une de ces petites croix, de ces petites étoiles, ne coûte guère à Votre Majesté qu'une couple de scudi, et, ma foi, je les ai gagnés depuis longtemps avec vous.

— Livre-nous l'incendiaire Tacconi, et tu auras un de mes ordres, aussi vrai que je me nomme Ferdinand et que je t'aime, parce que tu es un brave et digne homme, répondit le monarque en secouant cordialement la main de l'impresario. Maintenant que Dieu te garde, mon vieil ami, et fais

en sorte que nous ne soyons pas privés trop longtemps de notre San-Carlo.

Après l'incendie du théâtre, tous les artistes furent congédiés ; la Colbrand, qui remplissait une double fonction, resta seule à Naples. Rossini, suivi de son fidèle élève Elleboro, se rendit à Rome où l'appelait un engagement avantageux, et il y composa pour le théâtre Valle un nouvel opéra — *Torvaldo e Dorliska.*

L'éclatant succès, obtenu par cet ouvrage, détermina l'impresario du théâtre Argentina à n'épargner ni les démarches ni l'argent pour décider le maestro, que Rome entière portait aux nues, à écrire une œuvre nouvelle pour la scène qu'il dirigeait.

— Avez-vous un bon libretto ? demanda Rossini.

— J'en ai dix pour un ; malheureusement ils sont d'une nature telle, que notre gouverneur par trop craintif me les a tous renvoyés en me refusant l'autorisation de les représenter, sous prétexte qu'ils renferment des allusions dangereuses.

— Les anciens maestri pouvaient s'estimer heureux ; ils avaient un Metasta-

sio(1), un Da Ponte (2), un Casti (3). Nous autres, nous n'avons pas un seul bon librettiste. Ne possédez-vous donc aucune vieille pièce, qui ne puisse offusquer personne?

(1) Pietro Bonaventura Trapassi, surnommé Metastasio (né le 3 janvier 1698 à Assisi, mort le 12 avril 1782 à Vienne), avait déjà composé, à l'âge de quatorze ans, un poëme d'opéra, *il Justino*. En 1724 on représenta à Naples son premier opéra, *Didone abbandonnata*, mis en musique par Domenico Sarro. Il a composé en outre *Artaserse*, *Attilio Regolo*, *Temistocle*, *la Clemenza di Tito*, *Alessandro nell' Indie*, et une foule d'autres opéras, qui, réunis en dix volumes et dédiés à la marquise de Pompadour, ont été publiés à Paris en 1755.

(2) Lorenzo Da Ponte (né en 1748 à Anoda, mort le 17 août 1838 à New-York) écrivit pour Salieri les *Danaïdes* et un grand nombre d'autres opéras; pour Martini *l'Arbre de Diane* et pour Mozart *Don Juan* et les *Noces de Figaro*.

(3) Giambattista Casti (né en 1721 à Montefiascone, mort le 7 février 1803 à Paris). Nommé poëte de la cour par l'empereur Joseph II, après le décès de Metastasio, il composa *la Grotta di Trofonio* et *il re Teodoro in Venezia* pour Paisiello. Nous devons citer comme une chose curieuse, qu'un troisième opéra-comique, que nous devons à l'auteur des *Animali parlanti*, est intitulé *Catilina*. Le héros de ce sujet tragi-comique est le vieux Cicéron qui, entre autres morceaux, chante une *aria buffa*, dans laquelle le musicien a parodié de la façon la plus burlesque le fameux discours — *Quosque tandem, Catilina, abutere patientiâ nostrâ.*

— J'aurais bien un poëme, mais je crains qu'il ne vous plaise pas.

— Lequel?

— Le *Barbiere di Siviglia.*

— Païsiello l'a déjà traité.

— Raison de plus pour que vous vous empariez de ce sujet. A mon avis, la spéculation ne serait pas mauvaise. L'Italie aurait ainsi l'occasion de comparer l'ancien temps et l'époque actuelle; quant à moi, je suis convaincu que ce parallèle tournerait tout à fait à votre avantage.

— Croyez-vous? demanda le maestro, dont cette assertion flatta singulièrement l'amour-propre.

— Je suis tellement sûr de votre victoire, que je gagerais avec vous...

— Vous gageriez?

— Que votre *Barbier* désarçonnerait partout celui du signor Païsiello.

— Dans un mois vous aurez ma réponse, reprit Rossini, et il congédia l'impresario enchanté de lui-même.

Le même jour Rossini écrivit au vieux Païsiello, qui dirigeait le conservatoire de Naples depuis 1804, époque où il avait

quitté Paris avec la croix de la Légion d'honneur et une pension de quatre mille francs. L'ancien maestro, qui était très-entiché de lui et de sa musique, et qui voyait de mauvais œil la réputation croissante de son jeune rival, avait pourtant assez de tact et d'adresse pour ne pas se compromettre aux yeux du monde. Il répondit avec un grand luxe de politesse qu'il applaudissait avec une joie véritable au choix de ce sujet, et qu'il était persuadé que l'éblouissant génie de Rossini donnerait un nouveau charme au vieux poëme. Il finissait en souhaitant au compositeur et à toutes les scènes d'Italie, qui devaient s'attendre à un chef-d'œuvre, la réussite la plus complète. Rossini, enivré et enthousiasmé par les louanges du vieux maître, se mit dès lors courageusement à la besogne.

Nous avons déjà dit précédemment que notre maestro avait achevé son *Barbier de Séville* en treize jours, délai bien court, pendant lequel maint lourd compositeur qui regarde le — *dio della musica* — d'un air dédaigneux et du haut de sa grandeur, ne pourrait souvent produire qu'un mor-

ceau étique ou un duo éreinté, à la sueur de son maigre talent.

Personne, dans toute l'Italie, n'était plus curieux de connaître le succès de cet opéra que le chevalier Païsiello. — Si son *Barbier* réussit, se disait-il, le mien est perdu ; mais s'il déplaît, ce que je suppose, l'étoile de ma renommée, qui est à son déclin, va reprendre un nouvel éclat et obscurcir l'astre qui se lève.

Il ne vécut pas assez longtemps pour voir décider cette grave question, qui inquiétait vivement la jeune ambition du vieil artiste. Giovanni Païsiello mourut le 5 juin 1816 (1) et ce ne fut que six mois après — le 26 décembre — que la représentation du *Barbier* de Rossini eut lieu au théâtre Argentina. La signora Giorgi chanta le rôle de Rosine, Garcia celui d'Almaviva ; Zamboni faisait Figaro, et Botticelli le docteur Bartolo. Nous ne dirons que quelques mots de cet opéra que chacun de nos lecteurs connaît assurément. *Le Barbier de Séville,* d'après l'opinion des

(1) Il était né à Tarente le 9 mai 1741.

juges les plus compétents, est l'une des plus belles feuilles de la couronne de lauriers de l'*Orphée de Pesaro,* qu'un poëte allemand appelle l'*Helios de l'Italie.* Tout l'opéra ressemble à un bengali aux mille couleurs, qui au lever de la souriante aurore a baigné son chatoyant plumage dans l'éblouissante rosée des fleurs ; chacune de ses notes est une perle liquide qui tremble sur une feuille de rose. La partition tout entière semble avoir été écrite au milieu de l'ivresse du vin de Champagne; chaque morceau, chaque mesure de cet opéra jaillit et perle, écume et petille, comme la liqueur vermeille de l'œil de perdrix. On savoure cette musique comme une bouteille de Cliquot, et l'on se sent étourdi par le gaz piquant de ces suaves mélodies, par la mousse étincelante de ces rhythmes dont le gazouillement voluptueux ravit et transporte. Rossini n'eût-il écrit que *le Barbier de Séville,* ce seul opéra suffirait pour lui assurer une des premières places parmi les plus fameux compositeurs de tous les temps.

Et cependant cette délicieuse musique

n'obtint qu'un demi-succès lors des premières représentations qui furent données à Rome. Le public s'était divisé en deux grands partis, les Païsiellistes et les Rossiniens, qui, à l'instar des anciennes factions des Neri et des Bianchi, des Guelfes et des Gibelins, s'étaient déclaré une guerre implacable. Les adversaires de Païsiello élevaient Rossini jusqu'au ciel; ceux de Rossini proclamaient la supériorité de Païsiello, décédé depuis quelque temps. A cette époque, l'ancienne et la nouvelle musique italienne se livrèrent un combat à outrance, dont le sort ne fut décidé que plus tard à Paris (1); le compositeur vivant triompha du compositeur mort. Païsiello reposait dans les entrailles de la terre, et Rossini était au zénith de sa gloire dont les rayons, semblables à ceux du soleil, se répandaient sur l'univers entier.

Rossini écrivit alors à la signora Colbrand, avec laquelle il entretenait une correspondance secrète : — Je voudrais

(1) *Le Barbier de Séville* fut joué pour la première fois à Paris le 26 octobre 1819; de là, il fit le tour du monde et partout il excita le plus vif enthousiasme.

que ma belle amie fût actuellement à Rome, afin d'être témoin de mon triomphe. De jour en jour, mon *Barbier* trouve ici plus de sympathie, et il sait si bien s'insinuer dans les bonnes grâces des adversaires mêmes les plus déclarés de la nouvelle école, que, malgré eux, ils aiment de plus en plus ce joyeux compère. La nuit on entend dans toutes les rues la sérénade d'Almaviva ; le grand air de Figaro — *Largo al factotum* — est le cheval de parade de toutes les basses ; la cavatine de Rosine — *Una voce poça fa* — est le chant du soir avec lequel toutes les belles vont se mettre au lit, et le matin elles se réveillent en fredonnant : — *Lindoro mio sarà.* Mais, chère Angélique, voici qui vous intéressera plus que mon opéra. J'ai inventé récemment une nouvelle salade — à la grande joie de tous les gastronomes. Je m'empresse de vous en communiquer la recette. Prenez un plat, mettez-y de l'huile de Provence, de la moutarde anglaise, du vinaigre de France, un peu de jus de citron, du poivre et du sel, remuez le tout jusqu'à mélange complet, et assaisonnez-le de fines tranches

de truffes. Ces dernières procurent à la salade une saveur qui jette le gourmand dans une profonde extase. Le cardinal secrétaire d'État, dont j'ai fait dernièrement la connaissance, m'a donné pour cette découverte sa bénédiction apostolique. — Mais pour revenir au *Barbier*... dans le deuxième acte qui, à franchement parler, est plus faible que le premier, ce qui plaît le plus, c'est le duo entre le comte déguisé en maître de chant et le docteur Bartolo — *Pace e gioja;* l'air du vieux tuteur — *Quando mi sei vicina* — dans lequel j'ai persiflé l'ancienne école, et la fin du trio entre Rosine, Almaviva et Figaro — *zitti, zitti, piano, piano.* — Ce qui plaît le moins, c'est le quintuor, où le fiévreux Basile s'en va et revient ensuite. J'avoue moi-même de grand cœur que le quintuor de Païsiello est bien plus simple et plus gracieux que le mien. — Ne manquez pas, chère Angélique, de vous convaincre le plus tôt possible de l'excellence de ma nouvelle salade. — J'ai appris avec un plaisir infini, ma chère Colbrand, que vous avez pris sous les ailes de votre protection la fiancée de mon jeune

ami. Maître Elleboro se porte bien, et il fait de si jolis progrès qu'il vous surprendra. Le gaillard me charge de déposer un baiser sur votre main et un autre sur la bouche de sa Francilla.

En somme, je m'amuse passablement ici ; j'obtiens auprès des Romaines plus de succès que je ne le voudrais ; mais ce qui me désespère, c'est que dans cette ville les bonnes huîtres sont rares, pour ne pas dire introuvables. Lorsque, dans votre divine Naples, vous savourez de fraîches et délicieuses huîtres, ne manquez pas, je vous en supplie, de penser à moi.

P. S. J'allais oublier la chose la plus importante. J'ai commencé, il y a peu de temps, un nouvel opéra. J'espère vous l'apporter complétement achevé. Jusque-là n'oubliez pas tout à fait votre

G. Rossini.

. . . . . .

Dans les premiers jours du mois de janvier 1817, l'auteur de cette lettre revenait à Naples, chargé d'or et de gloire.

VII

— Qu'est-ce que tu m'as apporté? demanda Barbaja, lorsque le maestro, dont il avait attendu l'arrivée à la poste, descendit de voiture, en compagnie de deux valises et de maître Elleboro.

— Je t'apporte d'abord la bénédiction du saint-père...

— Que le diable t'enlève ! s'écria le païen, peu touché d'un pareil don.

— Puis, je t'apporte un plan de Rome, un cure-dent en argent, un portrait du cardinal secrétaire d'Etat, une plume d'or et mon buste.

— Est-ce là tout?

— Le meilleur pour la fin ! Je te destine encore, entre autres choses, un opéra entièrement nouveau.

— Que Dieu te bénisse, mon cher ami ! fit-il alors en changeant soudain de ton. Et comment s'appelle ton nouvel opéra?

— *Barbaja ou le Chameau à la torture.*

— Tu veux me mettre en colère!...

— Non, mon ami... mais te mystifier un peu. Mon opéra est intitulé : *Otello ou le More de Venise*.

— Sujet magnifique ! As-tu besoin d'argent ?

— Non ! répondit le maestro en chargeant son compagnon de voyage de ses valises.

— Non ? Diable ! c'est la première fois que je t'entends dire cela. Quant à moi, mon bon, j'ai besoin de ton opéra.

— Je le sais, et c'est pour ce motif que je suis revenu à Naples plus tôt que tu ne l'espérais.

— Tu ne saurais croire, maestro, combien ta présence me manquait. Ah çà ! tu vas reprendre ton logement chez moi ?

— Non !

— Est-ce que quelqu'un t'aurait contrarié dans ma maison ?

— Oui !

— Qui donc ? demanda le sultan d'un air courroucé.

— Ton cuisinier. L'imbécile avait appris que peu de temps avant mon départ je

l'avais traité de gargotier. Cinq jours après je reçus une lettre dans laquelle le manant me provoquait au pistolet.

— Je le chasserai, je l'étranglerai !

— Fais ce que tu jugeras à propos ; quant à moi, j'irai demeurer où bon me semblera...

— Et ton opéra nouveau ?

— Dès demain il sera à ta disposition contre le prix de cinq cents ducats.

— Cinq cents ducats ? Mais tu perds la tête ?

— Cela ne te va pas ? Fort bien ; en ce cas je l'enverrai à Milan ou à Venise. Dieu lui-même, s'il était directeur de théâtre, ne refuserait pas un opéra nouveau de Rossini.

— Je t'en donnerai quatre cents.

— Il ne s'agit pas ici de marchander ! fit Rossini, et il planta là son interlocuteur.

Barbaja prit immédiatement le chemin du domicile de son amie.

La signora Colbrand qui, malgré sa vanité et sa coquetterie, était douée d'un assez bon cœur, s'était déterminée, peu de temps après le départ de Rossini de Naples,

et sur ses instances, à prendre auprès d'elle son élève Francilla, la pauvre orpheline dont le talent donnait les plus belles espérances. D'abord elle en avait fait une espèce de Cendrillon, qui remplissait chez elle les fonctions de femme de chambre, et elle ne s'était nullement occupée de son éducation musicale. Mais la prima donna ayant été atteinte d'une violente fièvre nerveuse, la jeune Cendrillon avait veillé jour et nuit au chevet de la signora avec le plus touchant dévouement et soigné sa maîtresse avec une affection vraiment filiale. Une fois guérie, la Colbrand avait appelé sa fidèle garde-malade et lui avait dit :

— Francilla, tu m'as donné, dans le cours de ma maladie, des preuves sans nombre d'amitié et d'abnégation ; aussi suis-je devenue pour toujours ta débitrice. Ton isolement dans le monde, ta position malheureuse, digne de pitié, l'incertitude de ton avenir, m'inspirent le plus vif intérêt, et je suis résolue à me charger de ton sort. A dater de ce jour, je veux être ta mère et ta sœur, ton institutrice et ton amie ; pour te rendre heureuse, je ferai

tout ce que mérite à juste titre une créature aimable, bonne, pieuse et innocente comme toi.

Francilla avait éprouvé dans ce moment une émotion trop profonde, pour traduire en de froides paroles les chaleureux sentiments qui agitaient son cœur. Des larmes de reconnaissance étaient venues baigner ses yeux rayonnants de joie, quand elle avait saisi la main de la signora pour la presser contre ses lèvres tremblantes, avec un attendrissement inexprimable.

Depuis ce moment, Francilla ne fut plus une Cendrillon. Elle ne fut plus la servante, mais la fille adoptive, l'amie de la signora Colbrand.

Barbaja, le vieux débauché, qui de prime abord s'était épris de la jeune orpheline, dont la merveilleuse beauté brillait du plus pur éclat, n'avait pas tardé à l'aimer au point que, rien qu'à cause d'elle, il allait visiter son *ancienne flamme* beaucoup plus fréquemment, presque tous les jours, comme au début de leurs relations.

— Diable ! se dit-il à lui-même, en montant l'escalier de sa maîtresse, le jour de

l'arrivée de Rossini, cette petite sorcière de Francilla devient de plus en plus jolie. En vérité, si elle n'était aussi vertueuse et aussi simple, je m'en amouracherais. Mais il y a en elle quelque chose de si séraphique, que moi, vieux pécheur endurci, je tremble d'effroi à la pensée qui de temps à autre se glisse dans ma tête. Je n'ai pas le courage de profaner la chaste oreille de cette enfant par le moindre mot de la flatterie la plus banale. Et ce paltoquet d'Elleboro ! Le bélitre a plus de chance que d'esprit ! Dire que cet ange de beauté et d'innocence est la fiancée de ce maroufle ! que ce pauvre sire, avec toute sa misère, est dix fois plus digne d'envie que moi, qui ne suis aimé que par intérêt ! Si Francilla était la femme d'Elleboro, je ne me ferais nullement scrupule de mettre sa vertu à l'épreuve. Mais la jeune personne est encore une enfant, et si innocente avec cela, que, rien que d'y songer, l'eau m'en vient à la bouche.

Dans l'antichambre il trouva la gracieuse jeune fille s'occupant à arroser les fleurs.

— Bonjour, petite, fit le sultan en imprimant à son énorme bouche le sourire le plus mielleux.

— Monsieur, je vous salue.

— La signora Colbrand...

— Elle est sortie en voiture depuis une heure.

— Et elle t'a laissée à la maison, ma pauvre enfant?

— Parce que je me sentais indisposée.

— Qu'est-ce que tu as donc, mon trésor? demanda le gros pécheur avec un air de sympathie réelle.

— Ce que j'ai, je ne le sais pas moi-même ! Je suis accablée de fatigue, anéantie, parce que la nuit je ne puis dormir.

— Depuis quand?

— Oh ! depuis longtemps, depuis très-longtemps, répliqua Francilla en exhalant un profond soupir.

— Il faut consulter le médecin.

— C'est ce que la signora m'a dit aussi.

— Mais tu ne l'as pas fait...

— Parce que je sais que nul médecin au monde ne peut me soulager. La mort

est ce qu'il y a de préférable pour moi.

— Tu es épanouie comme une jeune rose et tu penses à mourir?

— *Oggi in figura, doman in sepoltura* (1).

— Mon enfant, c'est de la folie.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez pas reçu de nouvelles de Rome? demanda la jeune fille, pour porter la conversation sur un autre sujet.

— Eh! eh! chaque fois que tu me vois, tu me demandes des nouvelles de Rome. Sans doute tu désires savoir...

— S'il reviendra bientôt à Naples?

— Ton fiancé?

— Le signor Rossini, mon professeur, ajouta-t-elle vivement d'une voix tremblante, et elle tourna brusquement son visage du côté de la fenêtre, pour cacher sa rougeur subite au regard interrogateur de Barbaja.

— Rossini? répéta l'impresario tout surpris. Le maestro est de retour depuis une heure.

(1) Aujourd'hui vivant, demain mort.

— Il est revenu ? demanda Francilla d'un ton dans lequel vibrait l'élan d'une joie secrète.

— Voilà qui paraît te faire beaucoup de plaisir ?

— Cela vous étonne? Mon ami, mon fiancé, mon Torquato, ne revient-il pas avec lui?

— Mais si je te disais que maître Elleboro est resté à Rome?

— Oh ! non ! Torquato ne quitte pas son précepteur : il suit son maître comme le caniche le plus fidèle.

— Est-ce le caniche ou son maître que tu aimes? demanda le sultan d'un air si rude que la pauvre enfant, qui voyait tout à coup son secret trahi et son cœur mis à nu, tressaillit de frayeur et devint pâle comme une morte.

— Hélas ! monsieur ! balbutia Francilla en joignant les mains.

— Chut ! chut ! je sais tout maintenant ! fit Barbaja, et il essuya avec son foulard la sueur qui inondait son menton.

La Colbrand arriva dans ce moment, et on ne peut plus à propos.

— Est-ce qu'il y a longtemps que tu m'attends? demanda la chanteuse.

— Depuis cinq minutes, répondit l'impresario en suivant son amie dans son boudoir.

Francilla se retira, plus triste que jamais, dans sa chambre où elle donna un libre cours à sa douleur et à ses sanglots.

— Ainsi, dit la Colbrand à Barbaja, notre maestro est enfin revenu, et...

— Il t'a apporté un More.

— Un More?

—C'est-à-dire un nouvel opéra : *Otello, le More de Venise*. Mais j'ai une autre nouvelle bien plus intéressante à t'apprendre.

— Voyons!

— Le scélérat, soit dit entre nous deux, a encore fait une superbe conquête.

— A Rome?

— Non! Ici à Naples, ici dans ta maison...

— Dans ma maison? répéta-t-elle d'un air effrayé. Est-ce moi par hasard que tu accuses d'une pareille folie? demanda-t-elle avec un sourire ironique.

— Non pas toi, mais Francilla.

— Allons donc, tu déraisonnes !

— Je te dis que Francilla est amoureuse de ce diable d'homme jusqu'à la démence.

— Mais, de grâce, quel motif te fait croire à une semblable sottise ?

— Des indices d'une nature infaillible, et je te permets de me souffleter sur les deux joues, si je me suis trompé.

Ensuite il lui raconta l'entretien dans lequel Francilla avait révélé, malgré elle, à l'indiscret bavard, sa mystérieuse inclination pour le maestro. La Colbrand qui, dans son écolière, voyait à l'improviste surgir une rivale, se trouva dans une position extrêmement pénible. Bien que consternée de ce qu'elle venait d'apprendre, elle dut néanmoins simuler l'indifférence et se montrer gaie comme à l'ordinaire, de peur de se laisser surprendre par l'œil de lynx du jaloux Céladon.

— Et crois-tu réellement, demanda-t-elle avec le plus gracieux sourire, que Francilla puisse être infidèle à son fiancé et dangereuse pour le maestro ?

— Est-ce que l'infidélité n'est pas chose

innée chez la femme, et Francilla n'est-elle pas assez belle pour plaire à un chasseur de cotillons tel que Rossini?

— Rossini, mon cher, est un homme d'esprit; Francilla est une dinde.

—Une jeune dinde, ma bonne Colbrand, a plus de saveur qu'une vieille perdrix. Le maestro est un fin renard qui ne dédaigne pas même la plus sotte créature, pourvu qu'elle soit jeune et jolie.

— Eh bien, fit la prima donna en affectant de faire bonne contenance, réjouissons-nous de son bonheur! Seulement, je plains le pauvre Elleboro... Tu devrais le prévenir.

— Y songes-tu, Colbrand? as-tu jamais entendu dire que les loups se mangent les uns les autres? C'est à toi de conseiller au pauvre garçon de se tenir sur ses gardes.

— Bien, c'est ce que je ferai, mais d'abord je veux m'assurer si Francilla est capable d'une pareille stupidité... Ainsi donc, du silence avant tout... que Rossini ne se doute de rien. Le reste ira tout seul... réunissons tous deux nos forces pour faire

échouer la nouvelle victoire du maestro...

— Mais Francilla...

— Elle obéira aux sages exhortations de son amie, de sa bienfaitrice, et renoncera à sa passion insensée.

— Bravo, Colbrand, voilà comme tu me plais! Il faut protéger l'innocence, empêcher le crime. Attends, attends rusé renard, nous nous y prendrons de manière que, malgré toute ta finesse, tu ne parviennes pas à déjouer notre vigilance, — Et ce disant, le veux tartufe frottait en riant ses larges mains.

VIII

Peu de temps après—le 12 janvier 1817 — eut lieu l'inauguration du nouveau théâtre, au grand plaisir du roi et de toute la population de la *très-fidèle* ville de Naples. L'*Élisabeth* de Rossini servit de pièce d'ouverture, La reconstruction de la salle incendiée avait coûté, tous frais calculés, la somme de huit cent mille florins.

San-Carlo, l'un des théâtres les plus beaux et les plus grandioses du monde entier, est situé sur la place du *Palazzo Vecchio* et il forme le dernier anneau d'une longue chaîne d'imposants édifices. Il renferme cent-quatre-vingt-une loges, divisées en six rangs et soutenues par des cariatides richement dorées. Le parterre est tellement vaste qu'il compte huit cents stalles extrêmement commodes, La salle entière contient plus de trois mille spectateurs, sans y comprendre l'orchestre, où deux cent cinquante personnes peuvent se placer à l'aise. — Huit fois par an, lors de l'anniversaire de la naissance du roi et des autres fêtes de la cour (1), l'intérieur du théâtre est éclairé par douze mille bougies. Ces jours-là, le premier rang de

(1) Quand le roi est au théâtre, on place dans la coulisse faisant face à sa loge un soldat suisse de la garde, dont le fusil est chargé et armé, et qui doit incessamment tenir ses yeux fixés sur le souverain. — La mise en scène des ballets est encore plus splendide que celle des opéras; cependant les danseuses ne peuvent pas, comme chez nous, paraître en maillots étroits et couleur de chair ; elles doivent porter de larges culottes vertes, descendant jusqu'aux genoux. Sur ce point la frivole Naples est bien plus prude que Rome la dévote.

loges, garni de somptueuses toilettes, nage dans un océan d'éblouissantes lumières, et vu du parterre, il offre un coup d'œil vraiment féerique ; on se croit transporté dans un palais au milieu des merveilles des Mille et une Nuits (1).

Outre celui de San-Carlo, Naples possède encore huit autres théâtres : le théâtre *del Fondo*, sur la place du *Castello Nuovo* — alors cette salle était également sous la direction de Barbaja ; — le théâtre *di San Fernando*, près du *Ponte Nuovo;* le theâtre de *la Fenice* sur la place du *Palazzo Vecchio;* le théâtre *Fiorentino,* à côté de l'église *San Giovanni di Fiorino* — il est exclusivement consacré à la comédie ; — le théâtre *San-Carlino*, dans le voisinage de celui de San-Carlo ; le théâtre *Pulcinella* (2), où pendant toute l'année

(1) Au dire même de Barbaja, les recettes de ce théâtre se sont élevées dans certaines années à trois cent mille scudi.

(2) L'abbé Galiani fait provenir l'origine de *Pulcinella*, l'idole du peuple napolitain, d'un paysan de Sorrento, nommé Benedetto, qui, vers la fin du XVIIe siècle, était généralement connu et aimé à Naples à cause de son

on représente les farces les plus licencieuses, à l'exception du temps du carême, où, chose bizarre, on n'y joue que des pièces

esprit et de sa difformité — deux choses que l'on trouve si souvent reunies. Une double bosse — placée l'une par devant, l'autre par derrière — donnait à son court et grotesque corps une telle rondeur, qu'il reçut le surnom de *Cetrinolo* — Concombre. Un jour qu'il vendait, selon son habitude, de jeunes poulets sur la place *Gallita*, un bourgeois, après avoir marchandé longtemps, lui en offrit un si bas prix, que maître Potiron s'écria avec humeur: *Se fossono pulcinelli me dareste mai !* (Si c'étaient des petits gâteaux, vous m'en donneriez davantage.) Les gestes comiques dont il accompagna cette exclamation excitèrent, dit-on, l'hilarité générale et valurent au joyeux bouffon le sobriquet de *Pulcinella*. D'autres racontent que le paysan bossu s'appelait Puccio d'Aniello, et que s'étant fait acteur, sur le conseil de plusieurs comédiens, il devint bientôt le favori de Naples par sa tournure grotesque et ses plaisantes saillies. — *Pulcinella* porte des culottes de laine blanche et un habit de même couleur à larges manches, sur lequel sont cousus un nombre infini de petits cœurs. Une fraise gigantesque, un bonnet de laine blanche, garni d'une mèche rouge, et une ceinture de cuir noir complètent le costume de ce type populaire, universellement aimé. La partie supérieure du visage est recouverte d'un demi-masque noir, sur lequel s'avance un nez d'une longueur remarquable et recourbé comme le bec d'un perroquet. Le plus célèbre *Pulcinella* fut Michel Angelo da Fracassano mort en 1685 à Naples. — Une épitaphe composée à son sujet assure qu'il était si burlesque, que, même après son inhumation, il avait fait rire les vers dans son tombeau ! !

tirées de l'histoire sainte ; le théâtre de la *Compagnia de' ragazzi* — un théâtre d'enfants — et le théâtre *della Sorte*, exploité par des joueurs de marionnettes, des danseurs de cordes et autres saltimbanques.

De toutes ces salles de spectacle, la plus fréquentée est sans contredit celle de San-Carlino.

IX

A l'époque où San-Carlo renaissait de ses cendres comme un phénix, il s'était établi entre lady Monmouth et ses deux compatriotes l'esquire Barnabas et le baronnet Habacuc, une de ces liaisons qui commencent par une plaisanterie inoffensive, et finissent d'ordinaire par un dénoûment extrêmement tragique — par un mariage. Lady Esther se trouvait entre ses deux adorateurs, comme l'âne raisonneur de Buridan eutre les deux bottes de foin, ne sachant auquel des deux donner la préférence.

En effet les deux gentlemen étaient d'une amabilité à peu près égale ; mais cette amabilité d'Outre-Manche diffère de celle de toutes les autres nations en ceci, que la couleur primitive de cette *amability* est d'habitude très-désagréable, et souvent même, insupportable pour quiconque n'est pas Anglais. Un flegme glacial, un spleen fastidieux rendent l'Anglais, même le plus policé, désolant aux yeux des gens des autres pays. Mais pour lady Monmouth, qui ne brillait pas non plus par l'excès de ses charmes, ces deux prétendants, bien qu'également laids, étaient encore suffisamment beaux. Ils possédaient l'un et l'autre une fortune considérable et ce haut degré d'originalité qui frise la démence.

L'esquire avait une manie toute particulière et des plus étranges. Il faisait une collection de dents molaires, mais de celles-là seules qu'il savait positivement avoir appartenu autrefois aux mâchoires de femmes célèbres. Barnabas Littleblount possédait plus de deux cents de ces dents historiques, et dans le nombre une molaire excessivement creuse qui avait garni jadis

la bouche de la maîtresse d'Abélard, la divine Héloïse. Il avait aussi dans son intéressante collection trois dents d'Agnès Sorel et une autre, parfaitement intacte, de la céleste Laure, qui ne se l'était fait extraire que par amour pour Pétrarque. Cette molaire qu'elle lui avait donnée autrefois — en souvenir des agréables heures passées à Vaucluse — le grand poëte l'avait léguée dans son testament à Giovanni da Bocchetta, sacristain de l'église d'Arqua. Bocchetta en fit présent à son église, qui resta en possession de cette relique jusqu'en l'année 1769, où elle devint la propriété d'un descendant de la belle Laure, l'abbé Paul Alphonse de Sade (1). Celui-ci laissa la dent à son neveu le fameux marquis de Sade (2), qui peu de temps avant son décès — il mourut emprisonné à Charenton le 2 décembre 1814 — avait vendu le legs de Pétrarque à un marchand d'antiquités lyonnais, lequel

(1) Auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de François Pétrarque.*

(2) Auteur de *Justine* et d'autres romans célèbres.

l'emporta en Angleterre. Là, l'esquire Barnabas avait eu le bonheur d'acquérir ce trésor moyennant une bagatelle — deux cent vingt livres sterling. Il tenait tellement à sa collection, qu'il se serait laissé arracher son propre râtelier, plutôt que de se défaire d'une seule pièce de son musée. Chacune de ces dents était renfermée dans un élégant étui, sur le couvercle duquel étaient inscrits le nom de la femme de qui elle provenait et le prix qu'elle avait coûté. Le montant de toutes ces sommes réunies formait un total de plus de trois mille livres sterling.

Une passion moins dispendieuse, mais beaucoup plus folle encore animait le très-honorable sir Habacuc. Le baronnet était infatué de sa personne, bien peu attrayante cependant, et bien qu'il fût un modèle de laideur, il se considérait comme le plus bel homme des trois Royaumes-Unis. En 1802 il était venu sur le continent, avec l'intention de se faire peindre au moins une fois dans chaque ville qu'il honorerait de sa présence. Toujours en voyage depuis quatorze ans, le baronnet Habacuc

possédait déjà environ neuf cents portraits de son adorable personne, et néanmoins pas un mois ne s'écoulait sans qu'il posât de nouveau devant trois ou quatre peintres. Mais la vanité ne lui inspirait pas seule cette singulière fantaisie; l'intérêt y entrait aussi pour quelque chose. Avant son départ de Londres, il avait parié avec un de ses amis, le vicomte Timothy Barrington, une somme de quarante mille livres sterling, qu'il ne reviendrait dans la capitale de l'Angleterre que lorsqu'il pourrait rapporter avec lui une galerie d'au moins mille portraits de son estimable individu: pari facile à gagner en apparence, mais renfermant cette clause aggravante, que ces mille portraits ne pourraient offrir entre eux la moindre analogie, quant à la coupe, à la couleur du costume, et à la position du corps. En suite de cette gageure, le rusé vicomte avait réussi à tenir pendant nombre d'années le baronnet éloigné d'une charmante danseuse, à qui notre sir Habacuc plaisait visiblement, en dépit de sa laideur. Celui-ci, pour gagner promptement son pari, ne pouvait laisser

passer une semaine sans enrichir son musée d'un nouveau portrait; mais de semaine en semaine la tâche du peintre devenait plus difficile, car les postures et les costumes étaient presque tous épuisés. Que l'on se figure une galerie de mille portraits du même personnage représenté dans d'autres vêtements et d'autres attitudes, et que l'on nous dise si cette idée et ce pari ne sont pas entièrement dignes d'un Anglais?

Un matin sir Barnabas vint faire une visite à sir Habacuc.

— Félicitez-moi, baronnet.

— M'est-il permis de demander pourquoi?

— Il m'arrive le plus grand des bonheurs. Vous n'ignorez pas que mon cabinet, unique en son genre, renferme une dent authentique de cinq femmes de Henri VIII ; de Catherine d'Aragon, de Jeanne Seymour, d'Anne de Clèves, de Catherine Howard et de Catherine Parr. Pour compléter cette précieuse série, il ne me manquait jusqu'à présent qu'une dent d'Anna Boleyn. Après des recherches de plusieurs

années, j'ai enfin réussi hier à remplir cette lacune. Deux dents de la seconde femme du grand Henri m'ont été vendues pour la misérable somme de quatre cent quatre-vingt-dix scudi, et je me sens si heureux, si heureux, que de joie je serais capable de vous embrasser.

— Ma foi, sir Barnabas, vous pouvez me féliciter également...

— Pour quelle raison?

— J'ai trouvé ce matin un jeune artiste qui s'est engagé par contrat à me peindre d'ici à trois mois dans douze postures nouvelles, et devinez dans quel costume...

— Dans le costume des douze apôtres?

— Non!

— Des douze figures du Zodiaque?

— Pas davantage...

— Comment donc?

— Sous la forme des douze figures du jeu de cartes français... en roi, dame et valet des quatre couleurs, cœur, carreau, pique et trèfle. Que dites-vous de cette idée?

— *Very good, very fine!*

— Elle est de moi, fit le baronnet d'un air fier et suffisant.

— Mais savez-vous, sir Habacuc, ce qui excite le plus ma curiosité ?... Je serais enchanté de vous voir en dame de pique.

— Une fois la douzaine de ces nouveaux portraits achevée, mon musée en comptera juste huit cent quatre-vingt-dix-huit. Il m'en manquera encore cent deux, pour compléter le nombre de mille, puis j'aurai gagné mon pari de quarante mille livres.

— Alors vous partirez tout droit pour Londres...

— Et je reviendrai immédiatement à Naples.

— Pourquoi faire?

— Pour épouser lady Monmouth.

— Baronnet, cela ne sera pas!

— Qui m'en empêchera? demanda sir Habacuc, en accrochant ses pouces dans les entournures de son gilet.

— Mes droits sont antérieurs aux vôtres... veuillez, je vous prie, ne pas l'oublier.

— N'importe! je me flatte que lady

Esther n'hésitera pas un moment à m'accorder la préférence...

— Avez-vous envie de parier?

— Je parie dix mille livres.

— C'est convenu! s'écria sir Barnabas. Demain je solliciterai la main de milady.

— Pourquoi pas aujourd'hui? Pourquoi pas maintenant? Je suis si sûr de mon affaire, dit le baronnet, que je vous propose de m'accompagner à l'instant même chez lady Esther...

— Je suis prêt! répliqua l'esquire.

Les deux gentlemen se rendirent chez la nièce de l'ambassadeur d'Angleterre, afin de la demander en mariage tous les deux en même temps.

— Milady, fit le baronnet, est vieille et laide, mais...

— Riche et d'ancienne noblesse, ajouta l'esquire. Ses trésors artistiques, ses autographes...

— Valent cent mille livres entre connaisseurs, reprit Habacuc.

Lady Esther, qui depuis longtemps avait doublé le Cap Quarante, n'était nullement éloignée, malgré son âge avancé, de se

marier avec l'un de ces deux messieurs, mais comme nous l'avons déjà dit, elle ne savait si elle devait préférer sir Barnabas ou sir Habacuc.

Le choix entre les deux lui paraissait si difficile, que, pour ne pas être exposée à s'adresser plus tard des reproches, elle les eût volontiers épousés l'un et l'autre à la fois. Mais ceci n'étant pas possible, elle consultait ses cartes afin d'apprendre pour lequel des deux elle devait enfin se décider. Le valet de cœur représentait l'esquire, le roi de pique le baronnet; mais par malheur les cartes sortaient toujours de façon à ce que le fléau de la balance oscillât entre les deux, sans se pencher plus du côté de l'un que du côté de l'autre.

Elle était précisément occupée à se tirer de nouveau les cartes, lorsque son valet de chambre Belmont entra, pour annoncer l'arrivée des deux prétendants.

— Faites entrer, dit milady en cachant vivement son oracle.

—Milady, commença le baronnet, vous ne soupçonnez pas ce qui nous amène à

une heure si matinale, si indue, auprès de votre gracieuse personne...

— Vous désirez probablement déjeuner avec moi?

— Nous parlerons de cela plus tard, ajouta l'esquire. Le but de notre visite est d'une tout autre nature. Il est impossible, milady, que vous ne vous soyez pas aperçue que, depuis trois ans, nous sommes les admirateurs les plus sincères de votre esprit, de votre beauté et de vos vertus; que nous nous sommes toujours efforcés de vous offrir les plus chaleureux hommages...

— Hommages, dont votre très-humble servante est fière à juste titre...

— Maintenant, milady adorée, fit sir Habacuc, le moment est venu...

— Où, ajouta sir Barnabas, animés l'un et l'autre du même désir...

— Nous sommes résolus à demander votre main, et à vous prier...

— De choisir entre nous celui qui sera assez heureux...

— Pour devenir l'époux de la perle des femmes de l'Angleterre...

— Gentlemen, répondit la vieille folle,

en tendant sa main droite à l'un et à l'autre sa main gauche, et en laissant rouler une larme de chacun de ses yeux, vous possédez tous deux les qualités les plus brillantes, vous avez tous deux les mêmes droits à ma tendresse, et vous concevez dès lors combien il doit m'être difficile de décider auquel de vous je donnerai mon amour tout entier...

Les deux hypocrites poussèrent un gros soupir.

— Gentlemen, poursuivit milady, je comprends la douleur qui vous agite, et je suis inconsolable d'être obligée malgré moi de faire le malheur de l'un de vous...

— Quel est celui qui doit se livrer au désespoir? demanda le baronnet, en prenant la mine d'un condamné.

— Moi-même je n'ose pas trancher cette question; cependant je vous proposerai un compromis. Vous savez, honorables gentlemen, que j'aime la musique par-dessus tout. Eh bien, que cet art, le plus beau, le plus charmant, le plus sublime de tous, décide quel sera celui de vous qui devra me posséder un jour...

— Nous prions milady...

— De s'expliquer plus clairement, ajouta l'autre.

— Gentlemen, écoutez; voici ma résolution ferme, irrévocable. Celui-là deviendra mon époux, qui le premier aura appris l'art du chant et de la composition...

— Milady, songez...

— Que pour nous la musique est du grec, de l'algèbre...

— Que ni l'un ni l'autre nous n'en savons une note, réclama l'esquire.

— Gentlemen, pensez à l'*Élève de l'amour*, pensez à *Sargines*. L'amour est le dieu des miracles...

— Mais nous, milady...

— Nous sommes un peu plus vieux que Sargines et...

— Et nous n'avons pas la moindre disposition pour la musique, appuya le baronnet.

— L'amour nous inspire, l'amour nous rend capables de tout! s'écria lady Esther.

— Vous soumettez le nôtre à une trop rude épreuve! dirent-ils tous deux.

— Le tendre Sargines en sortira triomphant...

— J'ai peine à le croire, répondit sir Barnabas, car comment des hommes de notre âge pourraient-ils apprendre un art aussi difficile que celui du chant et de la composition?..

— Gentlemen, je vous le répète ; je n'accorderai ma main qu'à un compositeur. Telle est ma volonté immuable. L'amour, je vous le dis encore une fois, est le meilleur précepteur, l'amour rend possible l'impossible même. Si vous m'aimez réellement, prenez au plus tôt des leçons de musique, car vous n'avez pas de temps à perdre. Le premier de vous qui viendra déposer à mes pieds une de ses compositions, obtiendra ma main pour prix de ses efforts, *car tel est notre bon plaisir*. Et maintenant plus un mot là-dessus!.. Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter à déjeuner?

—L'amour nous rend capables de tout, même de déjeuner! fit le baronnet en parodiant lady Esther.

— La faim et l'amour régissent le

monde, a dit le Shakespeare de l'Allemagne! et je le répète avec lui, articula l'esquire.

Lady Monmouth sonna. Aussitôt parut Belmont qui reçut l'ordre de servir un déjeuner à la fourchette dans la salle à manger.

Un philosophe allemand — Franz Horn — dit de l'amour que — *c'est une puissante inclination pour la viande.* — Si cette définition est juste, nos deux gentlemen étaient en effet très-amoureux, car, lorsque le déjeuner fut servi, ils ressentirent plus que jamais — *une puissante inclination pour la viande.*

L'appétit de ces deux messieurs était insatiable.

X

Dans la même matinée Rossini déjeunait chez la signora Colbrand. Celle-ci avait enjoint à ses gens de dire à tout le monde, même à Barbaja dans le cas où il viendrait, qu'elle était sortie en équipage. Angélique,

à ce qu'il paraît, voulait rester seule avec Rossini et ne pas courir le risque d'être dérangée. Pourquoi? Apparemment pour goûter en tête-à-tête la nouvelle salade aux truffes.

La truffe, bénévole lecteur, est un mot rempli de tant d'appas pour celui qui écrit ces lignes, qu'il laisse tomber le fil de son récit pour s'arrêter un moment sur ce vocable. La truffe que Brillat-Savarin, le Montesquieu des gastronomes, appelle le diamant de la cuisine, est, d'après la terminologie de Rossini, le Mozart des champignons. Son *Don Juan*, disait-il un jour au comte Gallenberg, est une musique, que je ne saurais comparer à rien de plus beau qu'à la truffe. Elles ont toutes deux cela de commun, que plus on s'en régale, plus elles offrent d'attrait. — Giambattista Bassani, compositeur qui n'était pas sans mérite, poussa la dévotion jusqu'à dédier en 1798 son *Opus* 18 — trois messes à quatre et cinq voix — au portrait de Marie peint par saint Luc, à Bologne. Maître Joachim, qui préférait une truffe à tout Bologne et à tous ses tableaux de

saints, voulait dédier la partition de son *Barbier de Séville* à la ville de Périgueux, qui s'est acquis une réputation européenne par ses truffes délicieuses. Mais l'éditeur de cet opéra, Ricordi de Milan s'y opposa formellement. Rossini était un gourmand et tout à fait l'opposé du célèbre compositeur Francesco Alghisi (1), qui mourut en odeur de sainteté et fut vénéré dans toute l'Italie sous le nom de santo Alghisi, parce qu'il avait mené la vie la plus ascétique et ne s'était nourri que de racines et de plantes. Sacchini composait le plus facilement, alors qu'il se trouvait au milieu de ses chats : rien n'inspirait plus vite notre héros que la compagnie d'une volaille truffée dressée avec art ou l'aspect d'un pâté aux truffes bien réussi. Il lui était impossible de vivre sans truffes.

— Eh bien, ma chère, demanda Rossini, comment trouvez-vous cette nouvelle salade?

— Elle est piquante, comme tout ce que vous créez!

(1) Né en 1666, mort en 1743 à Brescia.

— C'est trop de politesse !

— Mais combien de fois me faudra-t-il vous rappeler votre promesse? Vous vouliez me raconter vos aventures à Rome. Là aussi, disiez-vous, vous avez fait des conquêtes...

— Plus que je ne le désirais, interrompit le maestro avec fatuité, et il lui tendit un morceau de truffe à la pointe de sa fourchette.

— Autrefois cependant votre habitude était de ne dédaigner aucune conquête! répliqua-t-elle en portant la fourchette à sa bouche.

— Comment aurais-je pu songer à d'autres, lorsque toutes mes pensées étaient pleines de votre image, qu'elles n'avaient que vous pour objet? dit Joachim en prenant l'air insinuant d'un Faublas, saisissant sa main et la pressant sur ses lèvres ivres d'amour.

— C'est à moi que vous songiez? demanda la Colbrand d'un air un peu piqué? Me croyez-vous donc assez niaise pour espérer me convaincre que vous pensiez à moi de préférence à toute autre? Je suis

trop vieille pour vous, ajouta la coquette en dégageant sa main ; un homme de votre âge s'éprend plutôt de la jeunesse.

— Je ne suis épris que de toi, Angélique, murmura le maestro du ton le plus langoureux ; de toi seule, fleur des anges ! répéta-t-il en l'enlaçant de ses deux bras.

— Lâchez-moi, méchant hypocrite, mal-appris que vous êtes !

— Angélique, jamais tu ne fus plus jolie, jamais tu ne fus plus ravissante qu'à présent, dit le Cygne, et il imprima un brûlant baiser sur le cou blanc comme la neige de sa Léda.

— Ah çà ! mais qu'est-ce qui vous donne donc le droit de me tutoyer ?

— Le feu qui roule dans mes veines, le brasier qui me dévore le cerveau, l'amour, Angélique, l'amour !

— Vous extravaguez, maestro. Revenez à vous, sinon j'appelle Francilla.

— Francilla ? fit Rossini d'un air étonné.

— Tiens ! on dirait en vérité que ce nom et la petite personne à laquelle il appartient vous sont complétement indifférents. Et néanmoins je sais d'une très-bonne

source que vous aimez cette simple et sensible jeune fille.

— Que j'aime Francilla?..

— Et que la pauvre enfant sans expérience est assez sotte pour vous payer de retour.

— Francilla m'aime, dites-vous?

— Hélas! plaignez cette malheureuse créature!

— Oui, Angélique, je plains sincèrement la pauvre orpheline, parce que mon cœur me dit qu'il éprouve pour elle une tendre pitié, mais pas le moindre sentiment d'amour...

— Vous jouez parfaitement votre rôle...

— Je ne sais quel motif me forcerait à dissimuler. Si j'aimais Francilla, qui pourrait m'en empêcher? Si je l'aimais, j'aurais aussi le courage de l'avouer à vous et à tout le monde...

— Même à son fiancé, l'infortuné Elleboro, que l'on trompe?

— A lui tout le premier! Mais mon cœur, je vous le jure, ne sait pas un mot de ce dont vous l'accusez.

— Et vous auriez également le courage

de répéter, en présence de Francilla, ce que vous venez de me dire !

— Je le dois pour elle et pour moi. Francilla est une petite sotte si elle m'aime ; une folle, une vaniteuse, si elle croit que je puisse l'aimer.

La signora Colbrand se leva lentement de son siége, s'approcha d'un air grave de son lit à baldaquin et écarta les rideaux de soie verte qui le masquaient.

— Tu l'as entendu ? demanda-t-elle avec une froideur écrasante à la pauvre fille, qui, sur son ordre, s'était tenue silencieusement cachée derrière les rideaux.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Francilla.

Puis, recouvrant de ses deux mains son visage livide et agité de mouvements convulsifs, elle tomba défaillante sur les coussins du lit.

— Tu étais ici, ma pauvre enfant ! exclama Rossini saisi d'épouvante.

Mais Francilla n'entendait plus rien, car déjà elle avait entièrement perdu connaissance.

— Signora, continua-t-il en s'adressant à la Colbrand, vous avez risqué là un jeu

bien téméraire, bien audacieux. Vous brisez ce cœur malade... vous tuez cette innocente créature...

— Je n'ai fait qu'arracher le bandeau qu'elle avait sur les yeux ; je lui ai montré l'abîme que cachait la douce croyance à laquelle elle se livrait. C'était mon devoir, autant pour elle que pour le pauvre diable qui aime cette infidèle plus que lui-même.

— Torquato a un cœur noble et bon... il pardonnera, j'en suis sûr, à sa bien-aimée...

— Et Francilla ?

— Elle triomphera du coupable penchant qu'elle a secrètement nourri au fond de son âme, et la tendresse d'Elleboro lui fera surmonter la douleur provoquée par ses amères illusions... Mais je cours chercher le médecin, car l'état de Francilla m'inquiète. Le pouls disparaît... le sang ne circule plus... la vie semble s'éteindre... elle est froide comme la glace et la sueur de la mort perle sur son front...

— Hâtez-vous, hâtez-vous ! s'écria la Colbrand qui, à la vue de ce lis brisé tout à coup, oublia les blessures de son orgueil

et de sa vanité. Poussée par la pitié et le repentir, elle se précipita vers la malade, pour couvrir de baisers et de larmes le front, la bouche, les yeux de Francilla, et réchauffer ses membres glacés et roidis.

Sur ces entrefaites, le maestro s'était éloigné rapidement, et bientôt il était revenu avec le médecin du théâtre, qui demeurait dans la maison voisine.

Le docteur Angelo Scappi, l'un des médecins les plus distingués de Naples, était un homme sans cœur et complétement ossifié, qui avait déjà vu périr tant de gens, que le plus grand danger ne pouvait ébranler sa quiétude. La mort effrayait si peu ce railleur impitoyable, que souvent, dans un moment de péril extrême, il ne pouvait se défendre de lancer une saillie qui lui venait sur la langue.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda l'esculape, en ôtant ses lunettes et en fermant les yeux, comme s'il allait s'endormir.

— Secourez-nous, docteur! s'écria la prima donna; cette pauvre enfant est évanouie...

— Laissez-la tranquille, répliqua Scappi ; et tirant un foulard de sa poche il se mit à essuyer paisiblement les verres de ses lunettes.

— Mais, docteur, elle se meurt ! exclama le maestro.

— Cygne de Pesaro, on ne meurt pas aussi vite, fit le nouvel Hippocrate. Puis il remit ses lunettes, s'approcha lentement du lit, consulta pendant quelques minutes le pouls de la malade, observa les traits de son visage et n'articula pas une syllabe.

— Eh bien, docteur? demanda la Colbrand.

— La petite mourra ; mais, ajouta-t-il après une courte pause, ce ne sera ni aujourd'hui ni demain. Jusqu'ici sa situation n'a rien de grave, cependant elle a besoin d'un grand repos.

— Et la maladie ?

— C'est une petite affection sans importance que le Latin appelle *Typhus*, le Français *Fièvre adynamique*, l'Anglais *Nervous fever* et l'Allemand *Nervenfieber*, maladie dont personne n'a mieux pénétré la nature énigmatique que l'Anglais John

Hurham. Son célèbre ouvrage; *Essay on fevers and diseases,* London 1790, est le meilleur qui ait été écrit sur la matière. Si quelqu'un de vous désire le lire, ma bibliothèque renferme, outre l'original anglais, une traduction en allemand et quatre autres en français par Eidous, Mariner, Gaulin et Roux. Ces livres sont à votre service.

— Docteur, vous êtes un homme terrible! votre cœur est de marbre.

— Le vôtre est de beurre, signora. Prenez garde qu'il ne fonde, ajouta-t-il en ricanant et en jetant un regard oblique des plus expressifs sur Rossini. Quant à la petite, qu'on la transporte sur-le-champ dans une chambre silencieuse et obscure. Je reviendrai vers le soir.

Elleboro fut inconsolable lorsque son maître lui apprit que Francilla était tout à coup tombée dangereusement malade. Par égard pour la Colbrand, Rossini avait caché au pauvre garçon les circonstances qui avaient précédé cet événement. Torquato courut auprès de Francilla et la trouva en proie à un violent délire.

Quand Scappi revint le soir, il interrogea le pouls de la malade, prescrivit quelques remèdes et dit à la Colbrand :

— Cette petite me fait de la peine.

— Est-ce qu'il y a quelque danger à craindre ?

— Elle surmontera la fièvre nerveuse ; mais elle souffre d'un autre mal, qui, me paraît-il, est incurable. Elle est attaquée d'une fièvre que vulgairement on appelle l'amour.

— Votre clairvoyance ne vous a point trompé. Francilla aime en effet ; mais devinez-vous qui ?

— Le même don Juan que vous aimez.

— Cette fois, *illustrissimo*, vous commettez la plus grossière erreur...

— Ne vous donnez pas la peine de nier ce que j'ai déjà reconnu depuis longtemps. Votre cœur, signora, est devant moi comme un livre ouvert. A la première page et à la troisième ligne en commençant par en bas, on voit imprimé le nom du scélérat qui y a pris racine ; c'est un joli petit polype, qui, à la manière des cancers, s'élargit de plus en plus et ne peut plus être ex-

tirpé. Cette excroissance s'appelle Rossini...

— Docteur, fermez vite le livre, je vous en supplie, et ne confiez à qui que ce soit un seul mot de ce que vous y avez lu.

— Le médecin consciencieux ne révèle jamais la maladie de son patient, répliqua le docteur. Et cela dit, il s'en alla.

Scappi était effectivement un aussi habile connaisseur en fait d'hommes qu'en fait de livres. Personne n'avait observé avec autant d'exactitude que lui la nature et l'essence de l'amour, ses symptômes et ses phases. De là vint que son regard plongeait au fond des cœurs, et qu'il devinait, pour ainsi dire, à première vue, jusqu'à quel point on était amoureux..Scappi possédait tous les livres qui avaient été publiés sur l'amour, considéré au point de vue de la psychologie et de la médecine, et lui-même travaillait depuis plus de vingt ans à un ouvrage, intitulé. *Anatomie de l'amour,* lequel ne devait être édité qu'après sa mort.

Grégoire Horstius fut le premier médecin qui écrivit sur la physiologie de l'amour;

plus tard il fut suivi par Jacques Ferrand, Lamand, Fasch, D.-C. Friedrich, F.-J. Horstius, Vetter, Doppet, Bienville, Duprast Rony et quelques autres. Scappi, qui avait mis tous ces travaux à contribution, voulait laisser après lui un ouvrage qui éclipserait tous ceux de ses prédécesseurs.

XI

Pendant la maladie de Francilla, l'*Otello* de Rossini fut représenté pour la première fois au théâtre del Fondo. Le compositeur avait primitivement écrit le rôle principal pour Garcia ; mais cet artiste s'étant tout à coup enfui à Milan, sa partie fut confiée à maître Elleboro qui, sous le pseudonyme de Nozzari, devait faire son premier début dans cet opéra, en qualité de ténor. L'annonce qu'un ancien lazzarone chanterait le personnage d'Otello dans ce nouvel ouvrage s'était répandue comme une traînée de poudre dans tous les quartiers de Naples, et avait mis en émoi les

ci-devant camarades d'Elleboro. Tout lazzarone qui ce jour-là avait eu la chance de ramasser assez d'aumônes pour payer une place à la dernière galerie, courut au théâtre afin de porter son tribut d'hommages à son ex-collègue. Jamais la salle de San Carlo ne s'était vue envahie par un tel déluge de mendiants. Depuis midi ils avaient assiégé toutes les entrées du théâtre, et pour obtenir une bonne place, ils s'étaient battus aussi vaillamment que Léonidas et ses soldats aux Thermopyles.

— Connais-tu notre ancien confrère? demanda un lazzarone à un autre.

—Si je le connais! Pendant deux années nous avons dormi toutes les nuits sur le seuil de la même église et partagé entre nous notre dernier morceau de pain.

— Elleboro est, dit-on, le bâtard d'un prince français; articula un troisième.

— Calomnie, abominable calomnie! s'écria un quatrième, qui, plus âgé que les autres, était le Capo Lazzaro ou le chef de cette troupe de mendiants. J'ai connu les parents du jeune gars aussi bien que je connais les poches trouées de mon caleçon

des dimanches. Le père d'Elleboro était un vrai lazzarone pur-sang. Il se nommait Tito Manlio; mais nous autres, nous l'appelions *Scaramuccio*, parce qu'il savait faire les grimaces et débiter les lazzis les plus drôles, ce qui souvent excitait parmi nous un rire interminable. Le gaillard avait une langue d'une longueur démesurée et tellement élastique qu'elle atteignait la pointe de son nez et le bout de ses oreilles. En outre, il imitait le chant de tous les oiseaux; il hennissait comme un cheval, aboyait comme un chien, miaulait comme un chat et geignait comme un enfant au maillot. Ce diable à quatre n'avait qu'un seul défaut : il ne pouvait sentir un fromage parmesan, sans se précipiter dessus et le dévorer. Un soir qu'il avait gagné plus que de coutume, il acheta deux livres de fromage et les avala : le lendemain matin il était mort...

— Et la mère d'Elleboro? demanda un cinquième.

— Elle se nommait Fiametta et passait dans sa jeunesse pour une des plus jolies marchandes de melons de tout Naples

Plus tard, quand elle fut mariée, elle n'était pas mal non plus, ajouta le Capo Lazzaro, et il fredonna le commencement d'une barcarolle.

— Est-il vrai, ajouta un sixième, que notre frère Elleboro, depuis que son maestro en a fait un chanteur, est devenu fier et arrogant?

— Calomnie, affreuse calomnie! répliqua le chef des mendiants. Hier, je l'ai rencontré au moment où il sortait du théâtre. Il est venu à moi en courant, m'a serré la main et m'a dit : *Buon giorno, capitano!* Es-tu libre? me demanda-t-il en-suite. — Oui, lui répondis-je. — En ce cas, viens dîner avec moi, reprit-il, et il m'emmena dans un restaurant, où l'on nous servit des huîtres et autres friandises, ainsi qu'une bouteille de lacryma-Christi. Bien plus encore. Avant de me quitter, il me prit à l'écart et me glissa ces mots à l'oreille : As-tu besoin d'argent? Vous pensez bien, mes enfants, que je ne lui ai pas dit non. Alors il fouilla dans sa poche et en tira quelque chose qu'il me mit secrètement dans la main. Je l'ouvris et

qu'est-ce qui frappa mes yeux? Un brillant ducat!

— *Evvivà, evvivà!* s'écrièrent les mendiants tout transportés d'orgueil et de joie de ce que maître Elleboro, leur ancien compagnon, avait montré tant de déférence et de générosité envers le chef de la grande confrérie à laquelle il avait appartenu auparavant.

Jamais débutant ne fut reçu avec de plus grandes acclamations et salué de plus chaleureux applaudissements que maître Elleboro!

Il chanta d'une façon merveilleuse; son succès fut immense et non-seulement la bande des lazzaroni, mais le public tout entier, électrisé par la beauté de sa voix, le rappela presque après chaque scène. Il s'ensuivit que le soir même Elleboro-Nozzari fut engagé pour cinq ans comme premier ténor par Barbaja, à raison de quatre mille scudi d'appointements par année.

Mais ce n'était pas Otello seul qui ce soir-là avait fait fureur dans la plus sévère acception du mot; Desdemona-Colbrand et

Rodrigo-David avaient partagé cet éclatant triomphe.

L'opéra tout entier, depuis la première mesure de l'ouverture jusqu'à la dernière note du dernier finale, fut accueilli avec un enthousiasme vraiment fanatique. Toute la partition est effectivement un chef-d'œuvre du style le plus pompeux, un Vésuve plein de mélodies brûlantes et de rhythmes incendiaires. Dès le chœur d'introduction — *Viva Otello* — on eût dit que le tonnerre tombait dans un magasin de poudre. Le premier air d'Otello — *Ah! si per voi già sento* — jeta les auditeurs, et surtout les camarades exaltés d'Elleboro, dans un délire anacréontique. Un hourra universel ébranla l'édifice. Tout ce qui avait des mains, raconte un journal, applaudissait avec frénésie. A la dernière galerie, deux lazzaroni, manchots l'un et l'autre, formaient un groupe des plus étranges. L'un n'avait que son bras droit, l'autre que son bras gauche; ils réunirent leurs mains et applaudirent pour deux. — Le duo entre Jago et Rodrigo — *Nò non temer* — et le chœur — *Santo imen, te guidi amore*

— ne produisirent pas moins d'effet. Le dernier de ces deux morceaux est le mélange le plus heureux de la mélodie italienne et de l'harmonie allemande, et le finale qui suit — *Nel cuor d'un padre amante* — est assurément ce que l'Orphée de Pesaro a écrit de plus grandiose dans le genre de l'*opera seria*. Les passages les plus brillants du second acte sont l'air de Rodrigo — *Che ascolto? Ohimè! Che dici?* — un morceau plein de feu et de passion; et le duo entre Otello et Jago — *Non m'inganno, al mio rivale* — un volcan vomissant la rage et la vengeance. Le troisième acte commence par la scène où, à une heure avancée de la nuit, Desdemona, saisie de terribles pressentiments, apprend à son amie la nouvelle de l'exil de son époux, que le conseil des Dix vient de bannir des pays vénitiens. On entend un gondolier qui, en passant sur la lagune, chante ces beaux vers de Dante: — *Nessun maggior dolore, che ricordarsi del tempo felice nella miseria* (1). Qui chante

(1) Il n'est pas de plus grande douleur que de se souvenir des temps heureux au sein de la misère.

ainsi? demande Desdemona et elle court à la fenêtre. — *E il gondoliere,* répond la confidente, *che cantando inganna il cammin sulla placida laguna, pensando ai figli, mentre il ciel s'imbruna* (1). Ce petit récitatif magistralement instrumenté est d'un effet prodigieux. Encore plus belle et plus touchante est la romance de Desdemona — *Assisa a piè d'un salice* — avec accompagnement de harpe. Cet air, le premier avec lequel sa nourrice l'a bercée autrefois, est aussi le dernier qui sort de sa bouche; c'est le chant du cygne dont les accents respirent la sinistre prévision d'une mort prochaine. Égarée par la douleur et l'effroi, elle oublie l'air de sa nourrice. A ce moment, un coup de vent violent vient briser un carreau de la croisée fermée. Desdemona, pour vaincre le sentiment de crainte qui l'agite, reprend un instant sa romance, mais l'inquiétude et les larmes arrêtent l'essor de sa voix. Son amie se retire. Pendant que les éclats du tonnerre

(1) C'est le gondolier qui en chantant abrége son chemin sur la lagune paisible, et pense à ses enfants, tandis que le ciel se rembrunit.

continuent à faire trembler le palais, Desdemona chante une courte prière — *Deh, calma, o ciel!* — dont la mélodie produit une impression profonde. Puis, elle s'étend sur son lit et alors commence une ritournelle superbe, qui nous prépare à la catastrophe suivante. Au fond de la scène, on aperçoit Otello qui, une lampe à la main, et son cangiar nu sous le bras, pénètre dans la chambre en descendant l'escalier étroit d'une tourelle. Cet escalier, qui se déploie en tournant, fait que la figure frappante d'Otello, éclairée par sa lampe, au milieu de cette vaste obscurité disparaît plusieurs fois pour reparaître ensuite, suivant les détours du petit escalier qu'il est obligé de suivre; la lame du cangiar nu que l'on voit briller à la lueur de la lampe, apprend tout au spectateur et le glace d'épouvante. Otello arrive enfin sur le devant de la scène; il vient pour venger sa honte. Il s'approche du lit; il entend Desdemona s'écrier pendant son sommeil — *Amato bene!* — Il hésite un moment et la réveille ensuite. Alors vient le duo, dans lequel Otello qui a tué Desdemona,

frémit à l'idée du crime qu'il vient de commettre, et dont la fin surtout est éminemment tragique. Le morceau final où son désespoir arrive à son comble par suite de l'heureuse nouvelle qui lui est annoncée, est malheureusement trop court et trop précipité ; c'est la partie la plus faible de tout l'opéra.

La Colbrand et Nozzari furent rappelés à grands cris par la salle entière (1).

Rossini, qui avait réclamé cinq cents ducats pour son opéra, ne fut pas peu surpris, lorsque, le lendemain de la première représentation, le secrétaire de Barbaja lui remit une lettre renfermant un mandat pour le double de cette somme. Il courut chez la Colbrand lui raconter ce trait de générosité.

— Le signor Barbaja, dit la prima donna, n'a pas agi ainsi de son propre mouvement. Il s'est conformé à ma volonté.

(1) Madame Malibran est la plus magnifique Desdemona que nous ayons entendue. Nous mentionnerons ici, comme chose curieuse, qu'après avoir chanté à Paris le rôle de Desdemona, elle y joua une fois aussi celui d'Othello.

— Que dois-je faire pour vous prouver ma gratitude ?

— Ce que vous devez faire ? Commencez enfin à économiser aussi.

— Ah ! mon Dieu et pour qui donc ?

— Pour une personne qui vous est affectueusement dévouée...

— Pour vous ? demanda le maestro en s'enflammant de suite.

— Signor, y pensez-vous ? Je n'aime pas ces hommes qui, semblables à des papillons, voltigent de fleur en fleur et y sucent le miel de leur calice. Je tiens à la constance.

— Mon amour pour vous, Angélique, durera éternellement ; jamais il ne se refroidira, aussi vrai que je m'appelle Joachim !

— Eh bien, si vous m'aimez en effet, rendez-moi un tout petit service...

— Commandez !

— Quittez-nous le plus vite possible. Allez à Milan, allez à Venise... allez où vous voudrez ; seulement ne restez pas à Naples.

— Et pourquoi cela ?

— Pour deux raisons. Barbaja a le nez fin et depuis quelque temps il a conçu de violents soupçons. Je crains que le docteur Scappi, ce vieux bavard, ne lui ait découvert le secret de mon cœur, et ne lui ait révélé que le signor Rossini ne m'est pas aussi indifférent que le monde le pourrait croire sur les apparences. Pour apaiser sa jalousie, il est prudent et sage que vous me quittiez pendant quelque temps...

— Et la seconde raison ?

— A franchement parler, elle est encore plus importante que la première. La guérison de Francilla fait de jour en jour des progrès plus rapides; sous peu, d'après l'avis du docteur, elle pourra quitter le lit. J'éprouve pour la pauvre enfant plus d'amitié que je ne le croyais. Rossini, votre vue rouvrira de nouveau sa blessure à peine cicatrisée; et je serais désolée de voir souffrir la petite, sans être en état de lui venir en aide. Il faut que Francilla s'habitue à vous oublier. En ne vous voyant pas, elle ne songera plus à vous ! Voilà pourquoi je désire que vous partiez de Naples le plus tôt possible...

— Angélique, votre désir est un ordre pour moi. L'impresario du théâtre Valle me demande à cor et à cri un nouvel opéra; dans trois jours je partirai pour Rome, mais seulement à une condition...

— Laquelle?

— C'est que vous remplirez enfin votre promesse, et qu'avant mon départ, demain ou après-demain, vous viendrez me visiter dans mon nouveau logement, où nous pourrons une bonne fois causer cordialement ensemble et tout à fait *con amore*. Ici, dans votre maison, c'est chose impossible, car Zerline et tous vos domestiques sont les espions de Barbaja, chargés par lui d'écouter aux murailles et de regarder par les trous des serrures, pour surprendre chacune de nos paroles, chacun de nos gestes. Ici, nous devons craindre à tout instant que le diable ne nous joue un tour de sa façon, et qu'au moment où nous voulons être seuls, il ne nous jette sur les bras notre ami commun Barbaja. Nous sommes à présent en carnaval. Vous vous couvrirez du premier déguisement venu et vous arriverez incognito dans ma demeure, où nous

pourrons faire ce qui nous plaira, sans risquer d'être troublés et gênés le moins du monde. Nous déjeûnerons... vous goûterez encore une fois ma salade aux truffes et... le reste...

— Et le reste? répéta la chanteuse d'un ton de ravissante coquetterie...

— Viendra tout seul...

— Croyez-vous? demanda la Colbrand avec un fin clignement d'yeux.

— Signora, je parie...

— Quoi donc?

— Que nous nous amuserons beaucoup...

— Eh bien, pour vous montrer que je sais apprécier votre salade aux truffes, je veux bien consentir à aller vous rendre ma première visite, à l'abri d'un masque, demain entre onze heures et midi.

— Mais qu'est-ce qui me garantit que je ne vous attendrai pas en vain, comme dernièrement?

— Prenez ce médaillon pour gage. Si je ne viens pas, il est à vous, dit la Colbrand; et elle lui tendit son portrait en miniature entouré de brillants.

Rossini le pressa contre ses lèvres.

— Désormais il reposera sur mon cœur. Et demain à pareille heure...

— Diane ira trouver son Endymion.

— Dieux de l'Olympe ! vous êtes témoins de cette promesse ! s'écria le maestro. Puis il saisit sa main et la couvrit d'ardents baisers. Un sourire ironique vint errer sur les lèvres de la cantatrice.

— Encore une seule question? dit-elle.

— Que désire ma belle Angélique?

— Elle désire savoir si vous avez aussi mangé de la salade aux truffes aujourd'hui?

— Méchante railleuse! s'écria Rossini et il s'éloigna.

XII

C'est une charmante invention que le carnaval. De toutes les fêtes de la chrétienté, nulle ne sait joindre l'agréable à l'utile au même degré que cette aimable époque des jours gras. Rome, Venise et Naples ne sont jamais plus heureuses qu'au temps où elles jouissent de la liberté

du masque, car l'Italien ne connaît que de nom les autres libertés. Il se peut que le carnaval romain et le vénitien soient plus splendides et plus riches de formes, mais celui de Naples est dix fois plus gai, plus folâtre et plus amusant. Dans une seule journée, la *ville très-fidèle* est témoin de plus d'aventures galantes, d'orgies et de saturnales, que Rome et Venise pendant toute la durée de cette fête. Les femmes de Naples sont passablement vertueuses tout le long de l'année ; ce n'est que dans le carnaval qu'elles abandonnent le sentier de la fidélité conjugale, pour se lancer sur le chemin de la perversion, dans le labyrinthe de l'amour illégitime. L'occasion fait le larron, dit le proverbe, et le plus hardi, le plus entreprenant des pourvoyeurs d'occasions, le plus grand de tous les entremetteurs italiens, c'est Son Altesse Royale le prince Carnaval.

Jetons un coup d'œil sur la rue de Tolède. Elle grouille de masques, qui s'y pressent les uns contre les autres, comme des fourmis ; qui tous ne sont animés que d'un seul et même désir ; qui tous ne re-

cherchent que de petites ou de grandes aventures amoureuses. Ici, un avocat déguisé en arlequin enlève la volage épouse de son vieux collègue, travestie en Colombine ; là, un jeune jésuite, sous le costume d'un ancien capitano, poursuit une vieille chauve-souris, dont la laide enveloppe cache, il le sait, un joli noyau, une gracieuse nonnette. Plus loin, un masque d'homme en toilette de femme agace un masque de femme en habit d'homme. Un polichinelle ouvrant son parapluie court mettre un jeune agneau à couvert dans un restaurant, où celui-ci se fait régaler d'huîtres, de vin de Champagne, et prier bien longtemps avant d'ôter son petit masque. Alors seulement, et à sa grande confusion, le polichinelle s'aperçoit que le jeune agneau est une vieille brebis, qu'il a défrayée en pure perte. Toutes ces plaisanteries, agréables ou fâcheuses, se croisent ici de la façon la plus burlesque, et celui-là même qui est trompé se voit contraint de faire bonne mine à mauvais jeu et de rire avec les autres bon gré mal gré.

Dirigeons-nous maintenant vers la rue

où demeure notre héros. Dans sa chambre nous voyons une table recouverte des friandises les plus délicates, du vin de Champagne le plus fin; elle est placée devant un sofa très-large et on ne peut plus commode. Rossini, qui attend la signora Colbrand avec l'impatience la plus vive, jette dix fois dans un quart d'heure un regard sur sa pendule, et puis dans la rue pour voir si l'objet tant désiré ne paraît pas. Il est déjà onze heures et demie, et Angélique n'est pas encore arrivée.

— Si elle me plante là comme la dernière fois, si je me suis mis en frais inutilement, si je me suis bercé d'un vain espoir, se dit l'ami Joachim, eh bien, je sais ce que j'ai à faire. Je cours à la rue de Tolède, je me lance au milieu des flots de masques, et j'entraîne chez moi le premier qui me tombe sous la main, car cette salade aux truffes ne doit pas être perdue. Certes je préférerais Angélique à toute autre, vu que sa coquetterie a un je ne sais quoi qui... Entrez! cria le maestro, qui venait d'entendre frapper timidement à sa porte.

Au même instant entra un domino.

— Soyez la bienvenue, ravissante Diane! exclama Rossini.

— Bonjour, répondit le masque en renversant son capuchon.

— C'est toi?

— Oui, c'est moi, dit David,

— Démon, qu'est-ce qui t'amène ici?

— L'appétit et l'envie de déjeuner chez toi...

— Une autre fois, pas aujourd'hui...

— La table est mise... tu attends...

— Un convive, qui peut venir à tout moment... aussi tu comprendras...

— Qu'il est très-peu galant de refuser un déjeuner au meilleur de ses amis. Mais mon cher, tu te trompes si tu t'imagines que je me laisserai éconduire. J'ai faim et je ne quitte pas la place...

— Voilà la porte!

— Et voici la table! Permets-moi de m'asseoir, car je suis sur mes jambes depuis la pointe du jour, et fatigué comme un lévrier aux abois. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois?... Une salade aux truffes...

— Malheur à toi, si tu y touches!

— Est-ce qu'elle est empoisonnée? demanda David en s'apprêtant à y porter la main.

— David, s'écria notre ami en lui saisissant le bras, je t'en supplie, ne me mets pas en colère... je ne sais pas de quoi je serais capable.

— C'est bon, je m'en irai sans rien manger, si tu me dis qui tu attends...

— J'attends une jeune dame...

— Son nom?

— Je ne le connais pas moi-même...

— Quand je suis entré, tu as articulé un prénom qui ne m'a pas échappé. Elle s'appelle Diane...

— Eh bien oui, elle s'appelle ainsi...

— Et elle est mariée...

— Avec un vieil aliboron qui, si elle m'a dit la vérité, est avocat et docteur en droit...

— Docteur en droit?... ah! maintenant je la connais...

— Tu la connais?

— Elle ne demeure pas loin de la Scala et s'appelle Mori.

— Mori!... c'est ça!

—Comment?... ne disais-tu pas que tu ignorais son nom?

— Elle ne me l'a pas dit... je suppose seulement qu'elle s'appelle Mori...

— Et pourquoi?

— Parce qu'elle a laissé tomber un mouchoir dans un coin duquel étaient brodés un D et un M.

— Oh! alors c'est elle assurément. Tu le vois, je sais tout.

— Oui, tout... tout... A présent, va-t'en...

— Je m'en vais, mais à une condition...

— Voyons!

— J'ai besoin d'argent! Prête-moi vingt ducats jusqu'au 1er avril...

— En voilà dix, dit le maestro, en tirant sa bourse.

— Dix... mais cela ne fait pas vingt.

— Allons... en voilà vingt... mais de grâce...

— Encore une question... la dame que tu attends, est-elle brune?

— Brune, tout-à-fait brune...

— En ce cas, je me suis trompé, car la femme du docteur Mori est blonde.

— Non, tu ne t'es pas trompé... la dame que j'attends à toute minute est extrêmement blonde...

Ah! ah! vois-tu; on ne m'abuse pas si aisément! dit David en prenant son chapeau. Je m'en vais... adieu... adieu!

— Au revoir, mon cher ami... Impudent coquin, ajouta-t-il lorsque David se fut retiré. Mes vingt ducats sont à tous les diables!.. Il ne manquerait plus à présent que la Colbrand ne vînt pas et que j'eusse inutilement fait à son intention toutes ces folles dépenses. Mes belles pièces d'or! Comme je les regrette! vingt ducats! Tout bien réfléchi, c'est beaucoup plus que ne vaut ce rendez-vous!.. Midi sonne et elle ne vient pas. C'est à devenir fou!

Il se promena furieux de long en large, regarda dans la rue et vit David entrer dans le café voisin, où il allait perdre au billard l'argent qu'il lui avait prêté. Un moment après, une voiture de place s'arrêta devant la porte de la maison; une chauve-souris en descendit.

— C'est elle! dit Rossini; et il courut à sa rencontre.

Cette fois, il ne s'était pas trompé.

— Vous voyez que je tiens parole!... fit la Colbrand.

— Enfin! enfin! Maintenant ôtez vite votre masque, ajouta le maestro, et il poussa le verrou de la porte de sa chambre.

— Que faites-vous donc?

— Je ne veux pas qu'un visiteur importun vienne nous déranger. Asseyez-vous, mon adorable amie, le déjeuner est prêt... Angélique, ah! si vous saviez avec quelle ardeur je vous ai attendue!

— Je serais venue plus tôt, mais Barbaja, qui était chez moi, m'a retenue jusqu'à présent.

— Mangez, buvez! Vive l'amour, vive la joie! s'écria Endymion en lui versant du vin de Champagne.

— Et quand partez-vous? demanda la chaste Diane.

— Après-demain, demain, aujourd'hui, comme vous voudrez. Mais pour le moment, vite un baiser!

— Pour le moment, mon cher ami, mangeons. .

— Et puis...

— Buvons...

— Et puis...

— Causons...

— De l'amour et de ses plaisirs et...

— De votre nouvel opéra. A propos, avez-vous un libretto?

— Le signor Feretti, un de mes bons amis de Rome, a écrit pour moi une *Cenerentola*.

— Tiens! Nicolo Isouard a traité le même sujet...

— Qu'importe? L'homme qui a osé entrer en lutte avec l'illustre Païsiello, ne doit pas reculer devant la célébrité d'un Français. Le *Barbier* de Païsiello est oublié; bientôt il en sera de même de la *Cendrillon* de Nicolo. Mais en voilà assez là-dessus! Mon cœur, ivre d'amour, brûle de vous entretenir de tout autres choses...

— Mon ami, ce perdreau est excellent...

— Votre froideur décuple ma flamme...

— Cette compote délicieuse...

— Angélique, votre invincible apathie me met réellement au désespoir!

— *Carissimo,* si j'avais pu deviner que votre inclination pour moi fût parvenue à un si haut degré de violence, je ne me serais pas risquée probablement à venir dans votre logis...

— Ciel ! est-il possible qu'une femme soit aussi belle et aussi froide en même temps !

— Ah çà ! mon cher, pourquoi ne mangez-vous donc pas ?

— Je suis trop agité. Tenez, Angélique, sentez comme le cœur me bat, dit Rossini en prenant la main de la chanteuse et la posant sur sa poitrine.

— Imagination, signor, pure imagination ! Votre cœur bat aussi paisiblement que le mien...

— Angélique, au nom du dieu d'amour, je vous en conjure, ne me torturez pas plus longtemps ! s'écria le maestro, et il laissa glisser sa main sur un des genoux de la Colbrand.

— Allons, soyez sage, mon ami ; sinon vous me fâcherez...

— Signora ! exclama maître Joachim, et dans l'emportement de sa vanité blessée il saisit un couteau.

— Eh bien ! que voulez-vous donc faire?

— Cruelle ! vous pouvez le demander?... Avec votre permission, je vais me couper une tranche de ce pâté, répondit notre Endymion en changeant subitement de ton.

— Signor, fit la coquette après une courte pause, vous paraissez un peu contrarié.

— Imagination, signora, pure imagination ! Le paroxysme est passé... je suis redevenu froid et calme et je n'éprouve plus qu'une seule sensation : la faim !... La la la la la...

— Quelle gaieté ! dit la Colbrand d'un air piqué.

— Et pourquoi serait-on triste? La signora se plait à jouer la prude avec moi... ma foi, l'on n'est pas un Werther, pour s'ôter la vie à cause de cela. La la la...

— Je crois que vous boudez...

— Je mange, comme vous le voyez...

— Et puis?

— Et puis je bois à votre santé, signora, dit-il ; et il choqua son verre contre le sien, La la la la...

— Vous aurais-je offensé? demanda la Colbrand en saisissant sa main et le regardant tendrement dans les yeux.

— Pourquoi donc cela?...

— Cette froideur soudaine...

— Est une nouvelle preuve de ma docilité. Vous avez enjoint à votre très-humble serviteur d'être sage; il obéit.

— Joachim!

— A propos, comment trouvez-vous la salade aux truffes?

— Encore plus piquante que dernièrement. C'est un plat capable de faire parler un muet...

— Oui, oui, c'est ce que je vois, reprit Rossini ; et il se remit à fredonner son tra la la.

— Les truffes sont succulentes, et j'en mangerais à me faire mourir. Mais mon Dieu ! qu'est-ce donc qui se passe en moi?

— Qu'est-ce qui se passe en vous? demanda le maestro effrayé en déposant sa fourchette.

— Mes yeux s'obscurcissent, je me sens défaillir... Ah! soupira la rusée coquette, et elle tomba évanouie dans ses bras.

— Angélique ! Angélique ! s'écria le maestro, tout en jetant un regard enflammé sur le beau buste qui reposait sans mouvement sur ses bras. Vive Dieu ! Quels magiques attraits ! Angélique, mon ange, reviens à toi, reviens à toi, je t'en supplie ! Et ce disant, notre Endymion couvrait de brûlants baisers le satin éblouissant de son sein. Angélique ! Elle n'entend pas ! Mais cet évanouissement, réfléchit-il ensuite, ne serait-il qu'une feinte ? Oui, naturellement, se dit-il, et la soulevant, il la déposa sur le divan.

Au même moment quelqu'un frappa. Crier : Qui est là ? — dans une situation pareille, était une impardonnable sottise dont notre maestro se rendit coupable.

— C'est moi ! répondit une voix malheureusement trop connue.

— Barbaja ! murmura la Colbrand, à qui l'épouvante fit oublier sa pâmoison.

— Infâme guignon ! grommela Rossini.

— Ouvrez, ouvrez ! cria l'impresario en frappant de la main et du pied contre la porte.

— Ciel ! que faire ?

— Je n'ai qu'une chambre, et cette chambre n'a qu'une seule issue...

— Je suis perdue ! fit la Colbrand.

— Courage ! Remettez vite votre déguisement.

— Mille tonnerres ! jura le sultan, est-ce que cela va bientôt finir ?

— Je ne trouve pas la clef, cria le maestro.

— En ce cas je vais enfoncer la porte.

— Ouvrez, murmura la prima donna, qui pendant cet intervalle s'était métamorphosée en chauve-souris et avait ramené son capuchon sur son visage de manière à ne laisser voir que ses yeux.

Préparée à tout événement, elle s'assit devant la table. Rossini ouvrit et Barbaja entra, travesti en pierrot.

— Diavolo ! s'écria-t-il, que vois-je ?

— Quoi donc ? demanda Rossini au comble de l'embarras.

— Tu n'es pas seul... tu as de la compagnie... tiens, vois-tu, je m'en doutais. Eh ! eh ! quelle est cette charmante petite chauve-souris ?

— Ce masque, mon cher... mon bon...

mon excellent ami... ce masque, noble philanthrope, est... une personne bien à plaindre.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle est extrêmement... malheureuse...

— Qu'est-ce qui lui manque?

— Ce qui lui manque? hélas! une foule de choses, déclama Rossini dont le trouble allait croissant.

— Gracieuse chauve-souris, puis-je savoir ce qui te manque? Tu te tais?.. Beau masque, pourquoi te taire?

— Elle se tait, parce qu'elle ne peut pas parler! La pauvre et infortunée créature est sourde et muette.

— Sourde et muette? Eh! eh! t'imagines-tu donc que je croie cela? Fripon, derrière ce masque se cache un mystère. Si je ne me trompe, cette jolie taille, ces formes arrondies, ce charmant petit pied appartiennent à une dame que j'ai déjà vue quelque part...

— Tu es dans l'erreur; la malheureuse est arrivée, il y a une heure à peine, de Bologne...

— Allons donc! Je te répète que sous ce déguisement il se cache un mystère; je ne laisserai pas partir cette chauve-souris sans qu'elle se soit démasquée, car une voix intérieure me dit... Mais de par tous les diables, qu'est-ce que c'est que ça? Filou, voleur, d'où te vient ce médaillon? demanda Barbaja en désignant le portrait de la Colbrand qui par malheur s'était échappé du gilet du maestro.

— Ce médaillon...

— Parle, traître, ce médaillon!... s'écria Barbaja.

— M'a été dérobé par le signor Rossini, répliqua la chauve-souris en rejetant son capuchon en arrière.

— Comment, toi ici? s'écria le sultan, que la surprise fit reculer de trois pas!

— Votre étonnement cessera, lorsque vous apprendrez le motif qui m'a amenée en ce lieu! Ce matin, je ne pouvais pas mettre la main sur mon médaillon. J'appelai Zerline pour lui demander où il était. Hier soir, me répondit-elle, le maestro Rossini a trouvé votre portrait dans votre loge au théâtre et il l'a emporté sans se

gêner. Dans ma juste fureur, je suis accourue ici pour réclamer mon bien...

— Et le coquin...? demanda Barbaja.

— Veut absolument le garder, repartit la chauve-souris.

— Signora Colbrand! fit Rossini.

— Silence, pas un mot! interrompit la rusée chanteuse.

— N'oubliez pas...

— Silence, vous dis-je! Signor Barbaja, je remercie le ciel que le hasard vous ait conduit ici... Vous avez plus d'empire sur lui que moi. Ordonnez à votre maître de chapelle de me rendre mon portrait.

— Voyons, donnez-moi cela! cria le sultan.

— La signora Colbrand est bien obstinée... soit, voici le médaillon...

— Maestro Rossini, reprit l'impresario courroucé, à dater de demain notre contrat est résilié...

— Comment cela? Pourquoi?

— Un homme qui vole des médaillons, peut aisément voler autre chose...

— Monsieur, vous osez...?

— Taisez-vous! lui ordonna la Col-

brand! Votre bras, signor Barbaja; venez, venez!

Le sultan toisa le prétendu voleur de haut en bas et avec l'air du plus profond mépris.

— Fi! dit-il ensuite, et il emmena gravement la signora Colbrand qui ne daigna pas même saluer le maestro.

— La délicieuse plaisanterie! s'écria maître Joachim dès qu'il fut seul. Quelle habile comédienne! Comme elle a bien joué son rôle! Et ce monstrueux animal, qui se figure qu'elle n'est venue ici que pour réclamer son médaillon! ah! ah! ah!... que les femmes sont fines et rusées!...

Une heure après, la Colbrand lui écrivait ce billet :

« Pardonnez-moi, mon ami, si pour me sauver, je me suis décidée à vous accuser. Mais soyez sans inquiétude. Barbaja — comptez sur ma promesse — vous donnera de bonnes paroles et vous offrira des dédommagements pour se réconcilier avec vous, dès que le premier mouvement de sa colère se sera apaisé. En attendant, allez à Rome sous la garde de

Dieu et de tous les saints, et n'y oubliez pas votre fidèle amie Angélique. »

Rossini partit au bout de quelques jours.

XIII

Francilla avait complétement recouvré la santé. Le docteur Scappi avait guéri sa fièvre nerveuse, mais sans éteindre le secret chagrin d'amour qui la consumait, et, comme une plaie gangréneuse, étendait de plus en plus ses ravages. La pauvre fille avait repris ses forces physiques, mais son moral était plus malade que jamais, car elle songeait jour et nuit à Rossini, lequel avait à ses yeux un charme divin qui l'attirait irrésistiblement et dont la puissance magique la captivait. A l'origine de son attachement pour le maestro, elle s'était bercée de la douce croyance qu'elle serait aussi aimée de lui. Maintenant que cette espérance consolatrice était morte dans son âme, maintenant qu'elle savait que son professeur n'éprouvait pour elle que de la pitié et pas le moindre sentiment d'amour, elle

était mille fois plus malheureuse encore. Elle l'aimait à présent avec toute la fougue de la jeunesse, avec toute l'énergie d'une première inclination, car rien de plus violent que l'amour sans espoir. Nous n'aimons avec passion que l'objet qui ne nous paie pas de retour. Les femmes, dont nous dédaignons le cœur, ont pour nous une tendresse plus durable et plus vive que celles à qui nous vouons une affection réciproque. La réciprocité, voilà ce qui tue l'amour.

Elleboro, le pauvre lazzarone d'autrefois, était maintenant un artiste riche, considéré, mais tout aussi malheureux que Francilla. La voix de son cœur lui disait que sa maîtresse ne l'aimait plus comme à l'époque où il n'était encore qu'un mendiant. Les plus jolies femmes de Naples vantaient son admirable organe, sa robuste jeunesse, son magnifique talent, mais parmi toutes celles qui le recherchaient, il n'en trouvait aucune aussi jolie, aussi merveilleusement belle que la pauvre orpheline, dont la froideur à son égard augmentait chaque jour davantage.

— Francilla est perdue pour moi ! disait-il, et il se sentait pris de cette douleur qui, malgré son amertume, renferme une sorte de volupté, que ne comprend que celui-là seul qui aime éperdûment et sans espoir, comme maître Elleboro.

En Italie, où l'on ne connaît pas de plaisir plus agréable, de jouissance plus douce que la musique et le chant, un jeune homme doué d'une belle voix de ténor est un aimant, qui possède plus de force attractive que tout autre.

Au nombre des femmes sur lesquelles notre ex-lazzarone avait fait, à son insu, une impression des plus profondes, se trouvait aussi lady Esther Monmouth. Elle avouait sans se gêner à qui voulait l'entendre, que jamais elle n'avait rencontré un jeune homme que dame nature eût pourvu d'autant de charmes, que ce *primo tenore*. Aux yeux de cette vieille folle amoureuse, Antinoüs et l'Apollon du Belvédère n'étaient que d'abominables caricatures en comparaison de ce — *jeune dieu* — car c'est ainsi et pas autrement qu'elle appelait l'objet de son adoration.

Sir Habacuc qui, à cette époque, s'était fait peindre pour la huit cent quatre-vingt-onzième fois, en costume de valet de cœur, ne pouvait comprendre qu'une femme aussi éminente que la nièce de l'ambassadeur britannique eût le courage d'aimer un homme qui n'était pas Anglais et appartenait en outre à la classe des artistes.

— Quel scandale pour toute l'Angleterre, disait-il à l'esquire Barnabas avec lequel il se promenait dans les allées de la Villa Floridia, si milady s'oubliait au point d'épouser ce plébéien !

— Son oncle, l'ambassadeur, n'y consentirait pas...

— Lady Esther a le cerveau un peu dérangé. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce que son oncle lui défend est précisément ce qui a le plus d'attrait pour elle. Vous connaissez milady tout aussi bien que moi et vous savez que peu lui importe une folie de plus ou de moins. Depuis peu, elle ne se contente plus de faire des collections de gravures et d'autographes; elle rassemble aussi des mèches de cheveux provenant d'individus qui ont été suppliciés. Dans ce

but elle s'est mise en correspondance avec tous les bourreaux d'Italie, et leur a promis pour chaque mèche d'un décapité une somme de dix livres sterling. Actuellement pas un jour ne se passe pour ainsi dire, sans qu'il lui arrive un paquet de cheveux.

— Cette idée me rappelle mon ancien ami Georges Selwyn qui pendant de longues années fut tourmenté de la passion de faire de grands voyages pour voir tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, décapiter ou pendre un criminel. En 1757 il courut à Paris pour assister au supplice de Damiens qui fut écartelé pour avoir attenté à la vie de Louis XV. Chaque exécution procurait à mon ami un plaisir nouveau. D'après le journal de son voyage, tenu avec une fidélité exemplaire, dans un intervalle de quinze années, sir Georges n'avait pas assisté à moins de quatre-vingt-trois exécutions dans les trois royaumes-unis seulement. — Chaque condamné meurt d'une manière différente, m'expliquait-il; nulle part celui qui aime à observer le caractère humain ne peut plonger

un regard plus profond dans l'âme du criminel, qu'au pied de l'échafaud. Quel dommage, ajoutait-il, que pour bien étudier et connaître sa nature, on ne puisse être témoin de son propre supplice !

— Moi aussi, répliqua sir Habacuc, je serais enchanté si je pouvais me voir pendre. Malgré ses horreurs, une exécution a son côté agréable. Une foule immense nous accompagne jusqu'au lieu du supplice... on excite les regrets, la compassion... on meurt avec pompe... on périt avec éclat et on gâte pour quelques jours l'appétit des assistants, car les gens qui ont vu le spectacle d'une exécution éprouvent, dit-on, pendant un certain temps une répugnance invincible pour la viande! Oter au peuple l'envie de manger aurait aussi quelque chose d'attrayant pour moi. Mais revenons-en à lady Esther... Je tremble que cet histrion ne devienne dangereux pour nous. Depuis huit mois, je prends des leçons de musique... malgré ma persévérance je ne connais jusqu'à présent que les cinq premières notes: *ut, ré, mi, fa, sol*... Et comme milady a pris une fois

pour toutes la ridicule mais ferme détermination de n'épouser que celui de nous deux qui aura appris à chanter, à composer ou à jouer d'un instrument, je crains bien que nous ne soyons ni l'un ni l'autre assez heureux pour obtenir, comme prix de notre victoire, le veau d'or que nous adorons en commun.

— Moi, quant à ce qui me concerne, je ne renonce pas à tout espoir. Il n'y a que cinq semaines que je me livre à l'étude du chant et déjà je suis parvenu à solfier la gamme entière : *ut, ré, mi, fa, sol, la, si.* Hein, sir, qu'en dites-vous ; comment ma voix vous plaît-elle ?

— Elle a beaucoup d'analogie avec cet ustensile dont on se sert pour enlever les malpropretés qui s'attachent au poil des chevaux... votre voix de ténor ressemble à une étrille...

— Sir Habacuc, vous parlez comme un aveugle des couleurs... mais votre jugement ne m'alarme pas... Mon maestro, que je paie deux scudi par heure, assure que j'ai pour le chant beaucoup plus de dispositions qu'il ne l'avait cru d'abord... il pré-

tend que je n'ai qu'à continuer avec courage... et me garantit qu'au bout de six mois il m'aura mis à même de tout chanter à la première vue.

— Mais comment? *That is the question!* Malheur aux pauvres oreilles qui seront condamnées à la jouissance de vous entendre hurler un air! Sir Barnabas, vous feriez beaucoup mieux de débuter de suite sur un théâtre. Je prendrais tous les billets pour avoir le plaisir de vous siffler une bonne fois.

— Je vous reconnais bien là, sir, fit l'esquire, dont les yeux s'allumèrent d'une colère subite.

— Sir, que voulez-vous dire par là?

— Je veux dire que vous êtes un impertinent et un jaloux. Vous puez l'envie...

— Je pue? *goddam!* s'écria le baronnet saisi d'une colère burlesque et prenant l'attitude du boxeur.

C'en était assez pour provoquer l'esquire au combat. Les deux gentlemen ivres de rage se mirent à se boxer sur le gazon et sous les yeux des promeneurs. Les coups

de poing se succédaient sans relâche... les horions pleuvaient de part et d'autre...

— Est-ce que je pue encore? demanda sir Habacuc qui finit par obtenir l'avantage.

— Comme un bouc! cria le vaincu.

— *Goddam!* tonna le vainqueur, et il appliqua un coup si vigoureux sur la tête de son opiniâtre adversaire, que sir Barnabas, à moitié mort et la figure ensanglantée, tomba tout de son long sur le sable.

— *Rule Britannia!* siffla le baronnet, et comme si rien n'avait eu lieu, il se retira avec un flegme imperturbable à travers les rangs épais des badauds qui s'étaient amassés et le poursuivaient de leurs quolibets.

Le blessé fut transporté à son domicile...

Trois jours après, on lisait la nouvelle suivante dans le *Pasquino,* petit *journal pour rire* napolitain.

« Avant-hier entre quatre et cinq heures de l'après-midi, le jardin de la Villa Floridia a été témoin d'un petit combat de

taureaux, exécuté par deux buffles anglais. Au bout de douze heures, l'un des champions, sir B. L., a rendu — l'esprit — chose qu'il n'avait jamais possédée auparavant. Il laisse une collection extrêmement précieuse de dents molaires historiques provenant des mâchoires de personnes célèbres. Huit jours avant sa mort, il avait acquis une dent cariée de la fameuse parricide Beatrice Cenci. L'autre, sir H. M., s'est dit-on réfugié en Grèce. Depuis hier, lady E. M., a pris le deuil. Les uns disent que c'est en souvenir d'un carlin passé doucement de vie à trépas, d'autres prétendent que c'est en mémoire du taureau enlevé par une mort honteuse. »

Lady Esther, au comble de l'exaspération, courut chez l'ambassadeur anglais et pria son oncle d'exiger sans retard, au nom du parlement, la punition de l'impudent railleur ou de déclarer la guerre au royaume des Deux-Siciles.

— Milady, répondit l'ambassadeur à sa nièce, la seule chose que je puisse faire pour vous, c'est de vous donner une lettre de recommandation à l'adresse du direc-

teur de Bethléem, dans le cas où vous voudriez retourner à Londres.

XIV

Le séjour de Rossini à Rome ne fut que de courte durée. Il y acheva la *Cenerentola* dans un intervalle de dix-huit jours, comme son *Italiana in Algeri;* et quoique cet opéra soit beaucoup plus faible que son *Barbier de Séville,* il fut bien plus goûté par les Romains, ce qu'il faut attribuer moins à la musique qu'au poëme (1). Celui-ci — traduction libre de la *Cendrillon* d'Étienne — tout en perdant sous la main de Feretti une grande partie de sa grâce et de sa touchante simplicité, avait beaucoup gagné en situations comiques. — La musique, bien qu'un peu légère et superficielle, est d'un bout à l'autre gracieuse, vive, brillante et pleine de feu. La romance de Cendrillon — *Una volta c'era un rè* — renferme un charme réel malgré sa trivialité. La cavatine de don Magnifico — *Miei*

(1) Au théâtre Valle, pour la première fois, en 1817.

rampolli feminini — morceau tout à fait écrit à la manière de Cimarosa, fit plus d'effet sur les partisans de l'ancienne école que sur les acolytes de la nouvelle. Ces derniers préféraient de beaucoup le duetto en *la majeur,* entre don Ramiro — le prince déguisé — et Cendrillon. L'air du valet de chambre Dandini habillé en prince — *Come il ape né giorni d'aprile* — est extrêmement piquant et caractéristique. Ce morceau, écrit en style d'antichambre du commencement jusqu'à la fin, produit une vive impression. Le quintette, en *ut majeur,* où Cendrillon prie son beau-père de l'emmener au bal, n'est pas moins bien réussi. Le finale du premier acte, qui débute par un chœur des courtisans du prince, lesquels ramènent don Magnifico à demi ivre de la cave, se distingue par le mouvement et l'animation. Le duo entre Ramiro et son valet de chambre est un air qu'on ne peut entendre sans être entraîné par la gaieté qu'il respire; et le quatuor qui se forme par l'arrivée des deux filles de don Magnifico a des passages ravissants et d'une grande vérité dramatique. Le solo

que Cendrillon chante à son entrée dans la salle de bal, renferme beaucoup de grâce et d'esprit, malgré les fioritures dont il est surchargé. — Le second acte s'ouvre par un air de don Magnifico, air comique, mais moins remarquable que celui, en *ut majeur*, qui lui succède et que chante don Ramiro. Ce dernier est un brillant morceau de concert qui permet au ténor d'offrir aux oreilles de ses auditeurs tous les tours de force dont est susceptible le gosier italien. Le duetto bouffe entre Magnifico et Dandini — *Un segreto d'importanza* — est un modèle de style comique, un digne pendant du fameux duo du second acte du *Mariage secret* de Cimarosa. Celui qui peut rester sérieux à ce passage — *Son Dandini il cameriere* — doit être un hypocondriaque devenu tout à fait incapable de rire. Après le beau morceau d'orchestre qui peint une tempête, pendant laquelle le carrosse du prince est renversé, vient l'air principal de tout l'opéra, le sextuor en *mi bémol majeur*, — *Siete voi? Voi prence siete?* — qui, à part quelques longueurs, est d'une facture admirable. La pièce se

termine par un air de bravoure que chante Cendrillon, et qui convient mieux à un concert qu'à la scène.

En comparant la *Cendrillon* d'Isouard et la *Cenerentola* de Rossini, nous arrivons à ce jugement, que la première est plus romantique, plus naïve, plus sentimentale, et la dernière plus comique et plus piquante. La *Cendrillon* est plus poétique; la *Cenerentola* plus plastique. La *Cendrillon* d'Isouard est une modeste violette; la *Cenerentola* de Rossini une brillante tulipe. L'une a plus de parfum, l'autre plus de couleurs.

A l'époque où Rossini habitait Rome, il s'y trouvait aussi un compositeur allemand, M. Ludwig Spohr, musicien pédant, qui déjà dans ce temps-là était l'adversaire forcené du génie de Rossini. Mais aussi où rencontrer un contraste plus frappant que celui qui existe entre Rossini et Spohr? Au risque d'être vilipendé, nous avouons en toute franchise que nous mettons le premier beaucoup au-dessus du second. Pourquoi? Parce que Rossini a plus de mélodie dans son petit doigt que Spohr dans

tout son opéra de *Faust*. Une partition de Spohr est à une œuvre de Rossini ce que la pesante autruche, dont l'estomac digère jusqu'aux petits cailloux, est au sémillant colibri, qui ne se nourrit que du parfum des fleurs. La musique de Spohr ressemble à un froid clair de lune, la musique de Rossini à la chaude lumière du soleil. Spohr est la moumme (1) de Brunswick, Rossini le Jacqueson de Bouzy. Tous les buveurs de lourdes bières aimeront mieux entendre le *Faust* de Spohr que le *Barbier* de Rossini, mais les amateurs du petillant vin de Champagne préféreront un seul morceau du *Barbier* à tous les opéras du compositeur des moummes de Brunswick. Nous sommes de la catégorie de ces derniers.

Malgré l'idiosyncrasie qui éloignait le maître allemand Ludwig Spohr de l'insouciant Italien, il était cependant animé par la curiosité et le vif désir de faire la connaissance personnelle de Rossini. Voici un extrait d'une lettre de Spohr,

(1) Nom d'une boisson. (Note de l'éditeur belge.)

qui mérite de trouver ici sa place (1).

« . . . . . Comme Rossini était à Rome, afin d'y composer un nouvel opéra pour le théâtre Valle, j'eusse volontiers fait sa connaissance, mais il me fut impossible d'y parvenir. Attendu qu'il n'a jamais fini son ouvrage dans le délai déterminé, l'impresario le tient sous une espèce de séquestre; il ne le laisse ni sortir ni recevoir des visites, pour qu'il ne soit pas distrait dans son travail. Le prince Frédéric de Gotha *daigna* l'inviter à plusieurs reprises en même temps que nous, afin de nous fournir l'occasion de le connaître; mais chaque fois l'impresario se fit excuser sous prétexte d'indisposition..... »

Nous savons de source incontestable qu'il en était tout différemment; que cette espèce de *séquestre* et cette *indisposition* étaient un paravent derrière lequel notre maestro, qui ne connaissait alors M. Spohr que de nom, se cachait pour plus d'un motif.

Un matin que le prince Frédéric de

(1) Cette lettre se trouve ajoutée à la traduction d'Amédée Wendt, — de la *Vie de Rossini*, par de Stendhal.

Gotha avait *daigné* l'inviter de nouveau pour le mettre en présence de M. Spohr, il dit à son ami Feretti :

— Mon cher, tu ne connais pas ces principicules allemands. Ils s'imaginent, ces braves gens, que nous autres pauvres diables, qui n'avons qu'un peu de génie, nous devons nous trouver excessivement flattés, honorés et heureux, lorsque des altesses royales et sérénissimes poussent la bonté et la condescendance jusqu'à nous inviter à venir le soir prendre une tasse de thé. Dans leur pays on appelle cela une *grâce!* Pauvre vocable, que de fois dans la vie on abuse indignement de toi ! La nature seule est bonne et pleine de *grâce;* les hommes, mon ami, ne valent rien, tous autant qu'ils sont.

— J'espère, mon cher Joachim, que du moins tu nous exceptes toi et moi...

— Non, mon ami ; nous aussi nous ne valons pas mieux que les autres, car nous sommes des égoïstes à l'égal de ceux qui souvent s'appellent les grands, parce qu'ils sont les plus petits et les plus médiocres...

— Ainsi tu n'iras pas chez le prince...

— Comme les autres fois, j'ai prétexté une indisposition...

— Et pourquoi cela?

— Afin de n'avoir pas à remercier Son Altesse Sérénissime pour la *grâce* qu'elle *daigne* me faire. Chez le prince, d'après ce que m'ont raconté Giorgi, Guglielmi et de Bégnis, on s'ennuie comme dans presque tous les autres cercles. On parle de musique et d'autres choses auxquelles on n'entend rien; on invite une couple d'artistes, qui sont forcés de chanter pour payer leur tasse de thé ; on s'abaisse jusqu'à les repaître de quelques compliments ironiques, et l'on acquiert par là, on ne sait comment, la réputation d'un mécène. Mais tout bien pesé, mon ami, un soi-disant mécène de cette nature n'est d'ordinaire qu'un misérable égoïste , un avare sordide. Crois-moi, mon cher, je connais le monde et je méprise tout artiste de mérite qui recherche l'atmosphère des grands pour obtenir par la faveur un ruban, une croix, un titre ou tout autre hochet de cette espèce. L'argent, mon cher, l'argent... voilà l'unique bien que j'estime,

parce qu'il me rend indépendant ; car qu'est-ce que le bonheur ici-bas, dès qu'il est à la merci du caprice d'autrui ? L'artiste qui veut créer de grandes choses, doit être indépendant et libre !

— Un compositeur allemand, le signor Ludwig Spohr, brûle de faire ta connaissance...

— Encore quelqu'un qui ne veut me voir qu'afin de pouvoir dire aux autres qu'il m'a vu et parlé ! Le diable emporte l'avantage d'être célèbre ! Heureux celui dont le monde s'occupe aussi peu qu'il s'occupe du monde !... Et puis, mon cher, un maestro allemand, alors même qu'il n'a encore produit que peu de chose, ou rien du tout, se figure qu'il l'emporte à lui seul sur toute une phalange de compositeurs italiens. Respect pour les illustres et inimitables maîtres, tels que Handel, Gluck et Mozart ! Mais, dis-moi, n'est-il pas risible de voir le premier croque-notes venu, par cela seul qu'il est Allemand, se considérer comme l'héritier légitime du génie et de la gloire de Mozart ; et affectant les airs d'un riche et grand seigneur, jeter, du haut

de son superbe carrosse, un regard de pitié sur tout Italien, comme sur un ouvrier qui demande l'aumône?

Du fond de ma conscience, je crie avec un noble orgueil, comme l'immortel auteur de la — Madeleine repentante — *Anch'io sono pittore.*

Moi aussi, je suis un talent qui n'a besoin de rougir et de baisser les yeux devant personne.

Tous les hommes ne peuvent pas être des Gluck ou des Mozart. Je suis Rossini, et c'est aussi quelque chose! Le grand lot qui m'est échu en partage dans la loterie de la vie s'appelle le génie. Et le génie, quel que soit le domaine où il cueille ses lauriers, est de noble extraction; son origine est plus que royale, elle est divine.

Ce que je dis là peut paraître de l'orgueil, de l'arrogance, qu'importe! Quiconque produit quelque chose a le droit de se dire : — *Anch'io sono pittore!* s'écria Rossini en posant la main sur son cœur dans un sublime élan d'enthousiasme.

— Voilà comme mon Joachim me plaît!

fit Feretti. Les gueux seuls sont modestes, dit un Allemand.

— L'homme qui a dit cela n'est pas un gueux assurément...

— C'est un poëte et il s'appelle Gœthe !

XV

Bientôt après la Colbrand lui écrivit :

. . . . . .

« Votre *Cenerentola*, ainsi que les journaux me l'ont appris, a reçu l'accueil le plus favorable, et personne ne s'en est réjoui plus que moi. Aujourd'hui, je veux, contre mon habitude, être franche avec vous et confesser que malheureusement je porte le plus chaleureux intérêt à votre carrière et à votre gloire qui, à chaque opéra que vous créez, jette des rayons plus éblouissants, revêt une splendeur nouvelle. Je dis *malheureusement*, parce que je ne suis pas encore convaincue que de votre côté vous prenez intérêt à mon sort. — Expliquez-moi d'où il vient que depuis votre séjour à Rome je pense à vous bien

plus fréquemment que lorsque nous vivions à Naples l'un près de l'autre. Serait-il vrai réellement que deux cœurs, qui s'harmonisent, se rapprochent par la séparation? Le souvenir construit un pont d'or sur lequel nos âmes se rencontrent, je le crois, après avoir franchi chacune la moitié du chemin. Vous voyez que j'ai la vanité de m'imaginer que vous pensez à nous avec le même attachement que nous pensons à vous. — Vous rirez si vous je dis que depuis votre départ, je me sens parfois pénétrée d'un sentiment dont naguère je n'aurais jamais soupconné l'existence; il y des moments où j'éprouve une jalousie terrible contre toutes les femmes qui vous entourent. Si jamais une Romaine avait empiété sur mes droits en me dérobant votre cœur, prévenez-la de ma vengeance qui tôt ou tard ira l'atteindre. Gardez-vous, maestro, de m'être infidèle. Je suis Espagnole et je sais me servir du poignard. Songez que Desdemona peut aisément devenir un Otello!

« Les soupçons de Barbaja ont poussé de fortes racines depuis le jour où il m'a

rencontrée dans votre demeure sous le déguisement d'une chauve-souris. De prime abord l'histoire du médaillon volé ne lui a pas paru tout à fait invraisemblable. Mais après y avoir mûrement réfléchi, il est resté convaincu que le motif par lequel je justifiais ma visite chez vous, n'était qu'un coup de théâtre ordinaire ou une habile invention. Au commencement, l'imbécile était tellement furieux, qu'il voulait rompre avec moi et me quitter à l'instant même. Alors est arrivée on ne peut plus à propos une lettre de Malte, par laquelle le marquis Tacconi m'annonce que dans trois mois au plus tard il reviendra par Marseille à Naples, pour m'enlever à tout prix. Cette circonstance a suffi pour donner un aliment nouveau au feu presque éteint de son amour pour moi. L'idée de se voir supplanté par un *pauvre diable,* par un *misérable aventurier*, blesse son orgueil, afflige sa vanité. L'arrivée prochaine de son rival lui cause de cruelles anxiétés, et pour me ramener à lui, il se montre avec moi plus prévenant et plus tendre que jamais. Son courroux à votre endroit s'est

aussi remarquablement refroidi. Lorsqu'il a appris le prodigieux succès obtenu à Rome par votre *Cendrillon*, et que je lui ai lu l'article du *Diario* qui dépeint l'enthousiasme excité par votre nouvel opéra, il s'est frappé le front, en se reprochant sa bêtise. — Rossini, m'a-t-il dit, est un traître, pour qui rien au monde n'est sacré, pas même la maîtresse de son meilleur ami; il serait en état de rendre infidèle la bien-aimée du bon Dieu; mais comme compositeur, il est vraiment grand et inimitable. Si ma fierté ne m'empêchait pas de faire des avances à ce vaurien, je lui aurais déjà fait écrire depuis longtemps de revenir à Naples le plus tôt possible, car, poursuivit-il, je suis toujours sûr d'être trompé. Mieux vaut alors être joué par un homme tel que Rossini, que par un coureur d'aventures étranger comme cet infâme marquis Tacconi. — Notre impresario qui, malgré toute sa stupidité, est un rusé compère, se dit sans doute à lui-même : Rossini me dédommagera du tort qu'il me fera comme rival, par les avantages que je lui devrai comme compositeur et maître de chapelle. Il dé-

teste le marquis avec toute l'ardeur d'une âme vulgaire ; quant à moi, il ne m'aime à présent que par cette raison surtout qu'il vit dans la crainte incessante de me perdre bientôt. Tacconi est donc le cavalier qui, sur l'échiquier de mon jeu, tient continuellement en échec le roi qui n'y voit goutte.

« Francilla a heureusement surmonté sa fièvre nerveuse ; malgré cela, la pauvre enfant est plus malade que jamais. Le chagrin ronge son cœur, elle est si pâle, si amaigrie, que vous auriez peine à la reconnaître. Le docteur Scappi craint que la malheureuse jeune fille ne soit menacée d'une maladie nouvelle qu'il appelle — Erotomanie — et dont il m'a tracé dernièrement un tableau épouvantable. C'est au point que la nuit suivante il me fut impossible de fermer les paupières.

« Je ne sais pourquoi, mais cette nuit-là, mon imagination surexcitée ne fut sans cesse occupée que de vous.

« Francilla me cause une peine extrême, mais que puis-je faire pour elle ? Faut-il que je sois son avocat et que je vous contraigne à aimer ma rivale plus que moi ?

Vous comprenez, maestro, que ce serait par trop exiger. — Ce qui m'afflige beaucoup plus encore, c'est l'infortune de votre élève Torquato. Choyé de tout le monde, il se désespère parce que le cœur de Francilla est perdu pour lui. Il le comprend, et cette idée assombrit son existence. Maître Elleboro était mille fois plus heureux comme lazzarone qu'il ne l'est aujourd'hui comme artiste de talent. Lui aussi, je le crains, ne survivra pas longtemps à la souffrance qui déchire son cœur. Il y a des moments où la destinée de ces deux êtres m'attriste profondément ; souvent je pose la main sur mon cœur et je me demande si l'amour, qui engendre tant de maux dans le monde, n'est pas la folie la plus impardonnable, la sottise la plus dangereuse? Je suis curieuse d'apprendre votre opinion à ce sujet. Répondez bientôt

à votre amie sincère A. C.

« *Post-scriptum*. La première fois que nous nous reverrons, il faudra que vous me prépariez encore une salade aux truffes. »

XVI

Au bout de huit jours, arriva la réponse suivante :

« Vous me demandez si je pense à vous ? Si je disais oui, peut-être ne le croiriez-vous pas ; si je disais non, vous vous imagineriez le contraire par esprit d'opposition. Mieux vaut par conséquent que je ne dise ni non ni oui et que j'abandonne à votre propre sagacité la réponse qu'attend cette question délicate.

« Je ne saurais vous blâmer, ma belle amie, d'éprouver parfois un sentiment de jalousie ; ce même sentiment m'envahit aussi de temps à autre. Mais alors ce n'est pas de Tacconi ou de Barbaja que je suis jaloux ; la grande ville de Naples renferme d'autres hommes qui me semblent beaucoup plus redoutables qu'eux. Gardez-vous également, chère Angélique, de m'être infidèle, car je suis bien plus cruel qu'Otello ; à la place de ce more, au lieu d'assassiner la perfide, je l'aurais punie bien plus durement : je l'aurais... oubliée. Quant à

vous, mon amie adorée, vous n'avez rien à craindre des autres femmes ; toutes les villes ne possèdent pas une Colbrand...

« Si Barbaja désire se réconcilier avec moi, qu'il m'écrive, ou, comme ce serait trop exiger de lui, qu'il vous charge de m'écrire pour me demander pardon. Dans ce cas, par amour pour vous, je lui ferai l'honneur de signer un nouveau contrat.

« La situation de Francilla me peine. C'est plus que de la démence de la part de cette petite, de se mettre dans la tête des idées dont la réalisation est absolument impossible. Je ressens pour elle de l'estime, de l'intérêt, de la pitié, tout ce qu'elle veut, mais pas la moindre velléité d'amour. Ce n'est pas de ma faute si les femmes blondes n'ont jamais pu faire sur moi une impression profonde. Si Francilla était brune, brune comme vous, qui sait ! peut-être eût-elle été dangereuse pour mon cœur.

« Il faut, ma chère amie, que vous viviez sur un certain pied de familiarité avec le docteur Scappi, sinon je ne comprendrais pas le courage qu'il a eu de vous faire lire aussi avant dans l'âme de Francilla,

« Plus que cette jeune folle je plains Elleboro, ce garçon excellent, digne d'un meilleur sort. Il aime la petite avec le délire du premier amour et il mériterait d'être rossé pour le chagrin qu'il se fait. Comme homme, il devrait avoir assez de fierté pour se dire : Une femme qui ne t'aime pas ne vaut pas la peine que tu l'aimes. Il faut qu'il prenne courage et qu'il se débarrasse de cet amour inutile comme d'une dent creuse, car enfin, qu'est-ce qu'une douleur momentanée, quelque violente qu'elle soit, en comparaison d'une souffrance de plusieurs années ? Qu'il y réfléchisse et qu'il se corrige !

« Demain matin, ma chère Angélique, je pars pour Milan, où je vais entendre le *Titus* de Mozart, visiter quelques amis, et si je suis en verve, composer un nouvel opéra pour la Scala. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, et ne pas laisser s'éteindre l'enthousiasme du public sans en profiter. Nous autres compositeurs, nous avons la triste perspective d'être vite hors de mode, comme les habillements. Le poëte écrit pour l'éternité, le compositeur pour une génération tout au plus. La plupart

des opéras sont oubliés après un intervalle de quarante à cinquante années ; on dirait que chaque génération nouvelle apporte avec elle au monde un goût différent en fait de musique. Je parie que dans quarante ans les opéras de Cimarosa — j'en excepterai seulement son *Matrimonio segreto* — seront tout aussi inconnus que les cent opéras de Giuseppe Mosca, qui autrefois ont fait fureur et dont personne ne se souvient aujourd'hui. *Sic transit gloria mundi!* Tout n'est que vanité sur la terre, chère Angélique ; la gloire est une fumée légère que la pluie la plus fine suffit à abattre. Le seul bien réel dans la vie, c'est l'argent, l'argent et encore l'argent. Aussi, charmante amie, ne saurais-je assez vous rappeler combien il est prudent de penser à l'adversité durant les jours prospères, à l'orage pendant que le ciel est serein, et de se munir d'un parapluie, afin de ne pas risquer d'être mouillé. L'argent, adorable Angélique, est un parapluie extrêmement utile. Ne négligez donc pas d'économiser. Pour moi, je ne passe pas un jour sans conjuguer le verbe : j'éco-

nomise, tu économises, il économise, nous économisons, vous économisez, ils économisent! Voilà, chère Colbrand, le guide le plus sûr pour arriver à la richesse, la formule du secret pour devenir libre et indépendant, c'est-à-dire, heureux!

« P. S. Vous me demandez mon opinion sur l'amour? L'amour satisfait est un joli passe-temps, mais l'amour malheureux est, comme je le marque plus haut, une dent creuse du cœur, ou, pour mieux dire encore, un œil-de-perdrix de l'âme. L'amour sans espoir fait plus souffrir que la botte la plus étroite et cause une souffrance plus atroce que la dent la plus malade. Grâce au ciel, nous avons tous deux l'heureuse chance de ne connaître ce fatal supplice que de nom. Mon amour est une symphonie en *sol majeur,* dédiée à la plus belle de toutes les femmes par

« Son plus fidèle adorateur,

« G. R. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

—

	Pages.
I.	1
II.	17
III.	27
IV.	38
V.	52
VI.	65
VII.	80
VIII.	92
IX.	97
X.	110
XI.	123
XII.	137
XIII.	156
XIV.	166
XV.	176
XVI.	182

FIN DE LA TABLE.

ML
410
R8
O514
t.1-2

Oettinger, Eduard Marie
Rossini

Music

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

SS

SS